

HISTOIRE

DE LA

PAIRIE

DE FRANCE

ET DU

PARLEMENT DE PARIS,

*Où l'on traite aussi des ELECTEURS de
l'Empire, & du CARDINALAT.*

PAR MONSIEUR D. B.

On y a joint des Traités touchant les PAIRIES
D'ANGLETERRE, & l'origine des
GRANDS D'ESPAGNE.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.



A L O N D R E S,

Chez SAMUEL HARDING.

M. D. CC. LIIL

HISTORICAL

DEPT. OF THE INTERIOR

BUREAU OF LANDS

DEPT. OF THE INTERIOR



DEPT. OF THE INTERIOR

DEPT. OF THE INTERIOR

DEPT. OF THE INTERIOR

DEPT. OF THE INTERIOR

DEPT. OF THE INTERIOR

DEPT. OF THE INTERIOR

DEPT. OF THE INTERIOR

DEPT. OF THE INTERIOR

DEPT. OF THE INTERIOR

DEPT. OF THE INTERIOR

DEPT. OF THE INTERIOR

DEPT. OF THE INTERIOR



HISTOIRE

DE LA

PAIRIE DE FRANCE.

S U I T E

DU CHAPITRE XVI.



LES Wandalès & les Wisigoths en avoient fait de même dans leurs conquêtes, sous le nom de *Sortes Wandalorum*, & de *Sortes Gothica* ; & comme le mot de Salien étoit synonyme à celui de Franc, signifiant encore plus particulièrement cette milice Franque qui avoit conquis avec Clovis une si grande partie des Gaules, au-lieu de se servir du mot de *Sortes Salica* pour signifier terre Salique, l'on se servit de celui de Franc-aleu. L'on a

Tome II.

A

HISTORICAL

DE LA

BALE

DE LA

ET



PARIS

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA

DE LA



HISTOIRE

DE LA

PAIRIE DE FRANCE.

S U I T E

DU CHAPITRE XVI.



LES Wandalès & les Wisigoths en avoient fait de même dans leurs conquêtes, sous le nom de *Sortes Wandalorum*, & de *Sortes Gothica*; & comme le mot de Salien étoit synonyme à celui de Franc, signifiant encore plus particulièrement cette milice Franque qui avoit conquis avec Clovis une si grande partie des Gaules, au-lieu de se servir du mot de *Sortes Salica* pour signifier terre Salique, l'on se servit de celui de Franc-aleu. L'on a

Tome II.

A

fait des Livres entiers pour deviner cet origine du mot de franc-aleu ; mais je crois qu'on se contentera de cette page pour sçavoir ce que c'est , & d'où il dérive.

Plusieurs n'ont pas cru sans raison que c'étoit une terre franche , & peu s'en faut quant au nom , mais il y a différence à la signification ; car ce n'est pas tant une terre qui ne relève d'aucun Seigneur , & qui jouit du droit d'une franchise absolue , que c'est une terre franche , c'est-à-dire , le partage d'un ancien Franc , & la récompense de ses services militaires , & par conséquent une terre Salique : aussi ce que nous appellons Franc , ou le mot de franchise , vient-il du privilège de ces anciens Francs ou Saliens , que j'ai établi , & que j'estime avoir enfin suffisamment prouvé par le mot de Salique donné aux terres partagées entre ces Francs , que j'ai dit avoir été non pas toute la nation de l'ancienne France Germanique ; mais cette brave Noblesse d'entre les Francs , & distinguée par le nom de Saliens , que leurs courses perpétuelles firent ainsi nommer par les Romains & par les Gaulois du verbe Latin *salire* , qui veut dire saillir & passer de lieu à autre.

Or ce nom de Franc n'a pas été depuis entendu sans sujet pour désigner un homme maître absolu de sa personne & de ses biens ; car il en étoit ainsi de tous les Francs qui conquièrent la Gaule , jusqu'à ce qu'ils fussent devenus vassaux de Clovis par le moyen des terres qu'il leur assigna : c'étoit une armée de personnes libres & d'égale condition ; & cela est si bien désigné par les plus anciens Historiens , qu'ils en parlent toujours comme d'une société de guerre , & toujours sous le nom des Francs , sans faire presque mention de leurs Rois.

Gregoire de Tours semble douter de cette premiere Royauté établie par les modernes , laquelle il explique comme une maniere de Généralat , quand il dit , *de Francorum verò Regibus quis fuerit primus à multis ignoratur : nam cum multa de eis Sulpitii narret Historia , non tamen Regem primum eorum ullatenus nominat , sed Duces eos habuisse dicit.* J'estime que le respect & la déférence qu'ils avoient pour leurs Généraux , leur a fait donner la qualité de Rois par les Historiens étrangers , parce que toutes les autres Nations , & même plusieurs Francs avoient des Rois. Il dit

aussi qu'après leur établissement en Allemagne ils créèrent des Rois chevelus, qu'ils choisissent dans les plus nobles Races d'entr'eux. *Ibique juxta pagos vel civitates, Reges Crinitos super se creavisse de primâ, & ut ita dicam, de nobiliori suorum familiâ*: & j'ai inféré de-là avec juste raison, que Clodion fut par eux nommé le Chevelu, pour faire entendre par ce titre d'honneur qu'il étoit de la Race des anciens Rois ou Ducs, selon que remarque cet Auteur; mais ce peut être aussi une raison de croire qu'il n'étoit pas Roi lors de sa première entreprise sur les Gaules, & qu'il ne le fut que depuis ses conquêtes; car pourquoi l'appeller Chevelu si tous les Rois l'étoient de même, si ce n'est pour nous faire entendre qu'il avoit gardé sa chevelure pour marque de son extraction, ou que s'étant fait Roi il avoit laissé croître ses cheveux, comme firent ses descendans dont j'ai parlé, & entr'autres Chararic & son fils, que Clovis fit tuer.

Quoiqu'il en soit, le nom de Général, c'est-à-dire de Duc, convenoit mieux à celui qui ne possédoit point de terres & qui commandoit une armée. Si nous examinons bien la suite des

autres Rois ou Ducs des François depuis lui jusqu'à Clovis, nous trouverons qu'encore qu'ils fussent Rois dans leurs conquêtes, ils n'étoient reconnus que comme Généraux dans le camp des Francs, au nom desquels ils faisoient la guerre, & auxquels ils devoient leur part du butin.

J'ai justifié par une lettre de Saint Remi à Clovis, que la Charge de Duc & de Général des Francs étoit jusques à lui distincte de la Royauté; & cela ne se peut entendre autrement, sinon que jusques-là ceux que nous traitons de Rois ne régnoient que sur les peuples conquis, & qu'ils commandoient aux Francs comme leurs Chefs. En voici une seconde preuve, par un passage de Gregoire de Tours, qui fera juger que les conquêtes depuis la Forêt charbonniere jusques sur la Somme étant demeurées aux enfans de Clodion, dont la postérité fut depuis massacrée par Clovis, le même Clovis ne fut Roi à proprement parler que par la défaite, & ensuite par la mort de Siagrius, que cet Auteur qualifie Roi des Romains, parce qu'il fut le dernier Romain des Gaules. *Siagrius, elisum cernens exercitum, terga vertit, & ad*

Alaricum Regem , Tholosam cursu veloci perlabitur ; Clodoveus vero ad Alaricum mittit , ut eum redderet , aliòquin norum incurreret , ut Gothorum pavere mos est , vinctum legis tradidit , Chlodoveus receptum custodia mancipari precepit , Regnoque ejus accepto , eum gladio clam feriri precepit.

Comme il étoit le Chef des Francs, il étoit juste qu'il profitât de cette Couronne de Soissons , qui demeura Royaume pour cette considération ; & l'usage en avoit été établi par le partage des conquêtes de Clodion entre ses enfans : mais cela ne le rendoit pas encore Roi des Francs si absolument qu'il l'étoit des Peuples conquis ; il n'avoit que sa part du butin , & cette part s'appelloit *Sors* , parce qu'elle ne pouvoit lui arriver que par hazard , & par la rencontre du sort , comme les *sortes Vandolorum* , & les *sortes Gothica* , dont nous avons parlé. En voici une démonstration très expresse dans le même Gregoire de Tours , qui ajoute, immédiatement après ce que je viens de citer , qu'un Franc ayant pris un calice au pillage d'une Eglise , & l'Evêque ayant envoyé prier Clovis de le lui faire rendre , il dit à l'homme de l'Evê-

que de le suivre à Soissons , où le partage du butin devoit se faire , & que si le sort lui donnoit ce calice , il le rendroit volontiers : lors de ce partage il pria qu'on lui donnât ce calice outre sa part , & tous y consentant , il n'y eut qu'un Franc , farouche & mutin , qui frappant le calice de sa hâche , lui dit arrogamment qu'il n'en auroit autre chose que ce que le sort lui donneroit. Clovis , quoique fort irrité , & quoiqu'assez terrible , selon son histoire , n'auroit pas dissimulé l'injure s'il eût eu assez d'autorité pour la venger ; aussi ne s'en fit-il pas raison par l'autorité Royale , mais par celle du Généralat des armées , à une revue des troupes , où il prit occasion de le tuer de sa main. Voici le passage tout entier , que je répéterai dans la propre langue de l'Auteur , tant parce qu'il s'explique en termes encore plus forts que je ne puis le faire en François , que pour ne laisser aucun lieu de douter que j'aye voulu l'accommoder à mon dessein. *Eo tempore multa Ecclesie à Chlodovei exercitu depradata sunt , quia erat ille adhuc fanaticis erroribus involutus ; igitur de quâdam Ecclesiâ urceum mira magnitudinis ac pulchritudinis hostes*

abstulerunt, cum reliquis Ecclesiastici ministerii ornamentis. Episcopus autem Ecclesia illius missos ad Regem direxit, poscens, ut, si aliud de sacris vasis recipere non mereretur, saltem vel urceum Ecclesia sua reciperet: hac audiens Rex ait nuncio, sequere nos usque Sueffionas, quia ibi cuncta qua acquisita sunt dividenda erunt, cumque mihi vas illud fors dederit, qua Papa poscit adimpleam. Dehinc adveniens Sueffionas, cuncto onere prada in medium posito, ait Rex: rogo vos, ô fortissimi praliatores, ut saltem mihi vas istud (hoc enim de urceo supra nominato dicebat) extra partem concedere non abnuetis. Hac Rege dicente, illi, quorum erat mens sanior, ajunt, omnia, gloriosa Rex, qua cernimus, tua sunt, sed & nos ipsi tuo sumus dominio subjugati, nunc quod tibi benè placitum videtur, facito: nullus enim potestati tua resistere valet. Cum illi hac ita dixissent, unus Francus, levis, invidus, ac cerebrosus, cum voce magnâ, elevatam bipennim urceo impulit, dicens: nihil hinc accipies nisi qua mihi fors vera largietur. Ad hac obstupfactis omnibus, Rex injuriam suam sapientia lenitate coercuit: acceptumque urceum nuncio Ecclesiastico reddidit, servans abditum sub pectore vulnus. Transacto

verò anno , jussit omnem cum armorum apparatu advenire phalangem , ostensuram in campo martio suorum armorum nitorem. Verum ubi cunctos circuire deliberat , venit ad urcei percussorem , cui ait , nullus tam inculta , ut tu , detulit arma , nam neque tibi hasta , neque gladius , neque bipennis est utilis , & adprehensam bipennem ejus in terram dejecit ; at ille , cum paululum inclinatus fuisset ad colligendum eam , Rex elevatis manibus bipennem suam capiti ejus defixit ; sic inquit , tu apud Sueffionas in urceo illo fecisti. Quo mortuo reliquos abscedere jubet , magnum sibi per hanc causam timorem statuens.

Trois choses sont à observer en passant sur cet endroit de l'histoire de Gregoire de Tours , sçavoir , la coutume déjà établie de ce Champ de Mars ou Parlement tenu par nos Rois de la premiere & seconde Race , qui nous vient par conséquent des Germains , c'est-à-dire de l'ancienne France Germanique ; l'on doit remarquer aussi leurs différentes sortes d'armures , & qu'ils combattoient plus à pied qu'à cheval , puisque nous voyons ce Franc tué par Clovis en se baissant , avoir été à pied. Aussi Tacite dit-il que l'infanterie va-

loit mieux que la cavalerie. Leurs chevaux, ce sont ses propres termes, n'ont ni vitesse, ni beauté, ni adresse, & ne savent que tourner à droite & aller en avant; ils les tiennent ferrés en rond, afin qu'il n'y en ait point entr'eux qui soit le dernier: à considérer leurs troupes en général, l'infanterie est la meilleure, & pour cette raison, & parce qu'elle est fort alerte de pied (cela convient fort à nos Saliens) ils la mêlent parmi la cavalerie, & choisissent pour cela les mieux faits de leur jeunesse, qu'ils mettent aux premiers rangs: ils en prennent cent de chaque lieu, qui sont désignés par ce nombre, & c'est maintenant une marque de valeur parmi eux d'être de ce nombre des cent. Voilà encore chez ce célèbre Auteur une marque de nos Saliens, qui étoient cette jeunesse alerte en laquelle consistoit la principale force de l'armée des Germains, qui étoient nos Francs; & je découvre de plus par son moyen, que le même ordre de Milice fut gardé par les Francs en la conquête de la Gaule, & ensuite long-temps continué; car c'étoient ces Centeniers, qui sont désignés sous ce même nom de *Centenarii*, aux quels nos Rois de la première Race

adrescoient leurs Chartres. Je n'ai pû laisser passer l'occasion d'une antiquité si glorieuse pour les François, & si considérable pour mon sujet.

Clovis étant donc établi en Gaule, premierement par la conquête du Royaume de Soissons, & depuis par l'union des Gaulois à son Empire, n'y ayant plus lieu de butin pour la subsistance des Francs de son armée dans un Royaume désormais paisible : comme il leur devoit leur part de ce butin pour cette même subsistance, il leur dût par conséquent leur part dans les terres conquises pour y suppléer, & soit qu'on les jettât au sort comme le butin, ou qu'il en disposât autrement, il est certain par le nom d'aleu, dérivé du nom de Leude, qui signifioit possession en langue Franque, par celui de Franc-aleu, qui veut dire la portion & la possession d'un Franc, qu'il leur donna des terres, & ce sont ces terres que la Loi Salique appelle terres Saliques, par distinction des autres terres, parce qu'elles ne pouvoient être héréditaires qu'aux mâles, comme étant de la nature des biens qu'ils avoient possédés en Allemagne, & sujets à leur Loi.

Cette Loi des Germains excluait déjà les filles de la succession de leurs pères, comme nous avons fait voir ; & la Loi des douze Tables ne les avoit pas mieux traitées à Rome, jusqu'à ce que les Romains se relâcherent premièrement à l'institution de la dot, & depuis à l'hérédité ; & comme ils avoient établi cette hérédité dans la Gaule après l'avoir conquise, les Gaulois qui reconnurent Clovis pour Roi n'ayant été privés ni de leurs biens ni de leurs coutumes & les Francs-d'ailleurs voulant conserver leurs usages, il fallut distinguer la qualité des terres. Or, comme par les mariages qui se contractèrent entre les deux Nations, la Gauloise pouvoit apporter des biens & des terres Gauloises dans les familles Francques & Saliques, peut-être aussi les Francs ne voulurent-ils pas que leurs biens pussent passer aux Gaulois ; car il resta toujours je ne sçai quelle différence entre les uns & les autres, & cela se voit clairement par la Loi Salique au Traité de l'homicide, où la peine est plus grande pour le meurtre d'un Franc que d'un Gaulois, & moindre pour un Romain que pour un Gaulois, à cause de l'union des deux Nations. Il sera

bon de remarquer à ce sujet, que la Loi Salique n'étant que pour les Francs ou Saliens, c'est pour cela que les crimes ne se punissoient que par une amende, tant ils étoient en considération; & il n'y avoit que le crime de leze-Majesté qui donnât pouvoir sur leur vie & sur leurs biens. Pour cette raison l'on appella terre Salique, celle qui échut en partage aux Francs ou Saliens, laquelle ne pouvoit écheoir qu'à un Franc, tout au contraire des autres terres; & cela est si vrai, & si nécessairement certain, qu'on ne peut autrement entendre le soixante-deuxième Chapitre de la Loi Salique de Alode, dont voici six paragraphes qu'il faut expliquer.

- I. Si quelqu'un meurt sans enfans, si son pere & sa mere lui survivent, qu'ils succèdent à l'hérédité.
- II. Si le pere & la mere survivent, s'ils ont laissé des freres ou des sœurs, qu'ils obtiennent l'hérédité.
- III. Si ceux-là ne sont point, c'est-à-dire, si le mort n'a laissé ni freres ni sœurs, ni pere ni mere, que les sœurs du pere lui succèdent.
- IV. Que s'il n'y a point de sœurs du pere, que les sœurs de la mere revendiquent l'hérédité.

V. Si pareillement nul de ceux-ci ne se trouve pour succéder, que les plus proches du côté paternel lui succèdent à l'hérédité.

VI. Mais que de la terre Salique nulle portion ne vienne à la femme, & que toute l'hérédité de la terre parvienne au sexe viril.

Peut-on trouver une distinction plus formelle de la terre ou aleu Salique avec tout autre aleu, que par cet article, & peut-on autrement entendre cet article que par l'intelligence que j'en viens de donner ? Cet éclaircissement n'étant pas moins nécessaire pour la Loi des Ripuaires, j'en rapporterai pareillement ici trois Articles du cinquante-sixième titre, *de Alodibus*, qui serviront de preuve à l'alliance que j'ai faite des Loix Ripuaires avec la Loi Salique, & à ce que j'ai dit de leur commune extraction des anciens Francs.

I. Si quelqu'un meurt sans enfans, & que les peres & les meres survivent, qu'ils succèdent à l'hérédité.

II. S'il n'y a ni pere ni mere, que le frere & la sœur succèdent.

III. S'il n'y en a point, que le frere & la sœur de la mere du pere succé-

dent, & après eux, que le plus prochain, jusqu'au cinquième degré, succède en l'hérédité : mais tant qu'il y aura du sexe viril, que la femme ne succède point en l'hérédité Aviatique.

Toute la différence qu'il y a entre ces deux Loix, qui sont sœurs, & qui ne diffèrent que de nom, est que celle-ci appelle Aviatique ce que l'autre appelle Salique; mais l'un & l'autre nom ne signifie qu'un bien masculin, succéssible aux seuls mâles par la Loi Salique, & où les femelles ne peuvent rien prétendre qu'au défaut des mâles par la Ripuaire. Ce bien-là ayant été donné aux ancêtres à cette condition, ne peut-on pas justement plaindre le temps qu'ont employé quelques personnes doctes à tant raisonner pour distinguer une même chose? Le bien salique étant un bien aviatique par la suite de la succession, & l'un & l'autre n'étant affectés qu'aux seuls mâles.

Sur ce sixième article de la Loi Salique que j'ai rapporté, l'on a fondé le Droit de la succession à la Couronne de France par les seuls mâles, & l'on en a parlé diversement selon les différens intérêts, & selon l'inclination des

partis. Je demeure d'accord avec nos plus grands ennemis, qu'on n'a eu aucune pensée par cet article de décider la question de la succession de la Couronne ; mais il faut qu'ils demeurent d'accord de bonne foi, qu'il y avoit des choses en usage parmi les Francs, qui ne sont point comprises dans la Loi Salique. Il n'est point dit, par aucun texte de cette Loi, que le Franc, qui refusera d'acquiescer à un Arrêt rendu par le Roi, n'y pourra être contraint par emprisonnement & par détention de sa personne ; néanmoins Suger nous apprend, que Bouchard de Montmorenci refusant d'obéir à ce que le Roi Philippe I. avoit jugé touchant son différend avec l'Abbé de St. Denis, ne fut point arrêté, *neque enim francorum mos est*, dit-il.

Le même Suger, parlant de l'expédition de Louis le Gros, lors fils aîné, & présomptif héritier du Roi Philippe I, contre le Sire de St. Severe, cite la Loi Salique, comme la Loi des Nobles, dans un sujet qui ne se trouve en aucun endroit de la Loi Salique, mais qui n'est pas de petite considération pour faire voir qu'il y avoit des coutumes d'usage entre les Nobles, qui n'étoient

point écrites, quoiqu'elles se pratiquassent de tout temps, & pour justifier aussi que la Loi Salique & l'observance Salique regardoient particulièrement les Nobles, en ce que Noble & Salique étoit la même chose. L'on ne peut pas l'expliquer plus clairement qu'il fait par ce discours, où il fait comprendre que Humbaud étoit également obligé par sa grande Noblesse, & par la Dignité de sa terre, de garder la Loi Salique & de l'exécuter. Il dit que Louis le Gros alla avec une grande armée en Berry. *Ad pertes Bituricensium, cā in parte quā confinia Lemovicensium conterminant, ad castrum videlicet Sanctæ Severæ, nobilissimum & hereditariā militiæ possessione famosum, pedite multo populosum, dominumque illius virum nobilem Humbaldum, aut ad exequendam justitiam cogere, aut jure pro injuriā castrum Lege Salicā amittere.* Suger étoit un des plus habiles de son temps, puisqu'il fut Ministre d'Etat sous deux Rois, & cette qualité devoit le rendre sçavant dans les privilèges du plus puissant Corps de l'Etat qu'il gouvernoit. Il n'ignoit pas que la Loi Salique ne s'observoit plus comme Loi expresse de son temps; & par consé-

quent, par rapport à l'ancien mot de Salien pour désigner un Noble Franc, & au terme de Salique, pour marquer une terre Noble, il se sert du mot de Salique, pour faire entendre non-seulement la Loi des Nobles, mais la Loi des fiefs, qui succéda à celle des aleus, & une Loi non écrite, parce qu'elle étoit d'un usage incontestable.

Il faut donc faire une distinction nécessaire entre la Loi Salique, vulgairement parlant, qui fut écrite pour l'usage des particuliers comme une pratique ordinaire, & une autre coutume qui ne regardoit que les Grands de l'Etat, & la succession des grandes terres, laquelle ne s'établit qu'avec le temps, sur l'autorité & l'exemple des choses jugées : je dirai même, pour ne rien cacher de la vérité, à proportion de l'autorité du Roi ; car tous les Royaumes ont été moins absolus dans leurs commencemens, & ils ont toujours tenu de l'Etat Aristocratique, tant qu'il est resté quelques-unes des Puissances qui ont contribué à l'institution de la Monarchie, ou que la mémoire en a été trop récente. C'est pourquoi, nous ne voyons aucune peine de mort décernée contre aucun de

nos Francs ou anciens Saliens ; & le crime de leze-Majesté , la forfaiture , & la confiscation de corps & de biens , ne s'établirent que depuis le partage des terres qui furent données aux premiers Francs , & par les exemples d'une autorité absolue des Rois , à laquelle ils s'étoient soumis.

Ce fut principalement par l'usage des Fiefs qui succéderent aux aleus , & lesquels ne devinrent sujets à forfaitures que sous le nom de bienfaits , comme si la forfaiture , ou la peine de la forfaiture eussent été plutôt la punition de l'ingratitude que de la rébellion : aussi ne regardoit-elle pas seulement le Roi , elle regardoit tous les Grands de l'Etat , qui avoient un intérêt commun avec lui de tenir leurs vassaux dans leur obéissance & dans leur service , & qui les appelloient leurs fideles & leurs feaux , non pas par reconnoissance de leur fidélité , mais par rapport à l'obligation qu'ils avoient de leur être fideles.

Or , s'il y avoit une Loi Salique écrite pour ce qui touchoit l'intérêt des particuliers , il y avoit donc aussi un usage Salique , non écrit , mais de tradition & de pratique , & qu'il étoit

d'autant moins nécessaire d'écrire , que c'étoit un droit naturel , non sujet à contestation de la part d'aucun Franc ou Salien , tel que celui qui , dès le temps de Tacite , privoit les filles de la succession de leurs peres. Aussi ne voyons-nous pas qu'il soit parlé de cette succession des terres Saliques ou Aviatiques dans la Loi Salique ni dans la Ripuaire , si ce n'est par exception , & comme en passant , pour éviter la confusion de l'avenir entre les simples Aleus & les terres Saliques ; si-bien que ce que nous appellons Loi Salique étoit moins une Loi pour les Saliens , qu'une Loi faite & constituée par le Roi Clovis avec les Saliens , pour le nouvel Empire qu'ils établissoient , & qui ne touchoit que les Saliens & les Francs de l'avenir , pour les terres non Saliques qu'ils pourroient posséder , & pour les intérêts de la société civile.

Après cela je puis conclure que ce n'est point de cet article fixiéme du Chapitre de Alode dans la Loi Salique , que nous prétendons que cette Loi exclut les femmes de la succession à la Couronne de France ; c'est du droit naturel des Francs ou Saliens , par le-

quel elles en ont été exclues de tout temps : mais je ne le négligerai pourtant pas si fort, que je n'en tire une conséquence infaillible. S'il est vrai, par le témoignage de Gregoire de Tours, que les Francs ou Saliens partageoient tous les fruits de la guerre avec leur Roi & Général, & principalement avec le Roi Clovis Auteur de la Loi Salique en France, & son Restaurateur à l'égard des Francs ; si les terres Saliques ou les *Sortes Salica* qui leur échurent, furent affectées aux seuls mâles, comme il est certain par la Loi Salique, dira-t-on sans extravagance, que la part qui échut à Clovis, qui fut le Royaume de France, fut héréditaire indifféremment aux mâles & aux femelles ? On nous demande où est écrite notre Loi Salique pour la succession de la Couronne. Je dis quelle est là, si l'on veut, & qu'elle est comprise dans la Loi générale : mais je demande moi-même, avec plus de raison, qu'on me cite par nos Loix une exception & une clause dérogoratoire à cette Loi. Je crois mon argument assez fort pour ne point admettre d'exemples contre une Loi & contre un usage si bien établi ; mais je donne gain de cause à tous nos enne-

mis , & je consens à me dedire de tout ce que j'ai écrit , s'ils en peuvent alléguer un seul par leurs propres Histoires , qui puisse rien contredire de tout ce que j'allègue : bien-loin de me faire voir des filles qui ayent prétendu à la Couronne de France , je les défie de m'en montrer quelqu'une qui ait eu en partage aucunes des terres de la Couronne ; car c'est même une espece d'abus de leur donner des appanages en fonds , & cet abus n'est pas de deux cent ans. Il ne faut qu'examiner quels ont été les successeurs des Rois de France morts sans enfans mâles : pour leur en épargner toute la peine , je leur en citerai succinctement tous les exemples depuis Clovis. Il laissa quatre enfans , qui partagerent sa Couronne , & Clotaire , Roi de Soissons , qui étoit le dernier , réunit tous ces quatre Royaumes au sien par la mort de leurs fils & de leurs petits-fils sans postérité masculine. Il ne fut point parlé de Chrotberge & de Chrosetinde filles de Childebert Roi de Paris son frere , non - plus que de Ragintrude , femme de Eudes III. Duc de Baviere , ni Berthoura sa sœur , fille de Theodebert , fils de Thierri Roi d'Austrasie

son frere aîné. Charibert, Roi de Paris, l'aîné des quatre fils qui hériterent de ses Royaumes, laissa trois filles, Edilberge ou Berthe, Bertheflede, & Chrodieldc; il est vrai que ces deux dernieres furent Religieuses à Tours, & à Ste. Croix de Poitiers, mais l'aînée épousa Ethelbert, Roi de Kent en Angleterre, où elle porta le Christianisme, dont cette Isle nous est obligée, & ce Roi de Kent eut plus de raison que n'en eut depuis Edouard, pour prétendre au Royaume de Paris, qui valoit mieux qu'une petite portion de la Grande-Bretagne. Gontran, Roi de Bourgogne, ayant perdu ses enfans mâles, institua héritier de ses Etats Childebert son neveu, quoiqu'il eût une fille nommée Crotilde, à laquelle il se contenta de laisser d'autres biens en dot: mais il la comptoit si peu pour héritiere, qu'il dit, en investissant Childebert de sa future succession, qu'il ne lui restoit point d'héritier de sa Race que lui, & voici ses paroles tirées de Gregoire de Tours. *Post hac Rex Gonthrannus, datâ in manu Regis Childeberti hastâ, ait: hoc est indicium quod tibi omne meum Regnum tradidi; ex hoc nunc vade, & omnes civitates meas,*

tanquam tuas proprias , sub tui juris dominationem subjice. Nihil enim , facientibus peccatis , de stirpe meâ remansit , nisi tu tantum , qui mei fratris es filius , tu enim Hæres in omni meo Regno succède , ceteris exheredibus factis. Clotaire deux succéda depuis à la Monarchie universelle des Gaules , à l'exclusion des filles de Sigebert Roi d'Austrasie.

Voilà les exemples de la première Race pour chaque mutation , où l'on ne voit point de contestation , & où il n'a point été besoin de citer la Loi Salique : car il y avoit une Loi naturelle plus ancienne , à laquelle on déferoit , & cette même Loi fut encore suivie sans aucune contradiction dans la seconde Race ; car Charlemagne lui-même , bien-loin de donner quelque part dans ses Etats à ses cinq filles légitimes , par son testament il ne leur laissa rien du tout. Louis le Debonnaire son fils partagea ses enfans de diverses Couronnes , & Charles-le-Chauve les reunit encore si paisiblement , que Berthe & Mathilde se deux nièces , filles de Pepin Roi d'Aquitaine , ne prétendirent rien à ce Royaume. Depuis ce temps-là il arriva des désordres & des guerres civiles , pendant lesquelles les
François

François choisirent des Rois, & ils en auroient pû trouver dans les mariages des filles de France, mais ils n'y eurent aucun égard ; & quand ils déclarerent Charles Duc de Lorraine déchû de la succession de Louis cinq son neveu, fils de Lothaire, ils ne firent aucune réflexion sur le droit de Mathilde sa sœur, femme de Conrad Roi de Bourgogne & mere du Roi Raoul ; & ce Roi, Raoul lui-même, loin de se plaindre de cette disposition des Francs, la suivit pour la succession de sa Couronne, qu'il laissa à un étranger au préjudice d'Eudes second Comte de Champagne, fils de Berthe sa sœur. Il est vrai qu'Eudes prétendit à sa succession ; ce qui lui coûta la vie : mais il auroit eû le même droit sur celle de France, par l'expulsion de Charles son oncle maternel, si la coutume des Francs n'en eût autrement décidé, & il n'en parla jamais.

Aussi voyons-nous par le javelot, mis en la main de Childebert par Gontran par forme d'investiture, que la Couronne de France est un Fief masculin, & que sa marque & son Sceptre sont un javelot, & non pas une quenouille, comme les Sceptres des autres

Royaumes. Cela est si véritable , que c'est par notre Coûtume & par nos Loix que l'Allemagne a reçu de nos Monarques ses Rois naturels , qu'elle a rendu l'Empire électif par les fréquentes Elections qu'elles a faites après l'extinction masculine de toutes les familles qui y ont régné ; & c'est encore en vertu de cette même Loi , qui a été suivie en beaucoup de Coûtumes particulières de Germanie , que les filles ne succèdent point en quelques-uns des grands Fiefs de l'Empire.

L'on a pour maxime en ce pays-là que les Fiefs ne tombent point de lance en quenouille ; & j'alléguerai ce proverbe pour témoignage de la destination des Aleus & des Fiefs ou Bénéfices qui leur ont succédé. Ils ne se conféroient qu'avec obligation de la part de celui qui le recevoit , de suivre la profession des armes , & de-là est venu le nom de Fief de Haubert , appelé dans les vieux titres *Feodum lorica* , parce que celui qui le possédoit devoit un homme armé en guerre ; & je ne toucherai qu'en passant l'ignorance de ceux qui se sont persuadés qu'il falloit dire du haut Ber , c'est-à-dire de haut Baron. Que si une fille ne succède point

à un Fief Salique , & si elle ne succède point encore avec les mâles en Normandie , où est le Fief de Haubert , le sens commun ne dicte-t-il pas qu'elle est encore moins capable de succéder à la Couronne de France , qui est le premier & le plus noble Fief du Royaume , & qui est la portion de ce partage que j'ai prouvé avoir été fait entre Clovis & les Saliens , ou les Francs , qui convinrent avec lui que la terre Salique n'appartiendrait qu'aux mâles.

Il est vrai que la confusion qui se fit de deux sortes d'Aleus ou de terres Saliques & non Saliques , rendit sur la fin les Aleus héréditaires , & particulièrement depuis les Capitulaires de Charlemagne & de ses Successeurs ; car ce fut une espece de nouveau Code de Loix , auxquelles on déféra plus ordinairement ; & peut-être ne fût-on point fâché de consentir tacitement à l'abrogation de ces vieilles Loix , pour abolir l'idée qu'elles nous ont laissée , tant de la pauvreté , que de la simplicité un peu injurieuse de nos premiers ancêtres , & de la barbarie de leur langue : mais ce ne fut point une abrogation expresse ni ordonnée , & l'observation en demeura si arbitraire , qu'on

la suivit encore long-temps après en ce qu'on voulut. Nous en avons pour preuve le ritre suivant , qui est de l'an sept cent , & que j'ai extrait de l'original d'Agano , qui est un ancien Cartulaire très-autentique de l'Abbaye de St. Pierre en Vallée. *Ego Eldegardia, &c.* c'est Hildegarde de Flandres , Comtesse d'Amiens , veuve de Waleran Comte du Vexin , *tam pro meis criminibus , quam pro senioris mei Walerani , ut utri- que dominus indulgere dignetur remissionem , consentiente Walterio Comite filio meo , cedo ad locum Sancti Petri Carnotensis Alodum juris mei , quem senior meus supra nominatus , secundum Legem Salicam , & secundum Consuetudinem , quâ viri proprias uxores dotant , mihi in proprium concessit nomine Guntherii villam , &c. actum Pontis Issera castro publicè. Signum Hugonis Ducis , signum Walteri Comitis , &c.*

Je n'allégué ce titre que pour faire voir une marque d'une pure dérogation à la première rigueur de la Loi Salique , qui n'eût pas souffert ce démembrement de Fief , & qu'on se couvrit encore de son autorité pour rendre les Actes valables. En effet , elle suivoit plutôt l'usage des Fiefs déjà

établi dans son temps , lequel rendit les
 Aleus anciens & les Aleus modernes
 ou Bénéfices , qui sont les Fiefs , une
 même nature de biens , désormais si
 propres à ceux qui les possédoient ,
 qu'ils en pouvoient user à leur volonté.
 J'ai bien voulu m'expliquer sur cet ar-
 ticle pour justifier que j'agis de bonne
 foi , & pour ôter tout prétexte aux en-
 nemis de la Loi Salique de rien inter-
 prêter tant contr'elle que contre moi-
 même. J'épargnerai encore très volon-
 tiers cette peine à Mr. Chifflet , qui
 en a fait un grand Traité , dont je n'ai
 point encore parlé , & dont je dirai
 avec regret , pour le mérite de son
 sçavoir , que c'est dommage pour la
 postérité qu'il n'ait voulu écrire de la
 Loi Salique & de l'origine de notre
 Maison Royale que pour gratifier la
 Maison d'Autriche, & pour faire signa-
 ler sa haine contre la France. J'em-
 prunterai de lui contre lui-même ,
 pour la preuve de ce que j'entreprends ,
 la confirmation accordée au Monastere
 d'Averbord , près Tessenderlo au Dio-
 cèse de Liège , par Louis Comte de
 Los , de la donation faite par Gautier
 Doyen de St. Gereon , & Hubert son
 frere , d'un lieu nommé Euthe , sur la

Meuze , *Observatâ Legis Salica cautelâ.*
Il s'en sert captieusement pour le dessein
qu'il a d'établir un Empire imaginaire
de François Ortifs , & où il comprend
la Lorraine , afin d'en rendre la suc-
cession Salique , c'est-à-dire masculine ;
& moi je m'en servirai comme d'une
marque de l'étendue de notre ancienne
domination , qui a été si honorable aux
Nations les plus éloignées , qu'elles ont
conservé avec respect la mémoire de
nos Loix. Je joins à ce témoignage
cette donation si publique , si authenti-
que , & si célèbre de la Comtesse Ma-
thilde au St. Siège , d'une grande partie
du patrimoine de St. Pierre , l'an onze
cent deux : elle porte qu'elle s'en désaisit
pour en investir l'Eglise , selon l'an-
cienne maniere de se désaisir établie &
gardée par les Francs. *Dono atque con-
firmo & per præsentem Chartulam Offer-
tionis ibidem habenda , confirmo insuper
per Cultellum , Festivam , nodatam Gan-
tonem , & Guascionem terræ atque Ra-
mum arboris , & me exinde foras expuli ,
querpiui & absentem me feci , & à parte
ipsius Ecclesiæ habendâ reliqui :* ce sont
les anciennes formalités introduites par
la Loi Salique , selon laquelle cette
même Comtesse Mathilde dit en termes

exprès, dans la préface du don qu'elle fit l'an onze cent sept à l'Eglise de Verdun, qu'elle vivoit des terres de Stenai & de Mouha, qui lui appartenoient à cause de Beatrix Comtesse de Brie sa mere, desquelles elle investit l'Eglise de Verdun par les mêmes coûteaux, festu, gand, gazon de terre, & rameau.

Mais il faut rapporter cette façon de vivre selon la Loi Salique, à la façon de se dévêtir & désaisir selon elle, c'est-à-dire, *observatâ Legis Salicæ cautelâ*, comme porte le titre d'Averbord, qui s'explique par celui-ci : c'est-à-dire, en gardant non pas l'usage entier, mais les formalités de la Loi Salique, qui étoient les plus démonstratives & les plus authentiques; & cela veut dire proprement encore, en observant les anciennes Coûumes des Nobles, selon lesquelles on vivoit. Cela s'explique encore par le passage déjà cité ci-devant d'Othon Evêque de Frisenguen, qui vivoit dans le même siècle de cette Comtesse, & cité par Mr. Chifflet, lequel Evêque parlant de la Loi Salique dit, *hæc nobilissimi Francorum, qui Salii dicuntur, adhuc utuntur*. Si bien que Mr. Chifflet l'a cité contre lui-même; & à bien prendre le sens de

cet Auteur, vivre selon la Loi Salique, c'étoit vivre noblement & selon la coutume des anciens Saliens ou des anciens Francs : or du temps de cet Evêque, l'ancien usage des Aleus Francs ou Saliens étoit aboli ; mais on donna le même nom de Salique à l'usage des Fiefs qui étoit plus nouveau : & cela est si véritable, qu'on ne peut dire sans rougir de honte, que la Comtesse Mathilde gardât l'ancienne Coutume Salique, mais bien ce nouvel usage des Fiefs devenus succcessibles aux femelles comme aux mâles, quand elles n'avoient point de freres. En effet, Mathilde n'eût pas succédée à tant d'Erats en Italie & en Lorraine, & elle se fût bien gardée de dire qu'elle vivoit selon la Loi Salique, si elle n'eût entendu ce nouvel usage devenu Salique par succession de l'ancien, parce qu'il étoit l'usage des Grands de France, que l'Evêque de Frisenguen dit avoir été appelé Salique.

On retint dans cet usage les anciennes formes d'investitures, qui aiderent à lui conserver le nom de Salique, lequel explique également ce titre d'Averbord, & ces donations de la Comtesse Mathilde ; il s'en est conservé des

preuves originales dans les Archives de l'Eglise de Chartres, où il y a encore des titres, qui pour marque de cette ancienne investiture, sont scellés d'un couteau pendant en guise de sceau.

Je crois qu'on ne me sçaura pas mauvais gré si je me suis insensiblement étendu d'une Dissertation de l'établissement des Aleus à celui des Bénéfices, autre espece d'Aleu de même nature, & qu'on pourroit appeller Salique, laquelle prit le nom de Fief sur la fin de la seconde Race de nos Rois. J'ai déjà dit quelque part, qu'ayant été obligés d'accorder en hérédité les grandes Charges, qui s'exerçoient en titres dans les Provinces, cette hérédité fut confirmée lors de la succession de Hugues Capet à la Couronne: si bien qu'à cet exemple, tous les Aleus, de quelque nature qu'ils fussent, devinrent une même espece de Fief, relevant du Roi s'il étoit dans son Domaine, ou des autres Grands de l'Etat. Mais ce ne fut qu'aux Nobles, qu'Orthon de Frisenguen appelle Saliques, que ce privilège fut accordé, à la charge de certains devoirs, services ou redevances; le Noble à cause de cela demeura sujet à servir son Seigneur en ses guer-

res ; & cette distinction est nécessaire pour faire voir qu'il n'y eut rien de changé à l'égard de la Royauté. Elle fut conférée à Hugues Capet avec tous ses Droits fondamentaux ; & le plus fondamental étoit , de n'être héréditaire qu'aux mâles , selon l'ancienne Coutume des Saliens. Ce n'est qu'en ce sens-là qu'on peut alléguer la Loi Salique pour la succession de la Couronne , laquelle est bien comprise implicitement , mais non explicitement ni de fait , dans le paragraphe 6. du Chapitre de Alode , au texte de la Loi Salique : aussi n'étoit-ce qu'un Code de Loix donné par le Prince à ses Sujets : & ce fut très véritablement Clovis , le quel autorisant leur Coutume ancienne , du temps qu'on les appelloit Saliens du nom de Salique , leur donna cette Loi ; laquelle n'ayant été abrogée par aucune autre Loi expresse , les Sujets purent s'en servir s'ils voulurent , quand il s'agit de décider de la succession du Royaume , pour l'intérêt qu'ils y avoient.

Mais il est faux qu'elle ait jamais été ni alléguée ni implorée ; c'est un dire de Claude de Seissel ; Archevêque de Turin , & de Robert Gaguin , tous

deux peu sçavans dans notre antiquité, qui ont cru avoir trouvé de-quoi appuyer un droit qui n'avoit point besoin de leur protection, puisque c'étoit une Coûtume autorisée par l'exemple, sans aucune interruption, & à laquelle on n'avoit jamais dérogé. Le Docteur Balde, qui vivoit lors du Différend jugé par les Pairs entre Philippe de Valois & le Roi d'Angleterre, en parle selon mon sentiment, & il approuve ce Jugement, fondé sur l'ancienne Coûtume du Royaume & sur la grande Noblesse de cette Couronne, qui ne permettoit pas qu'elle tombât aux filles.

C'est la Coûtume qui fait les Loix, & nous avons assez prouvé que la Loi Salique particuliere fut dressée sur la Coûtume des anciens Francs & des Germains, laquelle ayant été établie du consentement de toute la Nation, elle est tout autrement inviolable qu'une Loi nouvelle, qui ne lie pas si absolument les suffrages de tout l'Etat, qu'il ne la puisse abolir ou réformer quand il plaît au Prince d'y consentir, & qu'il n'en puisse décider en quelque interregne, tel que celui qui suivit la mort du Roi Charles le Bel sans enfans mâles.

Ce fut la seule occasion qui se présenta depuis Hugues Capet, dont la succession n'avoit point été interrompue par aucun héritier collatéral; & Froissard, Auteur contemporain, qui n'étoit point François, & qui avoit plus d'affection pour les Anglois, reconnoît cette Coûtume, & le Droit que les Pairs de France avoient d'en juger, par ces propres termes : *à donc les douze Pairs & Barons de France s'assemblerent à Paris au plutôt qu'ils purent, & donnerent le Royaume d'un commun accord à Messire Philippe de Valois, & en ôterent la Reine d'Angleterre & le Roi son fils, laquelle étoit demeurée sœur germanaine du Roi Charles dernier trépassé, par la raison de ce qu'ils disent que le Royaume de France est de si grande Noblesse, qu'il ne doit mie par succession aller à femmes.* C'est beaucoup de la part d'un Historien natif de Haynault, Sujet d'un Prince allié des Anglois, & qui écrivoit si bien en leur faveur, que son Histoire, qu'il faisoit enluminer à Paris pour l'envoyer au Duc de Lancastre, fut saisie par ordre du Duc d'Anjou Régent de France, l'an mille trois cent quatre-vingt-trois : C'est beaucoup, dis-je, que ce seul Historien considé-

nable, d'un temps si délicat, n'ait point contesté cette autorité des Pairs de France de représenter les Etats du Royaume, & de prononcer en leur faveur dans la conjoncture la plus célèbre & la plus importante de son temps : je dirois même de tous les temps de la Monarchie, si elle ne s'étoit point déjà présentée, & même si elle n'avoit été déjà décidée en deux autres occasions peu d'années auparavant.

La premiere fut l'an mille trois cent seize à la mort de Louis Hutin. Il avoit une fille de son premier mariage avec Marguerite de Bourgogne ; & ce qui fait voir que l'on n'avoit aucune pensée en faveur du sexe féminin, c'est qu'on y eut si peu d'égard, que Clémence de Hongrie seconde femme du défunt étant grosse, l'on ne songea qu'à créer un Curateur *au ventre*, qui fut Philippe-le-Long, frere du feu Roi, dans le doute où l'on étoit qu'elle pourroit accoucher d'un fils : en effet elle accoucha de Jean premier, lequel n'ayant vécu & régné que huit jours, la Couronne fut adjugée au même Philippe-le-Long par Jugement des Pairs, contre Eudes Duc de Bourgogne leur Doyen, qui prétendoit que Jeanne fa

nièce, sœur du petit Roi Jean, lui devoit succéder.

La mort de ce Philippe sans enfans mâles, fit naître la seconde occasion, qui est d'autant plus mémorable, qu'on suivit sans aucune contestation ce qui avoit été jugé à son sujet : car il laissa quatre filles, dont la dernière fut faite Religieuse à Longchamp l'an treize cent dix-sept, & il avoit accordé le mariage des autres avec le Duc de Bourgogne, le Comte de Flandres, & le Dauphin de Viennois, sans parler de la succession de la Couronne. Il n'en fut encore fait aucune mention après son décès, arrivé l'an treizecent dix-sept ; mais l'aînée eut les Comtés de Bourgogne & d'Artois, comme biens maternels, comme la fille de Charles-le-Bel avoit eu le Royaume de Navarre, parce que la Navarre étoit tombée par femmes dans la Maison de France, & qu'elle n'étoit point sujette à nos Loix. Mais c'est une chose fort considérable pour nos Loix, & pour marque de l'observation de la Loi Salique, qui se peut alléguer & citer en cette rencontre, qu'on ait excepté la Comté de Champagne Pairie de France, de cette succession apparte-

nante à Jeanne, fille de Charles-le-Bel : il n'importoit pas qu'elle eût été apportée à Philippe-le-Bel son ayeul par la Reine Jeanne de Navarre sa femme, l'on considéra que c'étoit une Pairie, & par conséquent un des grands Fiefs de la Couronne, lequel ayant fait source dans la Royauté, & ayant par ce moyen été réuni à son principe, n'en pouvoit être détaché : & il y demeura si uni, que nonobstant toutes les guerres civiles que Charles-le-Mauvais, Roi de Navarre, issu de Jeanne, fit pour le retirer, il n'en put arracher qu'une très-petite récompense, & cette récompense fut une pure gratification de Charles VI. envers son fils.

Philippe d'Evreux mari de cette Jeanne de France Reine de Navarre, n'étoit inférieur que d'un degré à Philippe de Valois pour succéder au Royaume ; il étoit du Sang de France. Et peut-on mieux voir que par son exclusion de la Couronne, & de la Comté de Champagne Pairie de France, que l'on n'avoit jamais eû aucun égard aux filles, ni à leurs descendans ? Et n'est-ce pas prouver par raison ce que j'ai déjà établi par exemples dans la première & seconde Race ? Néan-

moins voici le Roi d'Angleterre , après cet usage immémorial , & après les Jugemens qui l'ont confirmé , qui vient demander la succession de la Couronne comme Pair de France qu'il étoit , à cause de la Duché de Guienne , & ne pouvant ignorer le Droit des Pairs il se pourvoit par devers eux ; Philippe de Valois s'y soumet pareillement , & après avoir obtenu Arrêt en sa faveur , l'Anglois Pair de France , acquiesçant au jugement des Pairs , lui fait hommage de la Duché & Pairie de Guienne. C'est à proprement parler avoir jugé son Differend avec les autres Pairs ses pareils , & souscrit à leur décision. Néanmoins il s'avisa ensuite de se dire Roi de France par une rébellion manifeste contre le Roi & contre l'Etat , & ce ne fut pas dans la pensée de faire valoir son Droit : ce fut par hazard , & ce fut le vieux Artevelde qui s'avisa de cet expédient , pour délivrer les Flamans du scrupule de la révolte , où il les alloit engager , parce qu'ils avoient fait serment de fidélité au Roi de France. Pour cela il prie l'Anglois d'en prendre la qualité , & le bon Froissard lui-même ne se contente pas de le dire naïvement

mais il a bien voulu faire graver une figure dans l'original de son Histoire que j'ai en mignature, (elle avoit été donnée à Monsieur l'abbé le Laboureur par le Marquis de Chandenier, & elle est présentement à Monsieur le Marquis de Seignelai,) où l'on voit les députés des Gantois, qui présentent au Roi d'Angleterre l'écu des armes de France par maniere d'investiture. Cependant les Anglois ont fait grand cas d'un Droit si mal fondé. Et je m'en rapporte à la postérité, si nos Rois n'auroient pas plus de Droit de se prévaloir de celui du Roi Louis huitième appelé de France par les Etats d'Angleterre, qui le reconnurent pour leur Roi après avoir chassé Jean sans-terre qui étoit un Tyran, & qui d'ailleurs devoit être à jamais indigne de posséder une Couronne dont il avoit étranglé le véritable héritier son Neveu & son Seigneur naturel, à cause de quoi il avoit été condamné à mort en France, où le parricide avoit été commis, & où il étoit Sujet du Roi comme Pair de France, & meurtrier d'un autre Pair & Sujet du Roi. Que l'on compare dis-je le Droit de notre Roi, qui est aujourd'hui l'aîné de tous les descen-

dans de Louis huitième, avec celui des Rois d'Angleterre, & que l'on juge si les Anglois ont plus de raison de prétendre à un Etat qui n'est héréditaire qu'aux seuls mâles & aux seuls Saliens, que les François n'en auroient de revendiquer une Couronne moins considérable, & qui est héréditaire au sexe féminin dès le temps de Tacite.

Cet Auteur nous apprend au sujet de la Reine Laodice, qu'ils suivirent comme leur Général contre les Romains, qu'ils ne faisoient point de différence entre les hommes & les femmes pour ce qui concernoit l'Empire; & il dit tout le contraire de nos Francs, qui ont conservé jusqu'à présent leur Coutume, qui l'ont pratiqué sous la première & seconde Race, comme nous avons fait voir, & qui alléguèrent cette Coutume au Roi d'Angleterre, & non pas la Loi Salique, qui ne regarde que la succession des Aïeux ou terres Saliques, destinées aux seuls mâles par leur première institution, pour le service vice qu'ils devoient rendre à l'Etat.

C'étoit si bien l'esprit de la Loi que je me servirai de l'occasion pour faire reconnoître aux Anglois, qui ont porté en Angleterre les Coutumes de

Normandie d'où ils font issus, que c'est pour cette raison, & pour se récompenser de la perte que le Roi comme Duc de Normandie, fait du service de son Vassal lors de sa mort s'il laisse des enfans hors d'âge, qu'il jouit de sa terre par Droit de garde, jusqu'à ce qu'ils soient en âge. Je leur citerai encore la Coutume de Poitou, qui ne leur doit pas être si étrangère, puisqu'ils l'ont si long-temps possédée, où les freres & les oncles succédoient aux Fiefs au préjudice de leurs neveux, pour la même raison du service de la terre, qui revenoit par retour à ceux que leur minorité en avoit privés; & cette Coutume étoit vraiment Salique, & établie dans le Pays par les Francs ou Saliens qui accompagnèrent Clovis à la ruine des Goths qui occupoient cette Province.

C'est tout ce que je dirai de notre Loi Salique, laquelle sur tous les témoignages que j'en ai donnés, n'est autre chose que la Loi des Francs ou Saliens, qui lui ont laissé leur nom, publiée & promulguée par nos premiers Rois pour le règlement des différends qui pouvoient naître entre leurs Sujets, & qui ne regarde & ne peut toucher la

succession de la Couronne de France, que par l'exclusion qu'elle donne aux femmes de la succession de la terre ou Fief Salique selon l'ancienne Coûtume des Francs, parce que le Royaume de France étant par sa Dignité & par sa propre essence une terre pure Salique, & le premier & le plus excellent Fief de tous les Saliques, il doit être & a toujours été de sa nature héréditaire aux seuls mâles.

Il faut donc faire distinction entre la Loi Salique instituée par les particuliers, & la Coûtume Salique, c'est-à-dire la Coûtume des Saliens & des Francs, qui n'a aucune considération pour le sexe féminin en la succession de l'Empire, comme nous avons vu par un usage & par une pratique continuelle, qui n'a jamais été contestée sous les deux premières Races, comme nous avons justifié par l'investiture que donna Gontran Roi de Bourgogne, quoi-qu'il lui restât une fille qu'il ne comptoit pas dans sa famille, à Childibert son neveu, lequel il revêtit de la succession par un javelot, qui est la propre marque de l'investiture du Royaume, & non par une quenouille, ce qui convient mieux à tous les autres

Royaumes qui peuvent tomber de la lance au fufeau.

Or de ces Loix Saliques instituées pour le réglement des biens & des différends particuliers, les Leudes & les Pairs en ont toujours été les Juges naturels avec les Rois, dans les champs de mars & de mai & dans les Parlemens qui leur ont succédé; & de cette Coutume Salique qui regarde la fucceffion de la Couronne, ils en font auffi tellement les Juges naturels, & tellement eftimés les Juges feuls, que quand tous les Etats de France feroient afsemblés pour en décider, cette décision emprunteroit toute fon autorité de celle des Pairs, fous le nom defquels elle feroit reçue, publiée & exécutée. C'est une marque fi fenfible de la grandeur incomparable de la Pairie, qui représente la Royauté, & qui la fait revivre dans cette forte de conclufion, qu'elle ne peut être exagérée fans qu'on efface quelque chofe de fon luftre.



CHAPITRE XVII.

*Des Ducs , des Marquis , des Comtes ,
& des anciens Barons du Royaume de
France.*

LA Duché & la Comté étant devenues le sujet & le corps auquel on a annexé la Pairie de France , en suite de l'établissement des Fiefs , il ne sera pas mal-à-propos d'en parler ici pour faire entendre l'origine & le progrès de ces dignités en France ; je me servirai aussi très-volontiers de l'occasion pour dire quelque chose des Barons , afin de venger l'injure faite aux anciens Barons par les modernes , qui en méprisent la qualité , ou qui la déshonorent en l'usurpant à faux titre , quoiqu'elle ait été si considérable dans les premiers temps , que les Souverains & les Rois mêmes s'en tenoient honorés. Le nom de Duc signifie proprement le Chef d'une armée , & ce nom & sa fonction se sont accordés fort long-temps en France , où nos Français les trouverent établis par les Romains mais ils n'en emprunterent que le ter-

me
été
au
dif
qu
qu
qui
& p
à c
ble
con
dre
Just
qui
bien
mul
pire
cont
Duc
de l
l'aut
empl
pire
n'opp
Barb
cha
Dign
Alors
cesser
pour

me, parce que la chose avoit toujours été en usage chez leur Nation quant au commandement des armées. Cette distinction étoit fort nécessaire ; car la qualité de Duc n'a long-temps été qu'un titre personnel chez les Romains, qui n'étoit reconnu que dans le camp & par la milice, & il étoit subordonné à celui de Légat, qui étoit le véritable Gouverneur de la Province, & seul constitué en autorité d'y donner les ordres de Police, & d'y administrer la Justice & les Finances. Mr. Pasquier, qui a fait un Traité des Ducs, a fort bien remarqué que le nombre en fut multiplié selon le besoin qu'eut l'Empire Romain d'avoir plusieurs armées contre les irruptions des Barbares. Ces Ducs Romains s'étant rendus maîtres de leurs troupes, s'arrogèrent toute l'autorité dans la Province où ils furent employés, & d'autant plus que l'Empire affoibli de forces & de réputation, n'opposa plus aux Barbares que d'autres Barbares, qui ne lui étoient pas moins à charge, puisqu'ils ne défendoient la Dignité de l'Etat que par sa ruine. Alors le nom & la fonction de Légat cessèrent, & l'on se servit des Comtes pour mettre à leur place.

Ce mot de Comte étoit une dignité du Palais des Empereurs , laquelle n'étoit pas inférieure à celle des Ducs dans la fonction Palatine ; mais elle la devint par la multiplication de ce titre d'honneur en faveur de plusieurs Seigneurs de leur Cour , & par les emplois qui leur furent donnés , pour représenter les anciens Légats , depuis que leur principale autorité eut été empiétée par les Ducs , dont le pouvoir croissoit à proportion que celui des Empereurs diminuoit , & particulièrement depuis que les armées commencent à disposer de l'Empire : si bien qu'il faut distinguer la qualité de Comte par sa fonction originaire , & par celle qui lui fut annexée selon les occasions.

Les Comtes originaires étoient ceux que l'on appelloit *Domesticorum Comites* , qui commandoient la Milice destinée à la garde & à la suite des Empereurs , tels que furent Mallobaudes , Franc de Nation , sous Gratien , lequel j'estime avoir été plutôt Duc que Roi de certaine partie des Francs , & Ricomir son compagnon en la même Charge , l'an trois cent septante-huit. Ce Mallobaudes étoit aussi qualifié *Ma-*

Magister equitum, ce qui marque que l'autre étoit *Magister peditum* : c'est ce que nous avons appelé en France Colonel de l'infanterie ; & ce *Magister militum*, qui a été pareillement représenté par nos Connétables, étoit si peu inférieur aux Ducs, aussi bien que le *Comes sacrarum largitionum Imperii*, ou Surintendant des Finances, qu'ils ont leur rang devant les Ducs dans la Notice de l'Empire.

Ce même *Magister militum* étoit à proprement parler ce que nous avons depuis appelé Maire du Palais en France, lequel conserva son rang & son autorité par-dessus les Ducs, & se rendit maître & arbitre de la Royauté. Comme Chef de la Milice Royale, il devint Capitaine souverain de toutes les armées ; comme Comte du Palais, il fut le Juge général de la maison du Roi, & même de tout le Royaume ; & ayant réuni toute cette puissance à la Royauté, qu'il envahit enfin, il en resta assez au Comte de Vermandois pour faire retrouver son crédit sous la qualité de *Dacifer* ou grand Maître d'Hôtel. Cette maison de Vermandois s'étant partagée depuis en deux branches, les Comtes de Vermandois, qui étoient les aînés,

en retinrent une partie sous le même nom de grand Maître d'Hotel, & les Comtes de Troyes leurs puînés demeurèrent Comtes Palatins; & ayant annexés ce titre à leur Comté de Troyes, il passa avec toute leur succession dans la maison des Comtes de Chartres, par le mariage d'une héritière, dont sortirent les Comtes de Champagne.

La Sénéchaussée de France fut pareillement détachée de l'ancienne Mairie du Palais, & donnée aux Comtes d'Anjou, & ensuite aux Sires de Garlande, que quelques Auteurs contemporains qualifient pour ce sujet Princes de la gendarmerie de France. D'ailleurs la Charge de Comte de l'Etable ou écurie de France, qui a été depuis notre Connétable, fut encore tirée de la même Mairie; & si l'on joint toutes ces grandes Charges sous un seul titre, on verra que ces Comtes de la première érection, dérivés de la Cour des Empereurs & de ces *Comites domesticorum*, étoient plus grands en rang & en autorité que les Ducs. Mais cet honneur de l'ancienne Dignité Comtale demeura attaché à ceux-là seuls, & la simple qualité de Comte devint un peu plus commune, puisqu'on la communiqua par

terme d'honneur à tous les Nobles , que nos Rois , Successeurs des Empereurs en l'Empire des Gaules où ils maintinrent les anciens titres , envoyoit dans les Provinces pour être une espece de Commissaires du Prince, dont l'autorité devint inférieure à celle des Ducs , comme elle l'avoit été dans le déclin de l'Empire , qui autorisa cet abus. Les Ducs eurent l'entiere autorité des armes , les Comtes furent soumis à leurs ordres en tout ce qui regardoit la guerre , & même l'Intendance de la Justice ; & le mot de Comte demeura propre pour signifier le Juge de certaine Ville ou de certain district.

C'est ce qui fit autant de Comtés qu'on établit de Juridictions ; & même il y eut des Juridictions auxquelles le titre de Comté demeura pour cette raison , témoin celle de Vitri , qui n'eut point de Comté héréditaire ; néanmoins , dans un titre de Hugues Comte de Champagne pour l'Abbaye de St. Claude en la Comté de Bourgogne , de l'an onze cent trente-trois , il est dit que les Religieux pourront se pourvoir pardevant le Comte , c'est-à-dire le Juge de Vitri & ses Officiers , *Comiti Vitriacensi vel ministris ejus*. Ces Com-

tes ayant pouvoir de subdéléguer, les Subdélégés furent appelés Vicomtes, & de-là vient qu'on a abusé du terme, principalement dans la Normandie, pour désigner le Juge, & même le Fermier ou Receveur des Droits du Roi en tant de bicoques, parce que le Comte se déchargeoit souvent sur le Vicomte de la perception des deniers Royaux.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eû des Vicomtes célèbres; mais ç'a été dans les Pays éloignés de la présence de la puissance Royale, dans la décadence de la seconde Race, qui donna lieu à ces Vicomtes des Places fortes de s'y maintenir contre les Ducs & les Comtes, & de s'accommoder avec eux, ou de se mettre sous la protection des Rois, qui les ont maintenus, & qui ont favorisé l'étendue qu'ils ont donnée à leur Vicomtés.

Le partage du Royaume entre les enfans de Clovis & de Clotaire son fils, firent multiplier les Ducs en toutes les Provinces frontieres; car c'étoit le véritable nom d'un Gouverneur de Frontiere, comme fut depuis celui de Marquis, dont je parlerai ensuite. Cela se voit dans toutes nos Histoires, mais Fortunatus, Evêque de Poitiers, con-

temporain de Chilperic , en remarque plus particulièrement les fonctions dans ses Poësies. Le premier Duc dont il parle est Launebaudes , Duc de Septimanie , qu'il congratule de la fondation de l'Abbaye de St. Servin de Toulouse ; & ce Duc étoit Salien ou Franc d'origine : c'est pourquoi il le dit de Race Barbare , ce qui fait voir que ce mot de Barbare n'étoit point injurieux , puisqu'il ne l'auroit pas employé dans un panégyrique , & d'autant plus qu'il témoigne de lui-même qu'il étoit originaire de Thuringe.

Sed locus ille quidem , quo sanctus vincula sumpsit ,

Nullius templi fultus honore fuit.

Launebaudes enim post sacula longa ; Ducatum

Dum gerit , instruxit culmina sancta loci.

Quod nullus veniens Romanâ gente fabricavit ,

Hoc vir barbaricâ prole peregit opus.

Conjuge cum propriâ Berethrude , clara decore ,

Pectore quæ blando clarior ipsa nitet.

Cela fait voir que les grands emplois

étoient affectés aux Francs d'extraction, qui furent les véritables Leudes & Grands de l'Etat; & il ne sera pas difficile de remarquer par les Vers suivans, qu'on avoit la Noblesse du Sang en grande considération parmi les Francs; car parlant de celle du mari & de la femme tous deux Francs d'extraction, il ajoute en faveur de Berethrude:

*Cui genus egregium fulget de stirpe
potentium
Addidit ornatum, vir honorando
Deum.*

Et il dit de son Mari :

*Dux meritis in gente sua, qui pollet
opimis,
Celsus ubique, micans nobilitatis ope.
Sed quamvis altum teneat de stirpe cacumen,
Moribus ipse suos amplificavit avos.*

Il nous apprend par le panégyrique du Duc Bodegisile, que le Duc étoit ce que sont nos Gouverneurs de Provinces; qu'il administroit aussi la Justice aux sujets du Roi; & qu'on changeoit les Ducs de Pays à autre.

Il
fieri
de
lien
les
lui
un a
à sa

*Massilia Ductor , felicia vota dedisti ,
Rectoremque suum laude perenne re-
fert.*

*Hic tibi consimili merito Germania plan-
dit ,*

*Ad laudem cujus certat uterque locus.
De bonitate tuâ lis est regionis utraque ,
Te petit illa sibi , hæc retinere cupit.*

*Iustitiam nunquam pauper te Iudice
perdit ,*

*Nec poterit pretio vertere vera potens.
Non ligat immunem , non solvit pœna
nocentem ,*

Nil persona capit , si sua causa neget.

Il dit ensuite :

*Qui patrias leges intra tua pectora con-
dens*

Implicitæ causæ solvere fila potes.

Cela est fort considérable pour justi-
fier encore ce que j'ai dit au Chapitre
de la Loi Salique , que les Francs ou Sa-
liens apportèrent & établirent en Gaule
les Loix de leur Nation. Ce doit être
lui-même qu'il appelle Godegisile en
un autre lieu , dans les vers qu'il adresse
à sa femme ; mais que ce soit Bodegi-

file , ou un autre Duc nommé Godegile , il n'importe ; c'est assez qu'il confonde la qualité de Duc avec celle de Juge par ces deux vers , qui font voir en l'honneur des Pairs , auxquels cette qualité de Juges est demeurée , qu'elle étoit attachée à la premiere Dignité du Royaume :

*Eligit è multis quam carus amaret
amantem ,
Et judex patria judicat ipse sibi.*

Il dit de Loup , l'un des Ducs de Sigebert :

*Justitiâ florente , favent te judice leges ,
Causarumque aquo pondere libra
manes.*

Et.

*Fultus utrisque bonis , hinc armis , legibus illinc ,
Quàm benè fit primus , cui faæet omne decus.*

Le même Auteur distingue parfaitement la qualité de simple Comte d'avec celle de *Comes Domesticorum* , comme

nous avons dit ci-devant, dans ce qu'il écrit à Condo, qu'il loue du progrès de sa fortune, & d'avoir été successivement Comte & Domestique du Roi Theodebert. Je suis bien aise que cet exemple se soit présenté dans un temps où la Noblesse Salique étoit en possession des premières Dignités, afin qu'on voye qu'une naissance moins illustre ne rend personne indigne des principaux Rangs de la Cour ; & je n'ai garde de négliger le témoignage d'un Auteur si célèbre, pour autoriser la justice de nos Rois dans la reconnoissance du mérite personnel de ceux qui les servent utilement au Gouvernement de leurs Etats. Il sera bon encore d'avertir ici la Noblesse, qui envie assez ordinairement les honneurs à ceux qui leur semblent moins illustres, que ces honneurs-là ne lui sont censés propres que par la supposition d'une vertu héréditaire, qui rend les Nobles dignes du nom qu'ils portent ; mais qu'ils appartiennent proprement à tous les sujets qui en sont capables, & qu'il est plus glorieux d'illustrer ses Ancêtres, comme dit ce Poète, que de tirer son avantage de ses Ancêtres :

Mens generosa tibi pretioso lumine ful-
get ,

Qua meritis propriis amplificavit
avos.

Floret posteritas per quam sua crescit
origo ,

Et facit antiquos surgere laude pa-
tres ;

Nam si praefertur generis qui servat
honorem ,

Quanta magis laus est nobilitare
genus ?

Qui cupit ergo suum gestis attollere
nomen ,

Ille tuum velox praemeditetur opus.

A parvo incipiens , existi semper in
altum ,

Perque gradus omnes culmina celsa
tenes.

Theodoricus ovans ornavit honore Tri-
butum ,

Surgendi auspiciam jam fuit inde
tuum.

Theodebertus enim Comitum pramia
cessit ,

Auxit & obsequiis cingula digna
tuis.

Voilà une très-belle marque de l'an-
tiquité de la Chevalerie , désignée par

ce mot de *Cingula*, pour exprimer le *Balteus Militaris*, qui en étoit le symbole ; ce qui fera voir encore qu'il y avoit dès le temps de nos premiers Rois un certain ordre dans les Dignités, dont la Chevalerie étoit le fondement, & que nos Rois ne péchent point contre l'ordre ancien, s'ils rendent un homme de mérite participant de tous les honneurs où ils admettent les principaux de leur Noblesse. Etant heureusement tombé sur cette lecture lorsqu'il plût au Roi d'honorer Monsieur Colbert du Collier de ses Ordres, je trouvai la comparaison si juste entre ces deux fideles serviteurs de nos Monarques, & j'en tirai des augures si favorables, que je crois la devoir à la gloire d'un Ministre qui s'est rendu digne de tous les honneurs où fut élevé ce Comte Condo, pour commencer en mon particulier à m'acquitter de l'obligation que lui ont toutes les personnes de Lettres de leur avoir si généreusement procuré la récompense de leurs travaux, & la protection du plus grand Roi du monde.

Vidit ut egregios animos meliora mereri,

Mox voluit meritos amplificare gradus :

Instituit cupiens , ut deinde domesticus esses ,

*Crevisti subito , crevit & aula simul.
Florebant pariter florentia palatia tecum.*

Le voilà , l'un des Leudes , c'est-à-dire des Grands de France qui jugeoient avec le Roi dans son Palais , qui a donné le nom de Palais aux autres Tribunaux de la Justice.

Plaudibat vigili dispositive domus.

Enfin après avoir été l'homme & le Ministre du Roi dans le maniement de ses affaires domestiques , il devint enfin , en vertu de sa Chevalerie & de son admission au Rang des Grands , le Gouverneur de la personne de Theudebaud ou Thibaud son fils unique.

Theodovaldi etiam cum parva infantia vixit ,

Hujus in auxilium maxima cura fuit.

Actibus eximiis sic publica jura fovebas ,

DE LA PAIRIE. 61

Ut juvenem Regem redderes esse senem.

*Ipse gubernabas veluti si tutor adesses ,
Commissumque tibi proficiebat opus.
Clotarîi rursus magnâ dominatus in
aulâ*

*Quique domum simili jussit amore
regi.*

Mutati Reges , vos non mutatis honores ;

*Successorque tuus, tu tibi dignus eras.
Tantus amor populi , solertia tanta regendi ,*

*Ut hoc nemo volens surripuisset onus.
Nunc etiam placidi Sigiberti Regis
amore*

*Sunt data servitiis libera dona tuis.
Jussit & egregios inter sedere potentes ,
Convivam reddens proficiente gradu.*

Le même Auteur , dans deux Elegies qu'il écrit au Comte Gallatorius , dit ;

*Vive Comes , cui sint jura regenda
Ducis.*

Et en la seconde, il justifie ce progrès d'honneurs & de Dignités , il désigne les fonctions des Ducs & des Comtes , & la subordination du Comte au Duc :

*Venisti tandem quo debebaris , amice ,
Ante Comes merito quam datus esset
honos ,*

*Burdegalensis eras , & cum defensor ,
amator*

*Dignus habebaris , hac duo digna
regens.*

*Judicio Regis valuisti crescere iudex ,
Famaque quod meruit , Regia lingua
dedit.*

*Debet & ipse potens , ut adhuc bene
crescere possis ,*

*Præstet ut arma Ducis , qui tibi restat
apex.*

*Ut patriæ fines sapiens tuearis , & urbes
Acquiras , & qui donet opima tibi.*

*Cantaber ut taceat , Vasco vagus arma
paveſcat ,*

*Atque Pyreneæ deferat Alpīs opem ;
Aut , quasi grande loquor , facit hoc
sacer unicus auctor*

*A domino erigitur parvus & altus
homo.*

*De Tyrone Duces , venit & de milite
Princeps ,*

Ut reliquos taceam , Justinianus erat.

Je me suis attaché à Fortunatus plus
qu'à tout autre Auteur , parce que les

Historiens du temps ont cru que les mêmes usages régneraient à l'avenir, & ne se sont point arrêtés à nous donner l'origine ni la fonction des Dignités, non plus que tous ceux qui les ont suivis. C'est tout ce que nous pouvons faire que de tirer des conséquences de ce qu'ils disent ; mais comme les Poètes ont plus de licence de l'étendre, nous y apprenons quelque chose de plus : néanmoins je trouve un passage fort décisif pour la subordination des Comtes aux Ducs, & pour le respect qui étoit dû à ces deux Dignités, comme les plus considérables après celle de Rois, dans le huitième Livre de l'Histoire de Gregoire de Tours.

Il nous représente un Parlement du Roi Gontran, où il assemble les Evêques & les Nobles du premier Ordre ; mais il lui fait adresser la parole aux Ducs, qui répondent seuls. *Postea vero quatuor convocatis Episcopis, nec non & majoribus natu Laïcorum, Duces discere capit dicens, &c. hac Rege dicente, responderunt Duces nullus Regem metuit, nullus Ducem, nullus Comitem reveretur, &c.* De tout ce que j'ai rapporté ci-dessus, & de ces deux autres vers de jouissance du même Fortu-

natus à Sigoalde , au sujet de son
assomption à la qualité de Comte :

*Rex Childebertus crescens te crescere
cogat ,
Qui modo dat Comitibus , det tibi dona
Ducis.*

Il résulte que ces deux premières Dignités de France étoient celle de Duc & celle de Comte ; que le Duc étoit Chef des armes & de la Justice dans la Province où il commandoit , & que le Comte étoit Juge d'un certain district , & que l'on pouvoit y parvenir par l'ordre de Chevalerie , parce que c'étoient des Offices Militaires , c'est-à-dire destinés aux personnes Nobles ; & cet usage a duré jusqu'à présent. Or , comme la fonction de la Pairie est une fonction de Justice , ce fut pour cette raison que les Comtes y furent admis ; mais ce ne furent pas tous les Comtes , parce que ceux qui étoient Comtes dans certaines Provinces cédées en titre de Duché , demeurèrent Comtes de leur Duc : il n'y eut que les Comtes immédiatement Sujets du Duc de France devenu Roi , comme le Comte de Champagne , ou ceux qui ne

reconnoissoient point de Duc , tel que celui de Flandre. Pour ce qui est du Comte de Toulouse , je n'estime pas que ce fût à cause de la Comté d'une simple Ville , mais bien de la Duché de Gothie ou Septimanie , qui est le Languedoc , laquelle se trouva éteinte alors , ou plutôt qui continua de subsister sous le nom de Marquisat , qui étoit synonyme à celui de Duché.

Le Marquis n'étoit autre chose que le Général d'une Marche ou Frontiere, tel qu'étoit le Duc de la Marche Rhetique mentionné par Cassiodore & par Vopiscus , qui remarquent que l'Empereur Bonose l'avoit été. Ce fut le premier Duc de l'ancien Empire qui eut attribution de Territoire , & qui fit fonction de Gouverneur & de Surintendant des armées & de la Justice ; car Cassiodore remarque que l'Empereur disoit à celui qu'il commettoit pour Duc de cette Marche , que ce n'étoit pas une même chose de commander à une Nation paisible , & à celle dont on n'a pas seulement sujet de reprimer les vices , mais où l'on doit craindre la sédition & la guerre. Ainsi c'étoit être Duc que de commander à une Marche , & pour cela le Gouver-

neur de la Marche Trevisane sous notre seconde Race étoit un Marquis , que l'on appelloit Duc à cause qu'il en avoit l'autorité ; & il en fut de même à l'égard des Comtes de Toulouse , lesquels , en mémoire des Ducs de Septimanie & des Marquis de Gothie , se conserverent , comme leurs Successeurs , les titres de Ducs & de Marquis , qu'ils unirent depuis , quand les Dignités cessèrent d'être personnelles au Pays Narbonnois , à cause de quoi ils se dirent Ducs de Narbonne ; & au Comtat de Venaissin , & à la Marche de Provence lors Frontiere , & pour cette raison ils se dirent aussi Marquis de Provence. C'est ce qui donna pareillement lieu aux Ducs de Lorraine de se qualifier Ducs & Marquis : & de-là viennent tous ces anciens Marquisats , & la qualité de Marquis en Italie , c'est-à-dire Généraux des armes de l'Empire , que les Comtes de Maurienne , depuis Ducs de Savoye , conservent avec soin , & ont rendu héréditaire en leur Maison , pour avoir sujet d'accroître leur Etat sous le prétexte du service de l'Empire , & pour n'être point inquiétés par l'autorité des autres Marquis , qu'on pourroit envoyer dans leur voisinage.

Nous voyons encore que plusieurs Auteurs, tant de Normandie que des autres Pays, appellent indifféremment Marquis les Ducs & les Comtes qui étoient Souverains. Que si nous avons si peu d'exemples de ces Marquis en France, quoique le nom soit Theuto-nique & Germain d'origine, c'est qu'on n'y trouva le nom de Duc établi; & en effet les deux premiers Marquis que nous avons en France, sont ceux de Trans en Provence, & celui de Nesle en Picardie, dont le plus ancien est du règne de Louis douze. Cet abus n'est pas plus à blâmer que celui de la multiplication des Duchés & Comtés, qui signifient fort peu si l'honneur de la Pairie de France n'y est joint, parce que c'est un titre sans fonction; au-lieu que tous les anciens Ducs, Marquis & Comtes, furent créés avec une fonction dans leur Duché, Marquisat & Comté, & qu'ils faisoient tous celle de la Pairie.

Je l'ai déjà fait voir en parlant des anciens Leudes; car le mot de Leude comprenoit toutes les Dignités, comme fit depuis celui de Baron; & quoique les Duchés & Comtés changeassent de qualité quand ils devinrent héréditai-

res, il ne perdirent rien de leur fonction ancienne, sinon que les Comtes, les Vicomtes, les Barons & Seigneurs, qui étoient tous également Leudes & hommes du Roi, & les Evêques même, à cause de leur temporel, devinrent Vassaux des Ducs & des Comtes particuliers, qui obtinrent leurs Duchés & Comtés en hérédité, & jugeant avec eux les Causes de leurs Pairs, & jouïssants en leur Cour de tous les Privilèges des anciens Leudes en celle de nos Rois.

On m'opposera peut-être le Rang que les Ducs non Pairs tiennent au Louvre. Je répondrai à cela, que cette jouïssance n'est pas un titre suffisant contre l'usage ancien, & que c'est une tolérance, que le Roi pourra détruire quand il lui plaira de faire droit aux Pairs sur les prérogatives de la Pairie, parce qu'il ne s'oblige à rien contre les Statuts par leur érection. La maison du Roi, qu'on appelle Louvre en quelque endroit de son Royaume qu'il soit, n'est autre chose que le Palais de Paris, qu'elle représente; ce Palais étoit le lieu de la demeure ordinaire du Monarque, & les Rangs qui sont demeurés aux Pairs ne sont pas les Rangs

qu'ils avoient lors de la tenue des Par-
lemens, mais ceux qu'ils tenoient dans
la maison & à la suite de Sa Majesté,
qui peut aussi-bien indiquer & tenir
en Parlement au Louvre, qu'au Palais.
Il n'y avoit point pour-lors de distinc-
tion de lieu ni d'action; tout ce qu'on
appelle Pair aujourd'hui étoit Duc ou
Comte, & en l'une & l'autre qualité
il précédoit tout ce qui étoit à la Cour,
soit au Conseil ou Parlement, soit à la
suite ordinaire des Rois, parce que tout
Duc & tout Comte étoit Pair : rien ne
séparoit les Rangs dans ces deux ordres
que l'âge, qu'on a depuis attaché à la
terre, qui devient plus ou moins hono-
rable par l'antiquité de son érection.

Cela s'est établi quand les Dignités
sont devenues réelles, & il ne faut point
d'autre preuve de cet usage que le mot
de Seigneur, dérivé de *Senior*, & au
lieu duquel nous venons de voir que
Gregoire de Tours se sert du terme de
Majores natu, pour dire les Seigneurs.
On garde encore cet ordre dans les
Compagnies souveraines, & dans le
Conseil d'Estat même, où l'on défere
au temps de la réception. Que si tous
les Ducs & les Comtes étoient les pre-
miers de la Cour par droit d'institu-

tion ; si la Pairie , qui a été restreinte à un petit nombre d'entre eux , leur a donné un Rang plus éminent , par la raison que tout ce qui n'étoit pas Pair étoit sujet d'un Pair ou d'une Pairie , le Roi continuant à la Pairie tous les honneurs & privilèges qui lui ont appartenus dans tous les temps , il n'entend point y déroger par quelque Duché nouvelle ; d'autant plus que cette érection de Duché sans Pairie ne donne aucun caractère particulier au nouveau Duc , & ne le lie à la Royauté ni à l'Etat par aucun serment qui l'unisse au Corps de la Monarchie , si ce n'est dans l'ordre des grands Vassaux.

Tout ce que l'on peut dire du Rang de ces Ducs non Pairs , c'est que l'érection de leur Terre en Duché les rend Vassaux immédiats , mais subordonnés à la Pairie ; & si du consentement du Souverain ils assistent à quelque cérémonie , c'est une tacite création de Pair pour la durée de l'action , comme quand quelque Gentilhomme fait par emprunt la figure d'un Pair au Sacre du Roi ; ou comme quand nos Rois voulant garnir leur Cour d'un nombre compétent de Pairs , en créent pour cette fonction - là seulement ; & de

nous en avons des exemples , qu'il seroit inutile de citer. Sur ce fondement , j'estime que ce seroit préférer la copie à l'original ; & si c'est un honneur de représenter un Pair , je ne juge pas qu'on puisse inférer de-là que ce fût un honneur plus grand que la Pairie même. Les autres Sujets du Roi n'ayant pas le même intérêt que les Pairs , qui doivent serment à la manutention de leur Dignité , ne sont pas dans le même droit de s'opposer au Rang de ces Ducs sans Pairie : ce seroit contredire la puissance Royale , comme a fort bien dit Du Tillot ; mais ils doivent un double respect à ceux qui sont déjà Ducs , & lesquels ont de plus l'onction & le caractère de la Pairie , qui les rend Juges naturels de tous les particuliers de l'Etat , & seuls Juges de leurs Pairs & des Princes du Sang même , à cause de la Pairie annexée à leur naissance.

La qualité de Duc jointe à la Pairie rend la Pairie plus Noble en apparence , mais en effet elle n'y contribue rien ; & nous en avons des exemples dans la tenue des Parlemens , où les Comtes d'Eu & de Nevers ont gardé le Rang de leur érection avec les Ducs & Pairs

nouveaux ; & si le Comte d'Alençon souhaita d'être Duc , pour n'être point inférieur au Duc de Bourbon , qui étoit plus éloigné que lui de la succession de la Couronne , c'est qu'il n'y avoit purlors que des grands Ducs de Province , & qu'on régloit encore les Rangs sur la dignité des Fiefs , qui a long-temps interrompu celui qui étoit dû aux Princes du Sang. Mais la Pairie est si bien un titre supérieur à celui de Duc , que l'Electorat , qui est la Pairie d'Allemagne , donne la préséance aux Electeurs sur tous les Ducs , & sur les Archiducs d'Autriche même , quoique de Race Impériale , parce que l'Empire est Electif ; & parmi ces Electeurs , le Comte Palatin , comme le premier , a eu cet honneur jusqu'à notre temps , que son Electorat ayant été joint à la Baviere , il a perdu son Rang , tant qu'il durera dans la postérité de ce Duc de Baviere. Jusques-là il tient Rang d'Electeur nouveau & supernuméraire ; & comme cela s'est fait par le dernier Traité de la Paix d'Allemagne , où toute l'Europe a assistée par ses Ambassadeurs , on peut dire , qu'en prononçant en cette occasion du Rang de l'Electorat ; qui est une pure Pairie , elle n'a rendu le Duc

Duc de Baviere premier Pair ou Electeur de l'Empire que par cette union , & qu'elle a reconnu que l'Electorat ou la Pairie sont au-dessus de toutes les autres Dignités : aussi le Marquis de Brandebourg tient-il son rang en l'union de l'Electorat à son Marquisat , & non de toutes les Duchés qu'il possède.

Ces Electeurs , comme nos Pairs de France , ont établi leur rang dans tout l'Empire sur celui qu'ils tiennent aux Diètes , qui sont les Parlemens de l'Empire ; & comme c'est l'assemblée la plus auguste , tous les autres Princes ne font point de difficulté de garder en particulier l'ordre qu'ils gardent en public. Mais il y a encore une chose plus considérable , c'est que les Princes qu'on appelle Régnaux , & qui ont voix délibérative aux Diètes de l'Empire , ne prennent séance qu'après les Régnaux puînés des maisons Electorales , à la réserve du seul Archiduc d'Autriche , qui emprunte la sienne de la Dignité Imperiale tant qu'elle sera dans sa maison ; parce que l'Empereur est le Chef de l'Empire , de la même maniere que notre Roi est Chef de la Pairie de France.

Je n'attribue cette préférence qu'au Droit qu'ont ces Princes Régnaux de succéder à l'Electorat, qui est un Fief masculin; & il résulte de-là que nos Pairs doivent précéder toutes sortes de Princes & Ducs non Pairs, & que les puînés de leur Maison auroient aussi le second rang par l'extinction des branches aînées. Cela n'étant pas, & l'érection des Duchés, des Marquisats, & des Comtés, ne devant pas être *frustratoire*, parce que les Rois, qui sont les images de Dieu, ne doivent rien créer envain, il est de droit que les Ducs, les Marquis & les Comtes, qui ont des Lettres dûement vérifiées, prennent leur rang selon l'ordre de leur vérification, après les Pairs, & qu'à eux seuls il soit permis d'en porter les marques.

Je parlerai de ces marques qui s'ajoutent aux armes, quand j'aurai parlé des anciens Barons & grands Seigneurs de France, qui méritent leur place en ce chapitre, comme ayant fait partie des anciens Leudes. Ceux-ci, pour n'être ni Ducs ni Comtes, n'étoient point de moindre qualité quant à la naissance; l'on peut même dire à leur avantage qu'ils pouvoient être quelque

chose de plus dans l'ancien temps , & que les autres ne les ont précédés dans la suite que par une maniere d'usurpation. C'étoient , à proprement parler , ces anciens Leudes issus des Saliens , & qui ont possédé par une longue suite de siècles leurs *Sortes Salica* , ou leur portion de la conquête des Gaules , laquelle ils ne tenoient que du Roi seul ; jusqu'à ce que les Ducs & les Comtes , se prévalant de la foiblesse de Rois , se rendirent Seigneurs propriétaires des terres qu'ils avoient en Gouvernement. Ces Ducs & ces Comtes n'étoient originairement que de cette espece de Nobles. Il y en avoit parmi eux qui possédoient de grandes étendues de Pays , & qui loin d'ambitionner la qualité de Duc ni de Comte , tenoient à honneur de se dire Seigneurs de leurs terres , parce qu'ils l'étoient en effet & par une légitime succession , tels que les Sires de Bourbon , de Beaujeu , de Montmorency , de Coucy , de Sully , & une infinité d'autres.

Je dirai en passant , que c'est une ignorance ridicule d'avoir voulu restreindre à certain nombre cette *Sirerie* , & même de l'avoir distinguée de la

Seigneurie , Sirerie & Seigneurie n'étant qu'une même chose. Ceux-ci pouvoient être Ducs & Comtes , & particulièrement ils pouvoient être Comtes ; parce que c'étoit un titre d'honneur , qui n'avoit de fonction que quand on les députoit comme Comtes , c'est-à-dire comme Seigneurs de la Cour de nos Rois , & il ne s'ensuivoit pas de-là que leurs Terres fussent des Comtés. Il est vrai que les Comtés étant devenues héréditaires , quelques Seigneurs voyant que les Comtes prenoient un rang plus considérable , se dirent aussi Comtes , particulièrement dans les Provinces ; ou plutôt quelques Historiens les ont ainsi appelés croyant leur faire honneur , quoiqu'ils ne fussent que Seigneurs. Nous en avons pour exemples les Comtes de Montfort , de Rochefort , de Rameru , &c. & il y eut même des fils de Comtes qui ajoutèrent le titre de Comtés à leurs partages. Je dirai encore qu'il y a eu des Terres données en titres de Duchés & de Comtés à des puînés de la seconde Race ; mais cela est sans conséquence à la généralité du titre de Duc & de Comte , & à l'origine de la chose en elle-même. Ce rang des Comtes ne

s'établit pas si-tôt que les Comtés furent héréditaires , car nous voyons plusieurs titres de nos Rois , où ils sont mêlés avec les Seigneurs. Cela n'arriva que depuis , & par la seule considération qu'on eut pour ces grands Comtes qui possédoient des Provinces entières , & dont l'éclat réjaillit par réflexion sur les autres ; mais il y eut des grands Seigneurs qui n'en furent ni éblouis ni offusqués , & ce furent ces grands Vassaux des Rois , par eux-mêmes compris sous le titre de *Laïci Principes regni* , & de *Primores Palatii* , qu'on appella Barons , parce que c'étoit un terme général pour désigner les Grands de l'Etat & les Pairs mêmes.

Ceux-ci ne déferoient qu'à la Pairie , & ils faisoient même portion de la Pairie , en ce que possédant de grands Fiefs ils étoient admis dans les Parlemens pour suppléer au défaut des Pairs , & même pour juger avec les Pairs. Je l'ai déjà remarqué au sujet du Parlement tenu à Melun , l'an douze cent seize , pour le différend de la Comté de Champagne , où il paroît qu'ils eurent séance après les Pairs , avec cette différence seulement , que par les Lettres qu'ils donnerent de ce qui fut arrêté-

té, ils déclarerent que les Pairs avoient jugé. Ils étoient eux-mêmes seuls Justiciables des Pairs & du Parlement du Roi, & ce sont eux qui ont acquis à la Noblesse le privilége qu'elle a de n'être Justiciable que du Parlement, comme représentant la Pairie, en cas de crime capital, quoique cela n'ait été véritablement établi qu'en faveur de ces Vassaux immédiats, & principaux Barons, dont le nombre s'accrut à la Cour à proportion de la réunion au Domaine des Duchés ou Comtés dont ils relevoient auparavant, & dont l'extinction rétablit la Dignité de leurs Fiefs; car la nature des grands Fiefs est de ne relever que du Roi, comme autrefois les Aleus ou terres Saliques.

Si les grands Vassaux étoient distingués par les qualités de Duc ou de Comte, de Sire ou de Seigneur, ils étoient tous rassemblés ensemble par celle de Baron, de laquelle j'ai déjà parlé, & dont je dirai encore, qu'elle étoit si honorable, que les Pairs, les freres du Roi même, & les Prélats se tenoient honorés du titre de *Barones Regni*, témoin le Traité fait entre le Roi Philippe-Auguste & Blanche Comtesse de Champagne, où il donne qua-

lité de Barons aux Cautions dudit Traité, qui porte : *Hi sunt Barones, Willemus Remensis Archiepiscopus, Odo Dux Burgundia, Comes Ludovicus, Guido de dominâ petrâ, Galcherius de Castellione, Gaufredus de Joinvilla, Joannes de Montemirabili, Gaufredus Marefcallus Campaniæ, Clarembaudus de Cappis, Guillelmus Comes Jovigniaci.* Il y a encore beaucoup de chartres, où les Ducs de Bourgogne, Doyens des Pairs, sont qualifiés Barons & Bers, dont je rapporterai quelques-uns.

Le premier est de Guillaume Abbé de Molefme, qui, au mois de Septembre douze cent soixante-un, met le Prieuré de St. Berin en la bonne garde de noble Baron Hugon Duc de Bourgogne, & de son Hoir qui sera Duc de Bourgogne.

II. Nous Licentiés de Besançon, tous ensemble, faisons à sçavoir à tous ceux qui ces Lettres verront, que très-honorable Bers, Hugues Duc de Bourgogne a pris en sa garde & en sa conduite la Cité de Besançon, &c. l'an douze cent soixante-quatre.

III. Je Gui de Villiers, Chevalier, &c. certifie que j'ai reçu en Fief, &c. de Noble Baron Hugon Duc de Bour-

gogne, l'an douze cent soixante-quatre au mois de Février.

IV. Nous Banduinus, par la grace de Dieu Empereur Couronné, Gouverneur de Romanie, faisons sçavoir à tous ceux qui ces présentes verront, que comme le Noble Baron Hugues Duc de Bourgogne a pris le signe de la Croix pour aller au service de Dieu au secours & recouvrement de l'Empire de Constantinople, &c. il s'oblige envers lui à dix mille livres tournois l'an mille deux cent soixante-cinq au mois de Janvier.

V. Dans le même temps, par autres Lettres particulieres, il lui donna le Royaume de Thessalonique, sous la même qualité de noble Baron, & la Baronie d'Aimês, & s'obligea de lui donner de plus une des autres plus grandes Baronies de l'Empire; & ce nom de Baronie étoit si illustre, qu'il le donne même au Royaume de Thessalonique, en ces termes, *& voulons & octroyons que ladite Baronie que ledit Duc voudra avoir à lui & à ses hoirs, soit érigée sous le nom de Royaume de Tessalonique, &c.*

VI. Dans un échange entre le même Duc & Hugues Comte de Vienne, le Comte le qualifie noble Barøn, notre

Amé Seigneur Hugon Duc de Bourgogne , & ledit noble Bers ; ce qui fait voir que Bers & Baron étoient une même chose , en Novembre douze cent soixante-six.

VII. Dans une autre transaction de l'an douze cent soixante-neuf , le même Comte l'appelle Noble Baron & Prince , Hugon Duc de Bourgogne , & il parle du Comte de Savoye sous la même qualité de Noble Baron Philippe Comte de Savoye & de Bourgogne.

VIII. Alix Comtesse de Bourgogne , femme du même Comte de Savoye , dans la Lettre d'hommage qu'elle fit au même Duc pour Neublans , dit aussi Noble Baron Hugon Duc de Bourgogne.

IX. Au mois de Mars douze cent soixante-neuf , Guillaume , Sire de Saux , fait hommage à Noble Baron Monseigneur Robert Duc de Bourgogne , & prie Noble Baron & Seigneur de Choiseul , Connétable de Bourgogne , & Guillaume Seigneur de Grancé , de mettre leurs Sceaux en ces Lettres.

X. Luc de Rouvré , & Guillaume des Ormes vendent au mois de Mars douze cent soixante-deux leur usage au

Bois d'Espoille à Noble Baron Monseigneur Robert Duc de Bourgogne , & à la fin de l'Acte ils ajoutent , *au témoignage desquelles choses , nous avons supplié & requis de mettre en ces Lettres leurs Sceaux , les honorables Barons hommes , Monseigneur Amée Abbé de St. Etienne , & Monseigneur Auxeri Archidiacre de Dijon en l'Eglise de Langres.*

XI. La même année , Isabelle Comtesse de Forêt prie son très-cher Seigneur & Haut-Baron Robert Duc de Bourgogne , de recevoir Louis son fils en hommage de la Terre & Baronie de Beaujeu.

XII. Au mois de Septembre douze cent septante-sept , Philippe de Vienne, Sire de Pagni , confesse que Noble Bers Robert Duc de Bourgogne s'est obligé pour lui envers l'Abbé de Cisteaux.

XIII. L'an douze cent septante-sept , le même Duc traite & transige avec Noble Baron Monseigneur Robert fils du Roi de France , & Demoiselle Beatrix sa nièce, femme dudit Monseigneur Robert , qui prétendoient qu'il leur dût délivrer la Comté de Châlon , qu'il appelle la Baronie de la Comté de Châlon ; & dans une transaction de l'an douze cent septante-neuf , moyennée

par le Roi Philippe le Hardi, le Roi même donne ce titre de Baronie à la Comté de Châlon, *Baroniam & Comitatum Cabilonensem*.

XIV. En une autre Transaction de l'an douze cent quatre-vingt-quatre, de Philippe de Vienne Sire de Seurre & d'Epaigné, le Duc est appelé Noble Bers, Messire Robert Duc de Bourgogne.

Je pourrois encore citer plusieurs exemples de la même qualité de Baron donnée aux Comtes de Champagne, & même après qu'ils furent Rois de Navarre, & cela se voit dans le *Registrum Principum* & dans le Chartulaire de Champagne; mais comme je ne remarque ce mot de Baron que dans les titres François, & que dans tous les Latins du même temps on met *Nobilis Vir*, & *Illustris Vir*, je ne fais nulle difficulté de croire que Nobles Bers & Baron, ne signifie autre chose que Noble homme, & que Bers est le mot de *Vir* corrompu: cela est évident par le titre d'honorables Barons, c'est-à-dire, d'honorables hommes, donné ci-devant à l'Abbé de St. Etienne & à l'Archidiacre de Dijon, & que je trouve encore employé dans l'hommage de

Guillaume Sire de Saux à Hugues Duc de Bourgogne , au mois de Septembre douze cent soixante-neuf , scellé des scaux des honorables Barons Monseigneur Amée Abbé de St. Etienne , Monseigneur Pierre Doyen de la Chapelle le Duc , & de Maître Aubery Doyen de la Chrétienté de Dijon.

Varon signifie encore un homme en Espagne , par la même raison du mot corrompu de *Vir* , & le commun des femmes de Picardie se sert encore du terme de mon Baron , pour dire ce que les autres appellent mon homme ou mon mari. On dit premierement Varon ou Faron , & ensuite Baron ; & je l'apprens de l'Histoire de Frédégaire contemporain de Pepin , en deux endroits qui sont fort considérables : *Burgundia Farones vero , tam Episcopi , quam ceteri Leudes , timentes Brunehildem , & edium in eam habentes , cum Warnachario consilium ineuntes tractabant , &c. Clotarius. Anno 34. regni. Warnacharium Majorem domus cum unversis Pontificibus Burgundia & Faronibus , in Bonogellum Villam ad se venire precepit , ibique cunctis illorum justis petitionibus annuens , preceptionibus roboravit.*

Voilà le mot de Baron confondu avec celui de Leudes, & avec la fonction des Leudes, selon l'intention que j'avois de faire voir que les Leudes étoient les hommes du Prince, c'est-à-dire, ceux qui relevoient de lui; & cela est si vrai, que la preuve en dure encore par le mot d'hommage, qui nous est resté pour signifier la reconnoissance que le Vassal faisoit d'être homme de son Seigneur.

C'est pourquoi le nom de Baron est si souvent employé dans les titres des Seigneurs particuliers, pour désigner leurs hommes de Fief. Enfin voilà un Duc de Bourgogne, Doyen des Pairs de France, & un Comte de Savoye Souverain, qualifiés Bers & Baron. Voilà un Royaume de Thessalonique compris sous le nom général de Baronie, parce qu'il devoit être mouvant de l'Empire de Constantinople, & la Comté de Châlon reconnue pour Baronie par le Roi Philippe le Hardi, dont le frere, Robert Comte de Clermont, Ancêtre des Bourbons, est pareillement dit Noble Baron : par conséquent Baronie n'est autre chose que le sujet ou la terre à cause desquels on est Vassal.

Si l'on ne fait plus de difficulté après cela de reconnoître que les anciens *Vassi Dominici* étoient les Barons & les hommes du Prince & les Leudes, l'on ne dira plus que les Fiefs soient si modernes que quelques-uns l'ont dit, & l'on en demeurera d'accord, quoiqu'il n'y ait différence que de nom entre les Fiefs & les anciens Aleus, pour raison desquels on étoit homme du Prince, sous le nom de *Vassus Dominicus* : ainsi être Baron, c'est être homme de son Seigneur, & Hommage & Baronie sont choses synonymes. C'est pourquoi Gaucher de Châtillon, qui fut tué par les Infideles à la bataille de la Massoure, l'an douze cent quarante-huit, invoquoit le secours de ses hommes, selon le Sire de Joinville, qui témoigna qu'il crioit à *Châtillon Chevaliers, & où sont mes Preudes Hommes ?* Preude & loyal étoient même chose en ce temps-là, & je remarquerai à propos de ce mot de loyal, qu'il ne vient pas en ce sens-là de *Legalis*, mais de Leudes, & qu'il vouloit dire les hommes qui tiennent des Fiefs ; de même que le mot de Fidèles & de Féal, qu'on a traduit du mot de *Fidelis*, ne veut pas dire que celui dont le Seigneur parle

soit fidele, mais qu'il est Vassal, & par conséquent obligé de lui être fidele.

C'est en ce sens de Baronie qu'on doit entendre l'Ordonnance du Parlement, faite par le Roi Philippe-le-Bel l'an douze cent quatre-vingt-quatre, qui porte qu'en temps de Parlement seront en la Chambre des Plaids le Souverain & Président, certain Baron & certain Prélat, sçavoir parmi les Barons le Duc de Bourgogne, le Connétable, le Comte de St. Pol, &c. Et il est bon de noter que le Connétable étoit aussi bien Baron à cause de sa Charge, qu'il l'auroit été d'une terre, parce qu'on faisoit hommage des Charges comme des Seigneuries. Le Roi Saint Louis rendant le titre de Duché de Guienne aux terres de cette Province, qu'il remit à Henri trois Roi d'Angleterre, stipula par les Lettres, selon Nangis, qu'il en feroit hommage, & feroit, comme Duc de Guienne, mis au rang des Barons & Pairs de France. Les Lettres de l'appanage de Louis de France Comte d'Evreux, fils du Roi Philippe-le-Hardi, portent aussi qu'il tiendra Evreux en Comté & Baronie. Enfin je trouverois de quoi faire un volume pour prouver que Baron & Vassal sont

une même chose , & que ces Barons continuerent à jouir du rang & des privilèges des Leudes avec les Pairs , sans autre différence , sinon qu'ils tenoient un rang inférieur , & que s'ils pouvoient juger avec les Pairs , leurs Jugemens empruntoient leur autorité de la Pairie ; qu'ils étoient soumis à la Jurisdiction & à la Justice des Pairs , & ne pouvoient être jugés que dans le Parlement.

Cela se justifie par ce que Nangis raconte en l'Histoire de Saint Louis , du Sire de Couci , accusé d'avoir fait pendre trois jeunes Gentilshommes qui avoient été pris chassant dans ses terres. Etant en la présence du Roi , il dit qu'on ne l'avoit pu contraindre à répondre devant lui , & qu'il demandoit à être renvoyé devant les Pairs de France , suivant la Coutume de Baronie. Cet endroit est important pour ce droit de Baronie qui ne fut point contesté ; mais bien lui opposa - t - on par bons Actes de la Cour , dit Nangis , qu'il ne tenoit pas sa terre en Baronie , d'autant que les terres de Bovés & de Gournai , autrefois séparées de celle de Couci , par *frerage* ou partage fraternel , avoient emporté ce droit de Baronie : pour rai-

son de quoi le Roi le fit arrêter, non par des Pairs & Chevaliers, mais par des Sergens de sa Cour, & le retint prisonnier en sa maison du Louvre. Il faut inférer de ce Jugement rendu avec connoissance de cause, qu'il y avoit déjà long-temps que la Baronie étoit réelle aussi-bien que la Pairie, & que jouissant des droits de Pairie, elle fut sujette à la même Loi de ne pouvoir être démembrée. Ce fut pour réparer en quelque façon ce démembrement, qui devint nécessaire, pour avoir de quoi partager les puînés, que le fils aîné retint à lui l'hommage de ce qu'il leur assignoit en partage (on appelloit ainsi la portion des biens nobles du Pair), afin que portant au Roi l'hommage tout entier de la terre, il ne perdît rien du service qui lui en étoit dû, & dont l'aîné demeurant garant & chargé, le Roi ne perdoit rien du service qui étoit son seul intérêt.

Les Barons étoient donc les grands Vassaux du Roi. Le nombre en fut fort petit lors de l'établissement de l'hérédité des Duchés & Comtés, car il ne se trouva plus de véritables *Vassi Domini*, que les Pairs & certains Seigneurs mouvans directement de la portion du

Domaine appartenant à Hugues Capet ; la plupart des autres Comtes & Seigneurs se trouvoient compris sous l'étendue des nouvelles Duchés ou Comtés & Pairies. Mais à proportion que nos Rois s'aggrandirent , tant par conquête , que par acquisition , ils firent revenir plusieurs de ces Comtes & Seigneurs à leur hommage , lesquels étant devenus par ce moyen Vassaux immédiats de la Couronne , rentrèrent dans le droit ancien de leurs Ancêtres , d'être admis dans les Parlemens des Rois , mais subordonnés aux Pairs , sous le titre commun des Barons de France.

Après avoir établi cela je ne parlerai point de la profanation de cette qualité de Baron , parce qu'elle paroît assez d'elle-même , par la comparaison de ce qu'elle étoit autrefois avec ce que c'est aujourd'hui. Cela m'engageroit dans la même réflexion sur l'abus qui s'est pratiqué en l'usurpation des qualités de Marquis & de Comte , & en la facilité de l'obtenir. Sans la juste mesure que notre Prince apporte en la dispensation des honneurs , elle alloit être aussi grande en France qu'elle l'est dans le Royaume de Naples , où tous les Villa-

ges étant Duchés , Principautés , Marquisats ou Comtés , & les rentes mêmes étant érigées en Baronies , il ne reste plus qu'à ériger les personnes , comme elles le sont dans le reste de l'Italie , par la puissance de faire des Comtes Palatins , des Marquis & des Ducs , abandonnée aux Princes Souverains de ces Pays comme Vicaires de l'Empire , lesquels n'y apportent guères plus de façon qu'à faire des Docteurs, des Chevaliers & des Notaires ; le Comte qu'ils créent communique sa qualité à tous ceux qui descendent de lui à l'infini , & de-là viennent tant de Comtes Jacques , & de Comtes Pierre , qui sont plus de douze à un nom.

Cependant c'est un misérable reste de l'ancien usage de créer des Comtes , que notre seconde race a laissé avec la plupart de nos Coutumes à ceux qui ont succédé à l'Empire & à la conservation des Loix qu'elle y avoit établies , & qui se sont mieux entretenues dans l'Allemagne, où les Barons de l'Empire qu'on appelle libres Barons , représentent encore nos anciens *Vassi Dominici* , en ce qu'ils se sont défendus contre l'autorité des Ducs , des Marquis & des Comtes , & maintenus sous l'hommage & la dépendance de l'Empire.

CHAPITRE XVIII.

Des Couronnes & autres marques tant de la Pairie, que des autres Dignités de la Couronne & de la Cour de France.

IL y a peu de personnes à la Cour qui ne croient que c'est de tout temps qu'on a des armes, & qu'on les décoré de Couronnes & des autres marques de Dignités, tant Ecclésiastiques que Militaires, parce que l'on voit toutes ces marques établies chez tous ceux qui ont écrit du Blason. Marc Wlson de la Colombiere, en a été prodigue jusques à en inventer pour toutes les autres Charges dans son Livre de la Science Héroïque. Et je dirai par occasion, pour m'épargner la peine de le contredire sur plusieurs opinions qu'il a érigées en maximes indubitables, qu'il n'a puisé tous ses principes & ses fondemens, que sur une compilation de toutes sortes de Héros, dont l'autorité lui auroit été plus suspecte s'il les eût confrontés

avec l'usage de nos Anciens ; c'est-à-dire s'il eût étudié les monumens de chaque temps , & s'il eût été curieux d'examiner les sceaux. Je pense en avoir vu plus de vnigt mille. Il m'en est fort peu échappé de tous les Princes & anciens Officiers de la Couronne , & je n'y ai rien vu de tous ces ornemens mystérieux ni de ces différences de timbres de front , de trois quarts , & simples , non plus que de l'Ecu pendant & pansché , qu'on appelle Ecu de Tournoi. Mais j'ai vu des gardes de la Monnoye, des Chirurgiens jurés du Châtelet , un Cordonnier , & un Valet-de-Chambre du Duc de Bourgogne porter indifféremment avec les Princes & grands Seigneurs , ces Ecus de Tournoi avec le timbre lacé de sa courroye , & accompagné de cimiers & de support. Il y a plus de deux cent ans , je l'avoue qu'il y avoit quelque sorte d'abus ; il étoit pourtant moins grand qu'on ne l'a estimé depuis , en ce que cela n'étoit de nulle conséquence pour la Noblesse, dont on ne jugeoit pas tant par les armes que par le nom , & par les qualités dont elle étoit accompagnée.

Les armes cependant ne furent originaires affectées qu'à la seule No-

bleffé : cela est si véritable , que je tiens même pour très constant , qu'ayant commencé par les Bannieres , elles ne furent d'abord que pour les plus Grands Seigneurs , qui se servirent d'une marque pour rassembler leurs Vassaux & ceux de leur suite sous leur drapeau. C'est pourquoi aussi les armes furent d'abord plus propres à la terre qu'à la famille , & ce fut pour cette raison , qu'il n'y en eut point d'usage dans les maisons souveraines , & qui est autant en usage qu'il y en eut jamais en Allemagne , que celui qui épousoit l'héritière d'une terre considérable , prenoit les armes de la Banniere. Je dirai même encore de l'Allemagne , qu'on y prend les armes de la terre qu'on conquête par armes ou qu'on acquiert par tout autre moyen.

Or que la Banniere ait été le premier sujet des armes plutôt que l'Ecu & la Cotte d'armes , je le ferai voir par une raison démonstrative tirée des sceaux. Je ne me souviens point d'en avoir vu aucun avec des armes de l'an onze cent cinquante , ni sur le Bouclier , ni sur la Cotte , ni sur les Caparaçons du cheval ; & néanmoins Pierre de France fils puîné de Louis le Gros , dont nous voyons tous les sceaux nuds & sans

armes , avoit dès auparavant continué la Bannière de Courtenai , dont il avoit épousé l'héritière : c'étoit si bien la Bannière de Courtenai , que les puînés de cette première Maison de Courtenai prirent aussi les mêmes armes , qui sont les Tourteaux de gueule en champ d'or , pour marque de cette ancienne Bannière : j'en dirois autant de Robert Comte de Dreux frere de ce Pierre de France, & il y a peu de maisons illustres qui ne m'en fournît des exemples , s'il étoit besoin de plus amples preuves.

De la Bannière les armes passerent sur les Ecus , environ l'an onze cent cinquante , au moins n'en ai-je guères vu de plus anciens ; jusques-là , comme j'ai déjà dit , on ne voit point de sceaux de Princes & de Grands , qui nous représentent autre chose qu'un homme à cheval tenant une épée d'une main & de l'autre un bouclier , dont le milieu étoit fort pointu en manière de tête de ces clouds qu'on appelle clouds de la passion , comme si l'on se fût servi de cette pointe pour frapper à la rencontre ; mais j'estime plutôt que c'étoit que toutes les bandes de fer qui soutenoient l'Écu , qui n'étoit que de bois ou de peau , venoient se rejoindre dans

le centre à cette espece de cloud , ou de pointe d'épieu , que l'on rabatit quand on commença de mettre les armes sur ce bouclier ou Ecu , dont nous est venu le nom d'Ecu d'armes. Cette particularité est remarquable pour l'origine & pour l'usage des Armoiries , & pour faire entendre comment elles se sont établies dans les sceaux , dont personne n'a encore donné l'Histoire : ainsi je l'expliquerai ici en peu de mots sur mes propres expériences.

Tout le monde sçait que l'usage de signer est moderne , & que ce mot de signer s'est emprunté du signet , qui étoit l'ancien Anneau dont les Romains scelloient ; il seroit inutile d'en rapporter des témoignages. Ces anneaux se changeoient à volonté , & c'étoient des devises , des emblémens , & souvent des portraits en buste , dont l'usage demeura aux Gaulois qu'on appelloit Romains , & aux Evêques après la Conquête des Gaules : mais nos Francs , plus guerriers & moins délicats , n'y apportèrent point de façon ; ils signèrent de leur nom , & principalement nos premiers Rois , ou plutôt leurs Chanceliers , qui apposèrent pour toute marque ce que nous appelons *Mono-*
gramme,

gramme, qui étoit une lettre Majuscule, ou deux ou trois jointes ensemble, autour desquelles en maniere de chiffre étoient rapportées en petit & en abrégé les autres lettres du nom. Cela dura jusqu'au temps de la seconde Race, que nos Rois devenus Empereurs scellerent à la Romaine en cire jaune d'une tête d'Empereur ceinte d'une couronne le laurier, avec leur légende autour de cette Médaille apposée sur le parchemin, à l'entour d'un lais de filets aussi de parchemin, enfoncé de filasse, afin que le sceau ne s'éclattât point.

Les autres Rois, quoique ndn Empereurs, scellerent de même, & la troisième Race aussi n'y changea rien, sinon que la figure fut couronnée, qu'elle fut étendue en buste, & enfin de toute sa longueur : si bien qu'il est faux qu'ils aient pris la cire jaune pour marque qu'ils étoient Empereurs dans leurs Royaumes, comme disent ceux qui font des mystères de tout ce qu'ils ignorent ; puisqu'il en ont hérité, & que l'on n'usurpe point ce qui vient par légitime succession. Au contraire, comme les Monogrammes étoient venus d'Allemagne en France, ils y durèrent longtemps après, que ceux qui suc-

cederent à la Race de Charlemagne , n'ayant pris que long-temps après la qualité de Rois des Romains & d'Empereurs , & s'étant contentés de celle de Rois d'Allemagne , ils scellerent près de deux cent ans de leurs Monogrammes, & ne mirent leurs figures dans leurs sceaux , que pour se conformer , non pas aux anciens Empereurs , mais à nos Rois de France , desquels ils ont emprunté l'habit & les Marques Royales , qu'on attribue faussement à la dignité Imperiale. Car ce globe du monde avec sa Croix se trouve en la main du Roi Robert plus de cent ans avant qu'aucun Roi d'Allemagne , ou Empereur , se soit avisé de s'en emparer : c'étoit si bien la marque Royale , qu'elle se voit dans le Nord aux tombeaux de plusieurs Rois , & particulièrement dans tout ce qui reste de monumens des Rois de Pologne , qui ont conservé jusques à present non seulement le globe , mais la Couronne fermée d'un pareil globe , & tout le reste des habits Imperiaux.

Aussi cette qualité d'Empereur n'est-elle qu'un terme qui ne signifie rien au-dessus de celle de Roi , ne subsistant que par l'union de la Royauté d'Alle-

magne qui n'est qu'un titre , avec la Royauté des Romains qui est éteinte , & qui ne subsiste plus qu'en fantôme ; si bien que par toutes sortes de raisons, le Royaume de France qui a enfanté ces deux autres Royaumes , & qui leur a donné leurs Loix & leurs Coûumes , est demeuré dans ses droits d'être la plus illustre & la première de toutes les Couronnes.

Or pour reprendre l'usage des sceaux, ou des Monogrammes , que je comprends sous le même titre parce qu'ils étoient du même usage , comme ils donnoient le caractère & la forme à un Acte pour le rendre plus véritable & moins capable de contestation , l'on eut recours au signet Monogramme ou sceau du Prince pour la validité de ces Actes , qui ne subsistoient auparavant que par le témoignage de plusieurs personnes qu'on y appelloit ; mais c'étoit un témoignage mortel , qui fit désirer ensuite que ces témoins fissent une marque , laquelle se convertit en sceaux avec le temps , quand l'usage en fut établi.

Ce fut aussi pour la même raison qu'on s'adressoit aux Evêques pour confirmer de leur sceau plusieurs Actes

pareils ; parce que comme j'ai dit ci-devant , ils étoient fondés en Coutume aussi bien que leurs Officiaux , d'avoir des sceaux à l'imitation des Romains ; & c'est de là que ces Officiaux établirent une maniere de Jurisdiction , & qu'ils s'érigèrent en personnes si publiques , qu'ils faisoient partout offices de Notaires , & même de Juges,

Comme les Romains scelloient de leur figure , de là est venu que les Evêques étoient représentés en leurs sceaux , & c'est ce qui a conservé l'ancien habit Episcopal , de même que les sceaux de nos Rois ont conservé l'ancien habit Royal & Imperial qui étoit la même chose , & qui ne différoit des autres habits que par la richesse de l'étoffe & des paremens , non plus que ceux des Evêques , qui étoient des habits purement sacerdotaux , excepté la mître , qui fut si bien la coëffure de toutes les personnes nobles , que je l'ai vu jusques dans l'onzième siècle sur les sceaux des Chevaliers quoique armés de toutes pièces , & qu'elle est demeurée aux Chanoines & Comtes de Lyon. J'estime même que c'est pour marque de cette prérogative & de cette autorité , que j'appellerai *Sigillaire* , que l'on

donne l'anneau aux Rois & aux Evêques dans la Cérémonie de leur Sacre, & je ne crois pas qu'on en doive trouver un fondement plus essentiel, sans faire tort aux Allegories dont on se sert assez souvent pour honorer ce que l'on ignore.

Ce n'est pas que les Grands de France n'eussent aussi des Cachets à la Romaine, mais c'étoient des Cachets privés, & qui n'étoient point fixes. Nous en avons un exemple considérable sous le huitième siècle, dans le Testament d'Eccard Comte d'Autun, qui nous fait voir qu'il en avoit trois différens, qui lui tenoient plutôt lieu de joyau que de Cachet. Il lègue à Richilde sa seconde femme, en ces mors de Latin barbare, l'un de ces Cachets, *Donate illo Baltheo majore quia de suis gemmes maxime factus est, & illo sigillo de amatisto ubi Aquila sculpta est & quicquid de gemmis habemus, &c. Item Adana germana mea succincta aurea, & sigillo de amatisto, ubi homo est sculptus, qui leonem interficit, &c. Bertrudana abbatissa Evangelio theudisco, & vita sancti Antonii, & sigillo de Berillo, ubi serpens sculptus est.*

On peut inférer de là que quand l'usage des sceaux auroit commencé dès-lors à s'établir, il n'étoit point encore permis aux particuliers de sceller de leur figure. Et en effet je n'en trouve point de marque avant le démembrement du Royaume en diverses Pairies; car ces Pairs, nouveaux Seigneurs héréditaires des terres qu'ils gouvernoient auparavant par commission & en titre d'office, commencèrent à sceller de leur figure, non pas assises ni vêtues de long, mais armées, pour désigner le service militaire qu'ils devoient au Roi & au Royaume de France; & je les trouve toutes à cheval, excepté celle de Robert de France Duc de Bourgogne. Il est représenté armé, à pied, tenant de la droite une Lance & de la gauche un Bouclier nud; mais je lui remarque une Banderolle volante, & pendante de dessous le fer de sa lance, en un titre de l'an cinquante-quatre pour l'Abbaye de St. Benigne de Dijon.

Cette Lance & cette Banderolle se trouvent si soigneusement exprimées dans tous les vieux sceaux, tant de nos Pairs, que des autres Princes, comme les Comtes de Provence, de Barce-

lonne , & de Bourgogne , que je n'estime pas qu'elles ayent été sans dessein de les distinguer d'avec les autres Grands d'un ordre inférieur , qui n'avoient que l'Epée : cela me fait croire que c'est à cette Lance & à sa Banderolle , que nous devons l'usage des Bannieres & des Armoiries , dont on les blasonna pour les différencier quand le nombre des Bannieres s'accrut , & quand il passa le nombre des couleurs.

Ces Princes portèrent sans doute cette Lance , remarquable par sa Banderolle , pour rassembler leurs Vassaux sous ce Drapeau de guerre , & ce fut ensuite qu'on inventa le cri d'armes ou de guerre , d'où est dérivé le mot que le Général donne aux armées. Ce cri est bien ancien , puisque Orderic Vitalis Auteur contemporain , remarque celui de nos Rois l'an onze cent dix-neuf sous le nom de *meum gaudium* , qui veut dire ma joye , ou mon joye , selon le langage du temps , & non pas mon jove , comme ont ridiculement pensé ceux qui veulent porter toutes les choses jusques au Paganisme , comme s'il eût été plus glorieux à nos Rois Chrétiens d'invoquer Jupiter , que les Francs leurs ancêtres n'ont jamais con-

nu , que de témoigner qu'ils n'avoient point de plus sensible joye que dans les combats ; & comme par dévotion ils y joignoient la Vierge & St. Denis , c'eût été un cri bien mal concerté que celui de mon Jove, Notre Dame, St. Denis. De cette Lance donc & de cette Banderolette s'est formée la Bannière laquelle étant le signe d'un Seigneur qui avoit grand nombre de Vassaux qui le suivoient à la guerre , tels que furent nos premiers Pairs ; les Barons dont j'ai parlé , qui ne leur cédoient point en Noblesse , & auxquels la qualité de Seigneurs d'une grande terre tenue immédiatement du Roi , ne donnoit pas un rang beaucoup inférieur , se conformerent à cet usage. Ainsi de cette heureuse confusion de Bannières vint la nécessité de les distinguer , laquelle a donné lieu à l'invention des Armoiries , qui a servie à la découverte de l'origine des grandes familles.

Ces Barons scellerent comme les Ducs & Comtes Pairs , & comme les autres Comtes dont le nom ne signifioit autre chose qu'une qualité éteinte & dérogée en Seigneurie. Mais parce que l'usage de sceller venoit de ces anciens guerriers , & qu'il falloit avoir fait office

de Vassal , pour être en droit de porter les marques de la Chevalerie dans son sceau , cela rendit la qualité de Chevalier si nécessaire , que les enfans des Souverains , ni les Rois mêmes n'en furent pas exempts.

Cela se prouve par divers titres où nous voyons en termes exprès , que des grands Seigneurs emprunterent le sceau de Chevalier , parce qu'ils n'en ont point, s'obligeans d'y apposer leur sceau quand ils en auront un , ou bien quand ils seront Chevaliers ; car ils se servent de l'une ou de l'autre façon de parler , qui signifie la même chose : on pourroit dire que cela dériveroit de l'ancienne coutume de ceux qui pour n'avoir encore rien fait de signalé dans les armes , s'armoient en blanc *armâque inglorius albâ*. Mais cela s'entendoit plus pour les devises militaires composées sur les exploits , que de ce que nous appellons Armoiries.

Cette façon de dire qu' on scelleroit quand on auroit un sceau , est une marque évidente que les Armoiries n'étoient pas héréditaires de droit ; & cela suppose l'ancienne coutume de prendre les armes de sa famille ou de la terre dont on pouvoit aussi prendre le nom.

Quoiqu'il en soit on n'avoit point de sceau , & par conséquent point d'armes avant qu'on ne fût Chevalier ; ce qui releva tellement l'honneur de la Chevalerie , qu'elle ne se conféra qu'avec de grandes cérémonies , & qu'on en fit un sacrement parmi la Noblesse , qui régla tellement les rangs , qu'un Ecuyer fils d'un Prince n'eût pas précédé le plus pauvre Chevalier du Royaume dans une cérémonie ; il n'eût osé porter le manteau ou *Pallium* , que j'ai dit en quelque lieu de ce Livre avoir été la marque de la Chevalerie , & pour cette raison demeuré aux grands Présidens , pour signe de l'ancienne Chevalerie du Parlement , laquelle ils représentent. Cela est si vrai que c'est pour cette raison que le Président de Rulli & même quelques Conseillers du Parlement paroissent armés sur leurs sépultures sous ce manteau de Chevalerie. J'ai dit aussi que de-là est venu que l'on traite de Nosseigneurs toute la Magistrature du Parlement par rapport à ces anciens Chevaliers , dont les Présidens ont conservé les droits ; car on ne traitoit le Chevalier que de *Domini* en Latin , & de Monseigneur & de Messire , qui est composé de mes Sires , c'est-à-dire ,

mon Sire & mon Seigneur, & ils se traitoient même ainsi, non-seulement de Chevalier à Chevalier, mais par les Rois & les Princes.

Cette Chevalerie se désignoit par le mot Latin de *Miles*, lequel est employé pour signifier un Vassal dans les anciens titres, & même dans la vieille chronique de Flandres, qui qualifie Mathieu Baron de Montmorency Gentil Vassal, au sujet des belles armes qu'il fit à la bataille de Bouïnes, l'an douze cent quatorze. Or ces Chevaliers ou Vassaux se trouvent justement avoir succédé à la fonction des anciens Leudes : car je ne trouve point le nom de *Miles* plus ancien que l'an neuf cent cinquante dans les vieux titres. Ce fut en ce temps-là, que les grands Fiefs de la Couronne sont devenus héréditaires : les Leudes qui ne dépendoient que des Rois à cause de leurs Aleus ou Bénéfices depuis appelés Fiefs, devinrent Vassaux de ces grands Fiefs, & par conséquent *Milites* ou Chevaliers de leurs Seigneurs ; parce que la qualité de Vassal suppose le service militaire. Mais comme la dignité du Vassal est plus ou moins considérable, selon la dignité du Seigneur dont il relève, les

Vassaux directs du Roi à cause de son Domaine, qui jouïssoient dans leurs terres de tous les Droits de la Seigneurie des Comtes & autres grands Seigneurs devenus héréditaires, devinrent Bannerets à leur exemple, pour se distinguer d'avec leurs Chevaliers ou Vassaux, qu'une Histoire de Charlemagne a appelé *milites militum*, comme a fort bien remarqué Fauchet qui est de mon sentiment, que cela vaut autant à dire que Leude d'un Leude, & ces Vassaux ne leur devoient pas moins de service & de déférence qu'ils en devoient eux-mêmes au Roi.

Aussi voyons-nous que nul n'étoit Banneret qui n'eût des Chevaliers sous sa Bannière, & il y avoit tel Seigneur, qui pour avoir plus d'un grand Fief direct d'où dépendoient d'autres Fiefs de Chevaliers, se disoient doubles Bannerets. C'est pour ce sujet aussi qu'on fut obligé de remarquer dans les anciens Aveux la qualité des Fiefs qui dépendoient de la terre, & d'exprimer le nom de *Fædus militis*, parce que le Vassal devoit mener ses Chevaliers & autres Vassaux au service de son Seigneur. Cette circonstance donna lieu à la distinction des Chevaliers, dont les

plus grands furent nommés Bannerets, & les autres Bacheliers, desquels on remarque la différence dans les anciens comptes des guerres, où le Banneret avoit le double du payement du Chevalier Bachelier, & le Bachelier le double de l'Ecuyer.

Le Banneret portoit sa Bannière pour signal du rendez-vous à ses Vassaux; & le Chevalier qui avoit aussi ses Cliens ou Vassaux, & qui en devoit être pareillement suivi & servi à la guerre & dans les combats, s'avisa, à l'exemple des Bannerets, de mettre un signe sur sa cotte d'Armes, par lequel il fût reconnu : de-là vient le mot d'Armes & d'Armoiries, dont l'invention ne fut pas sans sujet; car c'étoit une très-belle chose, & c'étoit encore un puissant motif pour se signaler & pour ne rien faire qui ternît sa réputation. Ensuite de cela on eut le même dessein de se faire connoître aux ennemis aussi-bien qu'à ses Vassaux, & pour cette raison ce même Chevalier mit sur son Ecu le signe de sa cotte d'Armes : cela étoit assez du génie du François, que Tacite remarque sous le nom de Germain avoir coutume de marquer son Bouclier de diverses couleurs. De-là vint le mot

d'Ecu d'Armes , & ensuite celui d'Escuillon qui s'est rendu le sujet ou le siège des Armoiries ; mais cet Ecu n'étoit permis qu'aux anciens Barons , qui étoient seuls en privilège de sceller à cheval , premierement sans Armes , & depuis avec Armes : les Bacheliers par différence & par déférence aussi , au-lieu de sceller à cheval comme les Bannerets , scellerent de l'Ecu de leurs Armes.

J'ai dressé toutes ces remarques sur la confrontation des titres & des sceaux , & cela me fait juger qu'on n'apporta point de façon à faire un Chevalier sous la troisième Race , mais que tout Vassal étoit Chevalier , & qu'il n'y avoit que l'âge de porter les armes qui empêchât dans les premiers temps que tous les Vassaux ne fussent Chevaliers ; car c'est pour cette raison que l'on ne dit point dans les titres , que le Vassal dût servir de Chevalier en personne , mais seulement qu'il tenoit un Fief de Chevalier , c'est-à-dire le service d'un homme à cheval ; & même par le partage des Fiefs , il arrivoit que l'un devoit un demi Chevalier , & que les deux Compartageans ne devoient qu'un Chevalier. En effet il étoit si

bien permis de s'acquiter du service en personne si l'on avoit l'âge , ou par autrui , que je trouve par diverses assemblées d'Oïsts , qu'on étoit quitte du service en donnant un homme à ses dépens. Il y a même des hommages qui portent que le Vassal de deux Seigneurs qui entreroient en guerre , servira de sa personne , s'il veut , celui duquel il tient d'avantage de bien , sans forfaire contre l'autre , pourvû qu'il satisfasse par autrui au devoir de son Fief.

De tout cela il résulte que tous les Vassaux étoient Chevaliers & *Milites* dans les premiers temps de l'établissement des Fiefs , hors qu'il y avoit une différence notable entre ces Chevaliers. Mais si l'on me demande , ce qu'étoient donc les Ecuiers , & s'ils ne portoient pas aussi des armes , ou Armoiries , je dirai que la qualité d'Ecuier a eu de plus foibles commencemens , quoiqu'elle soit depuis devenue si honorable , que les Princes du Sang ne l'ont pas dédaignée , non plus que les grands Vassaux , hors les Pairs & les plus puissans d'après eux , qui ont méprisé celle de Chevalier.

Les premiers Ecuiers n'étoient , à proprement parler , que les Arriere-Vassaux , c'est-à-dire les Vassaux des Vassaux , auxquels ils devoient le même service pour certaine portion de terre qu'ils leur donnoient. C'étoit si bien la coutume de requérir ce service pour toutes sortes de Bienfaits , que nous voyons même , que les Seigneurs , qui affranchissoient les Villes & leur donnoient droit de Franchise & de Commune , les obligeoient à certains jours d'Ost & de Chevauchée. Cela venoit de la confusion du premier établissement des grands Fiefs & Seigneurs , qui fit une maniere d'Anarchie dans l'Etat , ou plutôt qui fit presque autant de petits Etats , qu'il y eut de Seigneuries particulieres.

Chaque Seigneur se fortifioit contre son voisin , & la liberté de s'entrefaire la guerre entr'eux , rendit le nombre des Vassaux si nécessaire , que chacun en voulut avoir. C'est ce qui donna lieu à tant de petits arriere-Fiefs , dont les Possesseurs n'avoient autre avantage sur les serfs & gens de main morte , si - non qu'ils satisfaisoient par leur service personnel , à ce que les autres payoient à Cens ; & ce fut ce qui les

rendit Francs , c'est-à-dire , de la condition des anciens Francs , qui nous a laissé le mot de Franchise : cela est si véritable , que j'ai vu des affranchissemens des Comtes de Champagne , qui permettoient au nouvel affranchi de tenir des Fiefs : c'est aussi ce qui les engageoit dans la profession des armes , & pour cette raison ils se dirent par honneur *Armigeri* , c'est-à-dire portans les armes. En effet ce fut le premier terme pour les exprimer , bien différent alors de *Scutiferi* , ou Ecuyers , quoique ce n'ait plus été qu'une même chose , depuis que cette nouvelle Milice s'étant mise en réputation par une longue expérience , on leur permit de porter des Ecus , comme les Chevaliers , & particulièrement quand on les mit à cheval , & qu'on substitua en leur place dans les armées des Sergens , autrement dit en latin *Servientes* , que les communes des villes fournirent.

Or comme en les mettant à cheval , on les alloit confondre avec les anciens Vassaux & Chevaliers , j'estime que cela fut cause de la distinction qu'on y apporta , pour les soumettre à cet ancien Ordre , auquel nos Rois voulant donner un caractère inusurpable , se résér-

verent le droit de faire des Chevaliers non pas par un Edit , ni par une Ordonnance expresse , mais par coutume. C'est , que l'impatience de se signaler pressant la jeunesse de leur Cour d'entrer dans la profession des Armes , & d'y tenir le rang de sa naissance , le faisoit desirer la Chevalerie ; & comme c'étoit un honneur de la recevoir de la main de nos Rois , ils briguoient pour l'obtenir , les jours qu'ils tenoient Cour ouverte , comme aux grandes fêtes de Cour , à celle de leur Sacre , & autres grandes cérémonies : la dignité du Roi la naissance des proposés , & le privilege du jour , les dispensoit de la règle de l'âge ; les Princes mêmes y faisoient la presse ; & d'autant plus que la qualité de Chevalier & de Vassal étoit essentiellement une même chose , la Chevalerie leur conféroit le bénéfice de l'âge pour tenir leurs terres , & pour en rendre le service en personne.

Aussi les cérémonies de Chevalerie sont-elles une espece d'investiture , & représentent-elles une maniere d'hommage ; car le Chevalier proposé paroît sans manteau , sans épée & sans éperons : il en est revêtu après l'accolée de même que le Vassal après la com-

somation de l'Acte de son hommage
 reprend son manteau, qui est la mar-
 que de la Chevalerie ou Vasselage, la
 ceinture, qui est l'ancien baudrier mili-
 taire, aussi-bien que les éperons, &
 enfin son épée, qui est la marque du
 service qu'il doit à son Seigneur; &
 l'on en peut autant dire du baiser qui
 se pratique en l'une & l'autre cérémo-
 nie. On peut dire encore, que ce fut
 pour cela que les Sujets furent obligés
 de payer une taille à leurs Seigneurs
 pour la Chevalerie de leurs fils aînés,
 comme la première reconnoissance de
 la future Seigneurie. Ce fut en signe de
 cet honneur de la Chevalerie reçue de
 la main de Roi, que quelques-uns de
 ces Grands se qualifièrent Chevaliers
 du Roi, comme je dirai ci-après quand
 j'aurai achevé l'histoire des Ecuyers.

Le Roi ayant donc érigé l'Ordre de
 Chevalerie, il fallut de nécessité que
 tout ce qui n'étoit point Chevalier par-
 mi les Nobles, demeurât dans l'Ordre
 des Ecuyers; & ce mélange fort avan-
 tageux fit imiter à tout le Corps ces
 Ecuyers de bonne Maison, lesquels,
 étant en possession d'avoir des armes
 héréditaires, les purent mettre sur leurs
 Ecus: ceux-ci en firent de même, &

se donnèrent des armes dans la suite du temps, qui avoit rendu l'usage des sceaux assez commun, mais non pas l'égard de ces Ecuyers de grande maison, qui ne vouloient sceller que du sceau des Barons, au lieu que les autres qui n'y prétendoient pas, s'aviserent de mettre un Ecu d'Armes dans leur sceau, qui n'étoit auparavant composé que de quelques marques sans forme d'Ecu. J'en ai vu de toutes les sortes & je ne me souviens point d'avoir vu un sceau d'Ecuyer avec l'Ecu d'Armes avant le douzième siècle.

Ensuite de cette première Chevalerie émanée comme toutes les autres Dignités, de la magnificence de nos Rois on établit en Coutume de donner la Chevalerie les jours de Bataille & aux belles occasions de guerre, & cela fut mis au pouvoir du Chef ou Général d'Armée, qui ne faisoit point de difficulté de l'accorder aux Damoiseaux qui étoient ainsi appelés du mot latin *Domicelli*, qui veut dire fils de Seigneurs ou de Chevaliers, auxquels cette dignité acquise & seulement différée, permettoit de la demander. Beaucoup de simples Ecuyers, qui usurpèrent cette même qualité de Damoiseaux

trouverent moyen d'y parvenir aussi par recommandation ou par mérite, & principalement après s'être signalés en quelque belle action. De-là vint la coutume de faire des Chevaliers devant & après les batailles ou les assauts; mais c'étoit si bien une grace personnelle, qu'il n'en réjaillissoit rien sur la terre de ce nouveau Chevalier, dont le Fief n'en étoit pas plus Noble, & demeuroit *Fædus Lorica*, c'est-à-dire Fief de Hauber ou de Haubergeon, & proprement parler Fief d'Ecuyer; parce que le Hauber étoit l'armure de l'Ecuyer, qui n'avoit point de cotte d'Armes, ni de casque, mais bien une épée & un bonnet ou chapeau de fer.

Je parlerai au Chapitre suivant de cette distinction entre les Maisons Nobles, par la qualité des Fiefs, & comme je ne dois toucher ici que la différence entre les personnes, je dirai qu'elle étoit si grande, que les Romains n'ont rien exagéré quant au respect qu'ils ont rendu aux Chevaliers par les simples Ecuyers, qui n'osoient jamais tenir devant eux. Les coutumes des Tournois nous ont conservé les marques de cette soumission, parce qu'on en empruntoit l'ordre & les cérémonies de

ces vieux Romans, dont la lecture est justement condamnée à l'égard des ignorans. Mais je soutiendrois bien qu'il y a de la honte à un Sçavant de ne les avoir pas lû, ou de les avoir lus sans profit. Il est vrai qu'il y a des amours un peu trop libertines & un peu trop naïvement exprimées ; mais c'est un portrait du vieux temps, qui ne doit pas faire plus d'impression que ces restes de la Sculpture des anciens, dont on ne considère que les perfections de l'art, sans s'offenser des nudités, & sans y faire même aucune réflexion. Je dirai bien encore en leur faveur que leur lecture est moins dangereuse que celle des modernes, où le poison n'est que mieux préparé.

Je devois cette apologie à nos vieux Romans des Chevaliers errans, pour le service que j'en ai tiré, pour faire valoir leur autorité en matière de Chevalerie, & même pour la Pairie de France, dont quelques-uns nous représentent les droits & les prérogatives telles qu'elles étoient du temps de leurs Auteurs, & particulièrement celui de Huon de Bordeaux. Il commence par un Parlement de Charlemagne avec les Barons, où le Comte Amauri de Hau-

e esfeuille, qu'il fait Neveu de Ganelon,
 de niant proposé à l'Empereur de déshéri-
 bien er Huon & son frere, le Duc Naymes
 nt de de Baviere, oncle de ces jeunes enfans,
 ir l' es excusant de ce qu'ils n'étoient point
 de encore venus à la Cour, lui dit, *vous*
 & un *enverroierez deux de vos Chevaliers par de-*
 mai *vers leur mere, lesquels lui diront de par*
 ui ne *vous, que ses deux enfans vous envoie en*
 e ce *voire Cour pour vous servir & vous faire*
 don *ommage.* C'est que l'on en usoit ainsi
 s de envers les Pairs, que le Roi devoit
 , & mander à sa Cour par deux Chevaliers;
 xion & cela se pratiqua l'an douze cent qua-
 eur orze par Philippe Anguste envers Blan-
 reuf che Comtesse de Champagne. Les deux
 oison Chevaliers aiant fait leur message, ne
 cessèrent dit-il de chevaucher, jusques
 vieur à ce qu'ils vinrent à Paris, où ils trou-
 pour vèrent l'Empereur en son Palais, qui
 faire étoit assis entre ses barons. Huon atta-
 Che qué par Charlot fils de l'Empereur, qui
 e de étoit déguisé pour l'assassiner, lui dit
 pré de qui es-tu Vassal : & par ce mot de
 rives Vassal il entendoit un Chevalier dans le
 leurs sens que je l'ai expliqué. Huon racon-
 i de tant son avanture à Charlemagne assis
 e par entre ses Barons, dit, que Charlot soi-
 c les disant Allemand avoit pris prétexte,
 Hau pour l'attaquer lui & son frere, que le

Duc Sevin leur Pere lui avoit ôté trois de ses Châteaux, laquelle chose oncque ne fit; alors mon frere, dit-il, lui fit offre de venir avec lui jusqu'à Paris devant vous & les Pairs pour que droit lui fût fait s'il le méritoit. Le corps mort de Charlot aiant été apporté devant le Roi, & l'Histoire contée comme un assassinat, Huon dit à l'Empereur, Sire, pour Dieu, je vous prie puisque me tenez en bon droit, je soumetts mon corps pour être à droit en votre Cour & attendre tel jugement que jugeront vos Pairs: & Amauri accusateur de Huon, ayant été par lui tué en duel & en champ clos sans confesser la trahison, & Charlemagne présent au combat voulant deshériter Huon, il se retourna devant les Barons, en leur remontrant que de cette chose tous ensemble voulussent prier le Roi Charlemagne que de lui eût merci, car tous y étoient obligés à cause qu'il étoit l'un des douze Pairs. Il fait dire ensuite par le Duc Naymes aux Barons, Seigneurs qui ci êtes assés, avez vous veu & oui la très-grande déraison que le Roi veut faire à l'un de nos Pairs. Ils se retirerent; mais l'Empereur les ayant rappelés se voyant seul

en

en son Palais, alors le Duc Naymes & tous les Barons s'en retournerent au Palais avec le Roi, lequel s'assit sur un banc doré de fin or & les Barons tout autour de lui &c. Girard frere de Huon se prévalut de son exil, pour se rendre maître de sa terre, & l'ayant pris prisonnier au retour de ses aventures, & accusé devant Charlemagne de n'avoir pas accompli ses ordres, afin de le faire déshériter & d'être fait Duc & Pair en sa place, il lui fait dire par le même Duc Naymes: n'a guères est que vous vouliez être un des Pairs de France, certes d'un tel conseil comme vous êtes le Roi n'a pas métier, & si aimerois mieux avoir l'un de mes poings coupé que j'y eusse été consentant qu'y eussiez été reçu.

Je me suis servi de cette occasion, pour rapporter ces traits, par ce qu'on eût peut-être trouvé mauvais que je les eusse mêlé avec l'autorité des véritables Historiens; mais comme ils ne se sont attachés qu'au récit des affaires générales, sans toucher les Coûtumes & les Usages de leur temps, il en faut chercher le portrait dans ces vieux Romans, qui nous en ont conservé l'idée, avec des mots qui servent à découvrir l'ori-

gine des choses. Le Chevalier y représente le Baron & grand Vassal ; & l'Ecuyer est un arriere Vassal , fidele & respectueux à son Seigneur & maître , lequel aspirant à la Chevalerie rend toutes sortes d'honneurs & d'humble obéissance à cet Ordre, & , en quelque occasion qu'il se trouve , il n'ose s'éprouver contre aucun Chevalier ; aussi ne fut-ce que dans les Tournois des Régnes modernes , & depuis moins de trois cent ans qu'on permit aux Ecuyers après l'ouverture du Tournoi & l'emprise achevée , de jouter par divertissement entr'eux , & c'étoit pour leur faire honneur si quelques Chevaliers s'y vouloient mêler.

C'est ce qui leur donna lieu de prendre l'Écu panché, qui est une marque de Tournoi, même de le timbrer du Casque , comme les Chevaliers ; de là est venu encore la Coûtume de mettre le Casque sur les armes , à l'imitation des palis & pavillons des Tournois , où les tenans mettoient ainsi leurs Timbres ou leur Ecus , pour être choisis & touchés par celui qui les vouloit combattre : ensuite de cela l'on cessa de représenter sans armes & avec le seul haubergeon sur les sepultures ; & il n'y

eût plus eu de difference entre leurs armes & celles des Chevaliers , si ces Chevaliers , principalement les Bannerets , ne se fussent avisés du Volet , à cause d'eux appelé Vol Bannerets , qui fut une pièce d'étoffe , pendante du Bourlet du Timbre en maniere d'une Banniere , qui leur descendoit sur les épaules , & que les grands Seigneurs fourroient d'hermines : ce Bourlet étoit un Torti d'étoffe de soye , qui servoit à amortir les coups qui tomboient sur l'Armet , & de là est venu la prétendue couronne ou le cercle des Barons.

De ce Bourlet on passa aux Couronnes , qui prirent place sur les Casques des Princes & plus grands Seigneurs ; mais elles n'étoient affectées à aucun titre particulier , & elles étoient toutes à fleurons , aussi bien que celle de nos Rois , qui s'aviserent les premiers , il n'y a guères plus de deux cent ans de la mettre sur leurs Ecus , quand ils supprimerent les Timbres. Peu-après les Ducs de Bourgogne ayant hérités de quelques Souverainetés inventerent à cause d'elles , le terme de Ducs à hauts fleurons : ils prirent des Couronnes comme des Rois , & en donnerent l'exemple aux

autres Pairs de France leurs pareils en Dignité. *

Voilà la véritable origine de ces Couronnes , lesquelles de Royales qu'elles sont essentiellement, furent appelées Ducales par rapport aux premiers Ducs , qui les usurperent. Depuis les Marquis & les Comtes en ont composé d'autres sur ce patron , & en ont fait la marque essentielle de leur Dignité. Cependant nos Rois ne changèrent rien à leur ancienne Couronne jusques à François I , qui le premier fit clore la sienne , parce que l'Empereur Charles V. son antagoniste , s'étoit avisé de retirer avantage de ce que celle des Empereurs , qui n'étoit autrefois qu'un bonnet enfermé dans une Couronne , étoit close & fermée ; quoique cet avantage ne fût autre chose en soi , que la suite d'un vieil usage , & qui lui étoit commun avec tous les Rois du Nord , qui se garnissoient la tête d'un bonnet pour éviter le froid dans les Cérémonies, & nos Rois mêmes en usent ainsi de tout temps à celle de leur Sacre , où on

* Cet article peut être contredit par des exemples incontestables de plus de 400. ans , & j'en produirois de 1350. plus de 20. titres.

leur met pour la même raison un bonnet de satin blanc sous le nom de Coëffe. *

Si bien que la Couronne Ducale ne doit son nom & son établissement qu'aux Ducs de Bourgogne Pairs de

* La Couronne fermée étoit en usage en Angleterre avant Charles V. Empereur, comme il se trouve dans le cachet des lettres de Henri II. Roi d'Angleterre, à Louis XII. Roi de France & au Roi François I. vol. 25. fol. 10. & 11. de Mr. de Bethune de la Bibliothèque du Roi, du règne de François I. Nous y voyons les Armes de France & d'Angleterre écartelées, l'Ecu entouré de l'Ordre de la Jarretière & surmonté d'une Couronne fleurdelisée à croix, fermée avec des cercles qui aboutissent à un globe. Il se voit encore à chaque côté de l'Ecu deux roses. La première de ces lettres est écrite du 29. Octobre 1514.

Dans le même vol. fol. 36. V. est le cachet de Charles Roi d'Espagne depuis Charles V. Empereur, où il paroïssoit une Couronne ouverte & fleuronnée, pour supports un Aigle & un Lion; il étoit alors passé dans ses Etats, & c'étoit l'an 1518. ou 1519. J'ai trouvé depuis une lettre du Roi Henri VIII. Roi d'Angleterre, au Sieur de Montmorenci Grand-Maître de France & Comte de Beaumont, du 27. Novembre 1528. dont le cachet & les Armes du Roi ne paroissent pas couvertes par une Couronne fermée. vol. 75. fol. 10. de Mr. de Bethune de la Bibliothèque du Roi du règne de François I.

France, & elle passa d'eux aux autres Ducs & Pairs, qui la mirent aussi, non plus sur le Casque où elle ne signifioit plus rien, mais sur l'Ecu au lieu du Casque. Elle devint tellement le symbole de la Duché & Pairie en France, que les Princes du Sang mêmes, qui n'étoient ni Ducs ni Pairs, ne la portèrent point jusques à Louis de Bourbon, premier Prince de Condé, lequel ayant long-temps pris la qualité de Comte d'Enghuieu porta une Couronne de perles, & s'étant fait Duc de son autorité par l'extinction de la dignité Ducale de la Branche de Vendôme dans la Royauté de Navarre, il prit la Couronne Ducale, & le premier de tous il la mêla de fleurs de Lys pour marque de sa Royale extraction.

En ce temps-là les Couronnes des Marquis n'étoient point encore inventées; & j'ai vu des sceaux du Maréchal de St. André, dans des Titres qui le qualifioient Marquis de Fronsac, où ses armes ne sont couronnées que d'un cercle de perles. Mais à l'imitation des Princes du Sang, qui mêlerent les fleurs de Lys avec les fleurons, les Marquis, qui tenoient le premier rang après les Ducs, mêlerent les fleurons avec les

perles ; les Comtes retinrent les perles : & les Vicomtes s'étant avisés de se couronner aussi avec un moindre nombre de perles pour différence , les Barons ont cru qu'ils ne faisoient tort à personne s'ils gardoient le cercle d'or sans ornement hors du cercle.

Après cela on s'est avisé de chercher des différences dans les timbres ; & à présent , par un désordre digne de l'attention du Roi , à présent dis-je , que les qualités & les marques d'honneur sont arbitraires , & qu'on n'est plus obligé comme autrefois de mériter la qualité de Chevalier de la reconnoissance du Souverain , tous les Nobles & même plusieurs Roturiers , sont comme il leur plaît Chevaliers , Marquis , Comtes & Vicomtes : personne ne veut plus du titre de Baron , jadis confus avec celui de Pair de France ; l'on n'usurpe pas seulement la couronne Ducale , qui est à l'abandon , mais si l'on trouve un Ecu de ses Ancêtres avec le volet ou mantelet de Chevalerie dont je viens de parler , on étend ce mantelet pour en faire un manteau d'hermines , quoique ce soit la seule marque qui reste à la Pairie de France.

C'est un Article que j'étois obligé de toucher , puisque j'écris de ses Droits, & je le touche avec tant de modération que personne de ceux qui pourroient y être intéressés ne m'en doit sçavoir mauvais gré : mais puisqu'il s'agit de parler du manteau qu'on appelle Ducal, & qui n'est pourtant en effet que le manteau de la Pairie confondue avec la Duché, parce qu'on ne fait plus de Pairs qui ne soient Ducs , c'est assez de dire que c'est la marque de la fonction du Sacre , où les Pairs officient avec cet habit , qui ne sert en nulle autre cérémonie pour faire voir qu'il n'appartient qu'aux Pairs d'en décorer leurs Armes , comme par la même raison il n'appartient qu'aux Ducs de prendre la couronne de fleurons ; d'ailleurs c'est un habit Royal parce que la fonction est Royale ; & si chaque Dignité a sa marque dans les armes par un usage moderne qui est reçu & approuvé , n'est-il pas très-juste que la plus sublime dignité de l'Etat aye la sienne ? Cela s'est même établi en Allemagne , où l'on a méprisé l'usage des couronnes : car les Electeurs ont chargé leurs armes des marques de la fonction assignée à leur Electorat le jour du couronnement

des Empereurs , & cette marque n'est propre qu'à la personne seule de l'Electeur. Sur ce fondement , qui m'a semblé incontestable , l'on peut dire que les Ducs non Pairs de France , en prenant ce manteau , usurpent les marques de la Pairie ; & il ne doit pas convenir avec plus de raison aux Princes qui ne sont pas du Sang de France , puisque ce n'est qu'en vertu de la Pairie unie à leur qualité qu'ils ont commencé à se parer du manteau de Pair , & qu'ils ne sont en possession de ce manteau & de la couronne Ducale qu'en vertu de l'un & de l'autre titre ; par conséquent ce n'est pas un simple signe d'une Noblesse extraordinaire : & quand tout le monde en sera désabusé , comme il le doit être , il ne sera pas plus injurieux de s'abstenir de cette usurpation vaine, que de celle du Cordon bleu , & des Coliers de l'Ordre du Roi , qui rendroient un homme ridicule s'il les prenoit de son autorité sur sa personne & sur ses armes , fût-il présomptif héritier de la Couronne , s'il n'étoit fils de Roi.

J'estime qu'il n'y a rien de plus facile que de régler cet abus : si l'on renvoye chacun aux marques de sa dignité, les Princes du Sang , les Ducs , & les

Pairs auroient seuls le manteau de Pairs joint à la Couronne de Duc ; les Ducs seuls auroient la Couronne Ducale ; & ainsi des Marquis & des Comtes , & des Vicomtes & Barons , si l'on ne veut point toucher à leur entreprise , pourvu qu'ils le fussent à bon titre.

Pour ce qui est des Princes étrangers , comme les Chefs de leurs maisons sont Souverains , & comme le titre de l'aîné de la famille se continue en tous les députés , & particulièrement dans l'Empire qui nous en fournit le plus grand nombre , il est indifférent en France , qu'ils y portent les marques qu'ils empruntent du Chef de leur famille ; mais ce seroit une nouveauté sans fondement , de leur voir prendre des manteaux d'hermines , qu'ils croiroient dérober à la Principauté du Sang de France , à laquelle ils tâchent envain de se conformer , & qu'ils usurperoient en effet sur la Pairie , si leurs aînés n'en portoient point eux-mêmes dans les Pays étrangers. J'ai dit au commencement de ce Chapitre , que plusieurs Bourgeois de bas état portoient leurs armes timbrées comme des Gentilshommes de qualité , il y a plus de deux cent ans : comme cela repugne en quel-

que façon aux principes que j'ai établis, j'en devrois ici rendre raison; mais je la réserve au Chapitre suivant, où j'acheverai ce qui me reste à dire pour prouver l'origine & l'institution de la Noblesse & de la Chevalerie de France.

CHAPITRE XIX.

De la Noblesse, & de l'ancienne Chevalerie de France & des Chevaliers des Ordres du Roi.

J'EN ai peut-être assez dit dans le Traité précédent, pour faire concevoir ce que c'étoit que notre Noblesse & notre ancienne Chevalerie de France; mais comme j'ai donné des Chapitres pour chaque Dignité, & comme le tiers-Etat a le sien dans cet Ouvrage, il n'est pas mal-à-propos d'en dédier un à un sujet si considérable, & dont on parle très-souvent avec plus de présomption que de sçavoir. Il y a peu de gens qui ne croient que toutes les choses se sont faites de tout temps comme nous les voyons aujourd'hui, & qui n'ajoutassent

foi à des lettres de Noblesse de Hugues Capet, ou qui n'assurassent sur le bruit qu'a fait la franchise octroyée à Eudes le Maire, qu'on a depuis appelé la franchise de Chalo saint Mards, qu'on annobliſſoit dès le temps de Philippe premier, quoique cette franchise ne fût qu'un pur affranchissement de servitude. C'est sur ce fondement & sur la Préface de toutes les lettres de Noblesse, qu'on dit comme un axiome indubitable, que la Noblesse vient de la vertu; mais cela n'est absolument vrai que dans l'usage moderne; encore me permettrait-on de faire une distinction, & tout le monde doit être convaincu qu'il y en a une réelle entre ceux que le seul mérite fait annoblir, & ces gens nouveaux qui achètent des Lettres ou Charges qui mettent la Noblesse dans leurs familles.

S'il en étoit ainsi, ce seroit avoir été vertueux que d'avoir été avare, injuste, & peut-être le Tyran de sa Patrie; & tant de malheureux moyens qui nous ont produit des monstres dans les derniers siècles, seroient plus dignes de louanges qu'ils ne seroient odieux & punissables. Cependant on dit tout communement que la Noblesse vient

de la vertu, sans avoir égard à la vénalité des Charges qui annoblissent, & sans considérer que c'est une exception contre ce principe général, & contre la vertu même, que d'acheter de quoi se faire Noble. Cela étoit encore vrai quand Charles cinquième Roi de France accorda ce privilège aux Secrétaires du Roi. C'étoit une Compagnie de douze ou quinze personnes au plus, de laquelle on a depuis détaché les Secrétaires d'Etat, tous gens de Lettre & de mérite, la plûpart Gradués & Bénéficiers. C'étoit un ancien Séminaire d'Evêques & de Dignités Ecclésiastiques, que l'on choisissoit pour avoir part aux maniement des affaires, & même pour les ambassades.

Ils n'étoient pas seulement Commenseaux, ils étoient familiers des Rois, & obligés à leur suite. Comme ils étoient pour la plûpart de la profession Ecclésiastique, selon laquelle ils avoient de grands Privilèges des Papes pour tenir plusieurs Bénéfices, même incompatibles, sans obligation de résidence, l'on les admettoit aux Charges du Parlement & de la Chambre des Comptes, & les Greffes leur en étoient affectés. Toutes ces considérations valaient bien

la grace que Charles cinq leur fit de de les annoblir dans un temps où tout homme de Condition libre pouvoit pour moins de cent écus d'or obtenir des Lettres de Noblesse, qui n'avoient lors d'autre effet que de les rendre capables de tenir des Fiefs. Mais si cette Charge eût été vénale, & s'il eût eu quatre ou cinq cent Secrétaires, ce Prince qu'on appella Charles le Sage, auroit établi le désordre, que ses Successeurs ont accru, & qui mérite d'être notté en passant, pour établir quelque différence entre cette sorte de Noblesse par Privilège, & la Noblesse originaire, au préjudice de laquelle au bout de deux ou trois générations les descendants de ces Annoblis se disent Nobles comme le Roi.

L'abus en est si grand, que s'ils ont besoin de témoins pour faire preuve de leur Noblesse dans quelque Ordre de Chevalerie, ils trouveront des grands Seigneurs qui déposeront qu'ils sont Nobles de nom & d'armes : ce terme est si commun, qu'on le croit propre à tout ce qui est Gentilhomme, & que pas un de l'ancienne Chevalerie ne le réclame, quoiqu'il ne soit propre qu'à ceux de cet Ordre, & que ce soit le

plus assuré qu'ils peuvent laisser à leur postérité ; c'est ce qui mérite quelque éclaircissement. Pour cela je donnerai ici l'origine & le progrès historique de notre Noblesse Française.

J'ai ci devant fort amplement parlé de nos anciens Francs ou Saliens, & j'ai fait voir, qu'après la Conquête de la Gaule nos Rois leur distribuerent des terres plus ou moins considérables selon leur qualité & leur mérite, avec obligation de leur continuer leur service dans les armées. Ce sont ces terres qu'on appella Saliques, par distinction des autres Aleus qui furent, & qui se gouvernerent, quant à leur succession, par les Loix & coutumes Romaines ; & ces terres Saliques étant destinées pour l'entretien de la milice ordinaire de l'Etat, elles demeurèrent affectées aux seuls mâles de la famille, à la seule condition pour toute charge, de servir en personne à la guerre. Or comme ils étoient Francs d'origine, & comme tout Franc étoit libre & non sujet à autre service, de-là dérivait le nom de Franc, pour désigner un homme & une terre libre de toute autre charge, par rapport à ces anciens Francs qu'on appella Leudes & fideles au Roi, *fideles*

en latin , pour la fidélité qu'il devoient au Roi.

Ces Leudes suivoient la Loi Salique, la quelle étant la Loi des Conquerans & étant promulguée dans la Gaule conquise, il fut permis aux personnes considérables d'entre les Gaulois de la suivre en tout ou partie, & c'est pour cette raison que nous voions des titres anciens , où quelques-uns déclarent qu'ils vivent selon la Loi Salique. Les Capitulaires de Charlemagne vinrent ensuite , qui tinrent lieu d'un nouveau Code, & ce fut une espece de testament nouveau servant également au gouvernement des deux peuples, qui n'abrogea pas si expressément la Loi Salique qu'il n'en fût encore parlé , mais qui la rendit encore plus arbitraire pour ce qui n'en avoit point été réformé. Cela réunit les deux peuples Francs & Gaulois à une même sorte de Gouvernement, quant à la possession des biens; & cela dura jusques sur la fin de cette seconde lignée , dont la décadence fit du patrimoine Royal plusieurs Aleus sous le nom de Fiefs, rendus héréditaires à la charge du service personnel & de demeurer justiciable de son Seigneur & de ses Pairs.

Jusques-là tout homme Franc étoit libre, & pour cette même raison tout homme libre se disoit Franc : mais cette Franchise ne s'étendoit pas si avant, qu'il pussent passer d'un Royaume à l'autre. Ce fut pour ce sujet que Charlemagne, purgeant ses Etats, dit expressément, comme a fort bien remarqué Fauche : Nous commandons que tout homme Franc, * *qui aura laissé son Seigneur contre sa volonté & sera allé d'un Royaume à un autre, ne sera reçu du Roi, qui aussi ne permettra qu'il soit recueilli de ses hommes ou justement retenu : ce que nous ordonnons être fait non-seulement des Francs, mais aussi des Serfs fugitifs, afin de ne laisser aucune occasion de discorde.* Cette nouvelle introduction des Fiefs changea en quelque façon la forme du Gouvernement, les Francs furent plus libres de leurs personnes & toute la sujettion fut imposée sur leurs terres.

Les Ducs & les Comtes, Gouverneurs & Juges des Provinces & des Villes ou Territoires, s'en étant rendus Seigneurs, ne prétendirent de do-

* Notez, dit Fauchet, que le mot de *Franc* composoit seulement les Nobles.

mination sur les Leudes de leurs nouvelles Seigneuries qu'à raison de leurs fonds ou Aleuds, comme étant originellement bénéficiaires, en telle sorte, que le Vassal ne pouvoit à leur égard forfaire que de sa terre; la forfaiture de corps & biens appartenoit au Roi, comme seul véritable Prince & Souverain de tous les Leudes & Vassaux tant grands que petits. Mais comme le nombre des Vassaux rendoit un Seigneur plus puissant, à cause du service qu'ils lui devoient en ses guerres; ces nouveaux Ducs & Comtes héréditaires, & mêmes les grands Barons, qui ne s'estimoient pas moins que plusieurs Comtes, & qui n'avoient pas moins que ces nouveaux Princes le droit de faire la guerre à leurs voisins, se voulurent appuyer de beaucoup de Vassaux, auxquels ils donnerent des terres, à la charge d'être leurs hommes & de les servir.

Ils les appelloient *feudati* & *casati*, & comme j'ai dit autre part *milites*. Je crois certainement que ce furent eux, qui de cette fidélité due par le Vassal, laquelle étoit le prix de leur terre, firent le mot de Fief, qui par conséquent ne s'est employé que depuis à

l'égard de nos Rois, qui l'ont emprunté de l'usage de leurs Vassaux. Cette envie d'avoir des Vassaux, & le besoin qu'on en avoit, fit encore inventer une autre espece de Fief & de Vasselage : C'est qu'un Prince ou grand Seigneur inféoda jusques aux Charges de sa maison & jusques aux Offices de sa terre ; même faute de fonds, ils assignèrent des rentes sur eux à la condition du service & de l'hommage, & ils recherchoient tout ce qu'ils se pouvoient acquérir par ce moien d'autre moindres Seigneurs, sous certaines clauses qui ne les détachassent point du service & de l'obligation qu'ils avoient à leurs Seigneurs naturels.

Or comme lors de ce démembrement des Duchés & Comtés de l'ancien Domaine de nos Rois, il y avoit plusieurs Leudes ou grands Seigneurs qui possédoient franchement, c'est-à-dire en Franc Aleu, plusieurs belles Seigneuries de Villes & de Châteaux dans l'étendue & sur les confins de diverses Duchés & Comtés, la plus grande passion des nouveaux Ducs & Comtes héréditaires fut de les rendre leurs Vassaux ; mais comme le Roi ne leur avoit pu donner plus de droit qu'il n'avoit,

ne pouvant forcer ces Seigneurs libres à les reconnoître par leur autorité, ils tâcherent de les y engager, tant par le moyen de ces assignations de rentes en Fief, que par donation de quelques terres voisines en accroissement de Fief : cela s'apprend par une infinité de chartres ; & je dirai même en passant, que nos Rois ne méprisoient pas ce moyen de s'accroître ; ce qui confirme les avantages & les prérogatives de ces anciens Aleus-Francis ou Francis-Aleus, qui ne le cédoient pas aux Duchés & aux Comtés, puisqu'ils étoient tenus plus franchement ; & c'est une belle marque de grandeur & d'antiquité pour ceux qui descendent de ces anciens Francis ou Saliens.

C'étoient ceux-là particulièrement qui étoient sujets à la Loi Salique, non pas à cette Loi écrite pour le Gouvernement ordinaire des particuliers, & dictée aux peuples conquis par les Saliens, dans les Conseils & Parlement de nos Rois, mais à cette Loi non écrite, & de tout temps pratiquée par les principaux Saliens & possesseurs des terres Saliques, citée par l'Abbé Suger sous Louis le gros au sujet de Humbault Seigneur de St. Severe, & de Bouchard

Sire de Montmorenci, laquelle obligeoit le Salien ou possesseur de la terre Salique de répondre à la Cour du Prince, à peine de perdre & de forfaire sa terre, qui étoit le gage de sa fidélité.

Nous voyons par ces acquisitions d'hommages que nos Rois firent en divers temps, que ces anciens Francs possédoient souverainement leur Aleus, & qu'ils ne devoient au Roi que le service personnel & l'obéissance, qu'on appelle autrement la bouche & les mains. Ce fut sur ce modèle, que les Pairs qui succéderent aux Leudes, établirent leur Seigneurie, qui n'étoit pas plus noble, mais qui se trouva de plus grande étendue que celle des anciens Barons : si bien qu'ils étoient les uns & les autres fondés en droit de toute justice sur leurs hôtes ou sujets, de lever sur eux des tailles & des corvées, & de se donner des Vassaux par le pouvoir de créer des Fiefs pour avoir des gens de guerre à leur service. Ainsi ces Ducs, ces Comtes, & grands Seigneurs vrais Francs & Saliens, étoient à proprement parler les Barons & les Leudes sujets à la Loi Salique, c'est-à-dire, à la Loi des Vassaux qui les rendoit justiciables du Roi, à peine de perdre

ne pouvant forcer ces Seigneurs libres à les reconnoître par leur autorité, ils tâcherent de les y engager, tant par le moyen de ces assignations de rentes en Fief, que par donation de quelques terres voisines en accroissement de Fief: cela s'apprend par une infinité de chartres; & je dirai même en passant, que nos Rois ne méprisoient pas ce moyen de s'accroître; ce qui confirme les avantages & les prérogatives de ces anciens Aleus-Francis ou Francis-Aleus, qui ne le cédoient pas aux Duchés & aux Comtés, puisqu'ils étoient tenus plus franchement; & c'est une belle marque de grandeur & d'antiquité pour ceux qui descendent de ces anciens Francis ou Saliens.

C'étoient ceux-là particulièrement qui étoient sujets à la Loi Salique, non pas à cette Loi écrite pour le Gouvernement ordinaire des particuliers, & dictée aux peuples conquis par les Saliens, dans les Conseils & Parlement de nos Rois, mais à cette Loi non écrite, & de tout temps pratiquée par les principaux Saliens & possesseurs des terres Saliques, citée par l'Abbé Suger sous Louis le gros au sujet de Humbault Seigneur de St. Severe, & de Bouchard

Sire de Montmorenci, laquelle obligeoit le Salien ou possesseur de la terre Salique de répondre à la Cour du Prince, à peine de perdre & de forfaire sa terre, qui étoit le gage de sa fidélité.

Nous voyons par ces acquisitions d'hommages que nos Rois firent en divers temps, que ces anciens Francs possédoient souverainement leur Aleus, & qu'ils ne devoient au Roi que le service personnel & l'obéissance, qu'on appelle autrement la bouche & les mains. Ce fut sur ce modèle, que les Pairs qui succéderent aux Leudes, établirent leur Seigneurie, qui n'étoit pas plus noble, mais qui se trouva de plus grande étendue que celle des anciens Barons : si bien qu'ils étoient les uns & les autres fondés en droit de toute justice sur leurs hôtes ou sujets, de lever sur eux des tailles & des corvées, & de se donner des Vassaux par le pouvoir de créer des Fiefs pour avoir des gens de guerre à leur service. Ainsi ces Ducs, ces Comtes, & grands Seigneurs vrais Francs & Saliens, étoient à proprement parler les Barons & les Leudes sujets à la Loi Salique, c'est-à-dire, à la Loi des Vassaux qui les rendoit justiciables du Roi, à peine de perdre

leurs terres, & c'est à eux que nous devons l'institution d'un second Ordre de Noblesse par le moyen de l'Erection des Fiefs.

Leurs arrières-Vassaux leur devoient la même fidélité qu'ils rendoient au Roi ; ils étoient justiciables de leur Cour préférablement à celle du Roi qui ne recevoit leurs instances contre leur propre Seigneur, qu'en cas de deni de Justice par ses Pairs, c'est-à-dire par ses hommes de Fiefs leurs pareils. Ils étoient obligés de le servir envers & contre tous, & de le suivre à la guerre ; s'il leur permettoit de fortifier leurs châteaux, ce n'étoit qu'à condition de les lui rendre, ou à son commandement, à grande ou petite force, fâché ou non fâché.

Ils ne pouvoient engager leurs Fiefs sans son consentement & sans demeurer sujets au service du Fief ; ils ne le pouvoient démembrer par aliénation, sans acheter son consentement par eux ou par l'acquéreur ; de-là viennent les droits de *quint* ou *requint* & d'amortissement : enfin on pourvut même aux inconviniens des partages qu'on ne pouvoit éviter, en obligeant les puînés de tenir leurs portions en hommage de

l'aîné, qui portoit la foi du Fief entier à son Seigneur.

Or comme par la Loi des Francs, tout homme portant les armes étoit libre dans cette Noble Profession, & comme par l'usage de Fief le Vassal étoit une personne obligée à la profession des armes pour le service de son Seigneur, & pour cette raison désigné premièrement par le nom de *Miles*, & ensuite par celui d'*Armiger* ou d'Ecuyer quand le mot de *Miles* fut affecté à la Chevalerie, on ne peut distinguer le Noble & le Vassal; & c'est si bien une même chose, qu'on ne peut définir autrement un Noble que par la qualité des anciens Vassaux.

C'étoient des personnes libres non absolument par le droit de naissance, mais par l'engagement qu'ils avoient au service personnel de leur Seigneur dans toutes ses guerres à cause de certaines terres, charges ou rentes tenues en Fief: or, si cette franchise, ou pour mieux dire cette liberté, qui les admettoit au droit des anciens Francs qui étoient personnes militaires, leur étoit acquise par leur Fief, il est d'une conséquence infaillible que la Noblesse vient des Fiefs, à cause de ce service

militaire, dans lequel plusieurs Vassaux ayant eû occasion de se signaler, ils ont acquis de la réputation à leur nom & à leur famille, & ont passé à la Chevalerie. Elle ne vient donc point proprement de la vertu, & ce principe ne doit être reconnu qu'à l'égard des Annoblis pour des services considérables; outre cela l'origine de ces Annoblissemens n'a guerres plus de trois cents ans.

On ne s'en est avisé que depuis que nos Rois ayant réuni tant de Provinces & d'anciennes Pairies à leur Couronne, & n'ayant pas même besoin d'autres Vassaux que de ces premiers Seigneurs, les Bourgeois des Villes devenus libres & riches, commencerent d'achepter des Fiefs; mais n'étant pas de la profession des Armes, pour accomplir le devoir ils consentirent de payer le droit des Francs-Fiefs & nouveaux Acquêts, pour récompense de ce devoir. Ce mot de Francs-Fiefs justifie ce que j'ai dit de l'ancienne possession des Aleuds & des Fiefs par les Francs dont le nom est équivalent dans la signification à celui de soldat, par le nom de Franc demeuré à ceux qui leur succedèrent en la profession des armes.

si bien

si bien que ce droit de Francs-Fiefs est véritablement une dispense de Noblesse ou une possession d'armes, qui est la même chose; ce n'est que par accident qu'il est marque de Roture. En effet il étoit au pouvoir de celui qui acheptoit un Fief de le déservir, & rien ne l'empêchoit d'en être capable que le caractère de la servitude; parce que le maître d'un Serf n'auroit pas souffert qu'il fût devenu Vassal d'un autre Seigneur, avec lequel il auroit contracté une nouvelle espèce de servitude en se rendant homme de Fief.

Il falloit donc être libre pour pouvoir acquérir un Fief, ou recevoir une infeodation, ou bien il falloit être l'homme du Seigneur du Fief; & en voici un exemple de l'an douze cent trente-huit, qui confirme tous les principes que j'ai établis. Il est tiré du Registre de Champagne, qui est dans les chartres du Roi. Etienne Sire de Conflans, par transaction avec sa mere, affranchit Robert de Besil & ses enfans, à la charge d'un mois de service par an, pour le servir à l'avenir comme d'un Fief libre; si bien que le Serf prenoit sa liberté comme en Fief s'il plaisoit à son Seigneur. Cela est si considérable, que

je rapporterai ici le titre tout entier. *Ego Eustachius Dominus de Conflans, notum facio universis presentes litteras inspecturis, quod cum discordia vertetur inter me ex unâ parte, & dominam matrem meam, M. dominam de Conflans ex alterâ (c'est qu'elle avoit déjà affranchi ce Robert de Besil, & elle étoit garante de sa Franchise) super Roberto de Besil tandem pacificati fuimus in hunc modum, quod ego franchivi dictum Robertum, & heredes ipsius de corpore Mariæ quondam uxoris suæ procreatos. Ita quod dictus Robertus mihi serviet per unum mensem in Anno, tamquam de libero fœdo, vel alter sufficiens loco sui si habcret essonium per quod non posset mihi servire, nec ipsum ultrâ dictum servitium possum cogere ad aliud servitium mihi faciendum. Et si contingeret quod ei non tenerem conventiones suas prædictas, oporteret quod ei ius facerem in Curia Domini Regis Navarra, Comitum Campanie & Brie Palatini, & si injuriam à me factam non vellem absolvere per Curiam Domini Regis prædicti, dictus Robertus sine me facere posset cum fœdo suo prædicto & rebus suis universis unâ cum heredibus suis prædictis, ire ad Dominum Regem prædictum, & essent tam*

prædictus Robertus quàm heredes sui prædicti, homines liberi prædicti Regis, & tenerent de dicto Rege in feodum liberum, sicut de me tenebant; & sciendum quod dictus Robertus erit in servitio matris meæ, quamdiu placuerit matri meæ ante dictæ, nec ipsum de dicto servitio potero revocare, quamdiu servitium ipsius placuerit Domina matri meæ; & sciendum quod dictum feodum, idem Robertus & heredes sui prædicti tenent à nobis tamquam feodum Liberum, & quidquid dictus Robertus tenebat in compositione præsentium, erit de feodo nostro. In cujus rei testimonium præfentes Litteras sigilli mei munimine roboravi, actum anno Domini 1238. mense Martio.

Comme l'on dit communement nulle terre sans Seigneur, on pourroit dire du temps de ce titre nulle tête ou nul homme sans Seigneur, car la servitude étoit si commune & si peu injurieuse, que les personnes libres se choisissent des Seigneurs. Le même Chartulaire de Champagne le prouve l'an douze cent quarante-neuf en celle de Constans de Mongeor, qualifié Sénateur de Troyes, lequel, étant libre, & en droit de se donner un Seigneur, se donna au Comte de Champagne, &

s'obligea à dix sols de cens annuel. *Constantius de Mongeor, Senator Trecensis, habens potestatem faciendi & eligendi in Dominum quemque vellet, ut dicebat, illustrem Virum Theobaldum Regem Navarra & Brya Comitem palatinum recognovit, &c.* il est dit aussi quod ipsius Domini Regis vel heredum suorum Dominum non subterfugiet in futurum. La rubrique du titre porte quod Constantius de Mongeor devenit homo Ligius Regis, & non potest eum subterfugere. Ce mot de *Ligius* introduit dans les Fiefs, étoit une espece de servitude honorable, dans un temps où ceux qui n'avoient pas de Maîtres choisissoient un Seigneur pour en avoir la protection. Je crois que les Juifs servirent beaucoup à établir cet usage, parce que étant fort odieux pour leurs usures & pour leur Religion, ils se rendirent Serfs volontaires des Seigneurs des Lieux où ils s'établissoient, afin d'en être protégés. Quoiqu'il en soit, tout ces témoignages justifient assez que la servitude n'étoit pas si méprisable ou du moins si méprisée, qu'un Serf affranchi ne pût devenir Noble par la profession des armes qu'il embrassoit avec la possession d'un Fief, parce qu'il étoit libre & par conséquent Noble & Franc.

Si l'on a depuis quelques siècles établi le droit des Francs-Fiefs , c'étoit comme j'ai dit, une espece d'indemnité payée au Roi , parce que le Vassal ne vouloit point vivre Saliquement ou Noblement , c'est-à-dire , acquitter le service de son Fief dans les armées ; mais s'il l'eût voulu faire faire , il est sans doute qu'il le pouvoit , & qu'il eût été censé Noble par la possession & par l'obéissance de son Fief. J'en citerois pour exemple plusieurs Bourgeois de Paris dont les descendans ne sont pas annoblis autrement ; mais le Roi Charles VI. ayant dispensé les Parisiens du droit de Francs Fiefs qui fut une maniere d'annoblissement , avec dispense des devoirs féodaux , dès lors on méprisa les autres privilèges de la Noblesse : on la tint pour inutile , l'on se contenta de posséder des Fiefs & d'en prendre les marques en timbrant les armes ; parcequ'Ecuyer & Vassal étoient encore la même chose , & que dès ce temps-là les Ecuyers ayant usurpé ces mêmes marques sur les Chevaliers , c'étoit assez de tenir des Fiefs ou d'être libre , pour jouir du même privilège.

Ce droit des Francs-Fiefs fut cause encore que plusieurs personnes de basse

condition s'accoutumerent à acheter des lettres de Noblesse pour en être exemptes dans les Provinces ; & les guerres civiles étant survenues, qui obligèrent nos Rois d'avoir des armées entretenues, pour lesquelles on fut obligé d'établir des Tailles, les Seigneurs les laissèrent lever sur leurs sujets, & se dispensèrent par ce moyen des droits de l'ancien Vasselage, d'autant plus qu'il étoit fort déperî : car n'ayant plus de guerres à soutenir en leur nom, parce que l'autorité de nos Rois les ayant tous réduit dans une parfaite obéissance, & leur soumission ayant beaucoup rabattu de leur fortune, ils ne furent plus en état de paroître dans les armées avec la suite & l'équipage des siècles passés : d'ailleurs ayant perdu l'exercice ordinaire de leur ancienne Justice par leurs Pairs, à l'égard de leurs hommes de Fief, & l'autorité du Parlement & l'établissement des sièges Royaux ayant si fort diminué & presque anéantie celle qu'ils avoient sur leurs hommes & hôtes, qu'on ne doute pas aujourd'hui sans cause si on les peut appeller Sujets, quoiqu'ils le fussent autrefois de nom & d'effet. L'ancienne Noblesse des Fiefs est tellement défigu-

rée, que ce n'est plus que le fantôme de ce qu'elle fut autrefois, tout étant dégénéré de Seigneurie en Domaine utile.

Encore ce Domaine est - il notablement dépéri par l'augmentation de la monnoye, qui a réduit à rien le revenu des Cens & Rentes Seigneuriales, qui suffisoient pour l'entretien du Seigneur & de sa Maison, & pour toutes les dépenses extraordinaires des guerres : si bien que le Seigneur de plusieurs grandes terres est aujourd'hui moins à son aise que n'étoient ses premiers ancêtres avec la possession de la seule terre dont ils ont conservé le nom. C'est une particularité fort considérable, & qui mérite qu'on y fasse réflexion; car si l'on examine tous les Villages de chaque Province, il se trouve qu'ils avoient chacun leur Seigneur il y a cinq-cent ans, & qu'ils ont fait autant de Maisons Nobles, portant leur nom, & vivant fort noblement de leur revenu, jusqu'à en avoir de reste pour la fondation ou pour la restauration des Monasteres & des Eglises. C'est que ces familles possédoient les fonds, dont elles ne possèdent plus que les Cens, qui se sont réduits à rien, & bien-heureux ont

été les Seigneurs qui se sont retenus les droits de Champart , & qui ont conservé leurs forêts , plutôt que de les donner à essarter & mettre en culture pour un Cens modique.

Voilà en peu de mots l'Histoire de l'origine, du progrès & de la décadence de notre Noblesse Franque & Francoise, que la rigueur de la Loi Salique maintint en sa splendeur, jusques à ce que l'hérédité des Fiefs changeant la nature des Aleuds Saliques, rendus successibles, & tombés en commerce par le mauvais ménage des Seigneurs, lesquels ne prevoyant pas les inconveniens de l'avenir, & ne songeant qu'au besoin pressant de se maintenir par un grand nombre de Vassaux, quand nos premiers Rois de la troisième Race n'étoient pas assez puissans pour se maintenir, mirent leurs terres en pièces, pour faire plusieurs arrieres - Fiefs qui ne produisent à présent rien de plus solide que ce que l'on appelle fort proprement hazard de Fief: si-bien que, si pour n'avoir plus besoin de leurs Vassaux, (parce que nos Rois sont aujourd'hui plus puissans que jamais, tant par le droit de la Royauté, que par la confusion de tant de droits Seigneuriaux &

de tant d'anciennes Pairies, de Duchés, & de Comtés réunies à leur Domaine) ils ont laissé perdre ce droit de service personnel de leurs Vassaux, il est au pouvoir du Roi de s'en faire servir dans toutes les terres de son Domaine quand il en a besoin. Ce droit subsiste par celui de Ban & d'arrière-Ban, ainsi nommé à l'égard des Vassaux & des arrières-Vassaux.

De là vient que l'on demande pour les preuves de Noblesse & de Chevalerie, des témoignages de ce service Militaire qui subsiste encore; & par conséquent il faut convenir que la Noblesse vient du droit de Vasselage, qui obligeoit à la profession des armes, qu'ainsi elle ne s'entretient que par elle seule, selon l'intention de la Loi des Fiefs, qui a fait une seconde espèce de Nobles de ces arrières-Vassaux aggrégés au droit des Francs, & même rendus Francs & libres de Serfs qu'ils étoient auparavant, par une nouvelle servitude, je dis celle des Fiefs. Ce fut pour cette raison qu'ils traitèrent de Monseigneur ceux dont ils relevoient; lesquels étant naturellement Chevaliers, cette qualité de Monseigneur fut continuée à tous les autres Chevaliers, quand

on s'avisa d'ériger en titre & en honneur cette Chevalerie, & d'en faire la récompense du service Militaire.

Mais, comme j'ai déjà dit ci-devant en parlant des Bannerets qui firent une différence de Chevalerie, cet honneur ou récompense étoit particulière à la personne de ce nouveau Chevalier : il n'en réjaillissoit rien sur son Fief ni sur sa postérité; elle ne pouvoit être dite d'ancienne Chevalerie, parce que la Chevalerie n'étoit tombée que par accident dans sa famille; elle demouroit dans la Classe des Ecuyers, sauf au mérite de ceux qui en sortoient, de se relever par les exemples de la même vertu de la condition des *Armigeri* ou arrières-Vassaux; lesquels n'étant point fondés en droit d'Armoiries, que par une usurpation tournée en usage, & les Armoiries n'ayant été inventées que par les Bannerets, la qualité de Noble de nom & d'armes n'appartient proprement qu'aux Bannerets & à leurs descendants, & non à ces *Armigeri* depuis appelés Ecuyers, qui se sont annoblis par leurs arrières-Fiefs & par la profession des Armes.

Si ces Maisons d'Ecuyers originales, qui ont donné beaucoup d'illustres

Chevaliers , en sont exclues de droit , peut-on parler plus improprement , que de dire de toute sorte de Noblesse sans distinction , & particulièrement de ces annoblis par Lettres & par Finances , ou par certaines Charges , qu'ils sont Nobles de nom & d'armes ? Puisque c'est même abuser du mot de Noble , que de l'attribuer à la vie particulière & fainéante des ancêtres du prétendu Noble , en disant qu'ils ont vécu noblement , comme si l'on pouvoit avoir vécu noblement sans avoir rendu les services de Noble & de Vassal , c'est-à-dire , sans avoir porté les Armes à la manière des anciens Vassaux , que cette seule profession rendit Francs ou Nobles , qui est une même chose.

Les Bannieres ne subsistant plus dans la même splendeur que du temps passé , l'usage en étant prescrit dans les Armées , & la Chevalerie ayant été érigée en honneur par l'institution des Charges Militaires , auxquelles les Bannerets devinrent soumis , parce que les Charges devinrent Banneretées , tous les honneurs de la Banniere se confondirent avec le temps dans la Chevalerie , qui souffrit aussi quelque sorte d'abus.

La continuation des guerres fournissant plusieurs occasions de faire des Chevaliers aux jours de Batailles & d'Assauts, par la main des Connétables & des Généraux, qui se disoient Capitaines souverains, parce qu'ils avoient une autorité absolue, il n'y eut que les jeunes Princes & les enfans des plus grands Seigneurs qui entretenrent l'usage de ne recevoir l'accolée que de la main du Roi, à la pompe du Sacre ou aux fêtes solennelles de la Cour; & ceux-ci par honneur ou par quelque sorte de distinction se dirent Chevaliers du Roi. Cela dura jusqu'à l'institution des Chevaliers des Ordres de nos Rois, qui donna à ces Chevaliers & à leurs descendans un degré qui est équivalent à l'ancienne Bannière, & qui leur confère le droit de se dire Nobles de nom & d'armes.

Plusieurs Auteurs ont écrit de ces Ordres Militaires, mais avec plus d'indiscrétion & de témérité que de sçavoir; & si on les en veut croire il y en a eu de tout temps en France, & même dans la Cour des Seigneurs particuliers. Tout cela est si faux, qu'il ne faut pas même admettre l'Ordre prétendu de l'Etoile, qui ne fut jamais un Ordre Militaire,

mais bien la devise du Roi Jean , lequel pour marque d'estime & d'affection , donna un Collier de sa devise à divers Seigneurs , sans aucune cérémonie particuliere , & sans exiger d'eux aucun Serment. Il en fut de même de la devise de la Genette , qu'on fait aussi vieille que Charles Martel , & qui n'a rien de plus ancien que Charles VI ; on sçavoit même si peu ce que c'étoit que cette Genette , qu'on en a fait un animal. Ce n'étoit autre chose qu'un Collier de feuille , de fleurs & de cosses de Genettes , avec leur fruit représenté par des perles , appelé dans les Comptes le Collier de l'Ordre & devise du Roi , sans autre nom. Il le donnoit en présent aux Chevaliers & Ecuyers tant François qu'Etrangers fréquentant sa Cour , sans autre distinction que du métal , parce qu'ils étoient d'or pour les Chevaliers , & d'argent pour les Ecuyers à cause qu'ils ne portoient pas d'or. Il les faisoit aussi broder sur les manteaux des Chevaliers de son Hôtel , auxquels l'on faisoit , selon la coutume , livraison de manteau aux deux saisons , d'où nous est venu le mot de livrée. Je remarquerai sur cette occa-

sion, qu'avant que Jean de Montaigu son favori fût Chevalier, & assez grand en Dignité pour porter cet Ordre & devise, ce Prince lui voulant donner quelque marque équivoque à cet honneur, il lui fit broder sur ces Robes de présent une maniere de Collier d'argent composé d'un tortis de branches de Courges avec leurs feuilles & leurs fruits.

Ce n'étoit donc pas encore un Ordre de Chevalerie, ni une Milice, comme j'ai observé par les Comptes de son argenterie, où l'on voit la distribution qui se faisoit sans aucune Cérémonie, & même sans aucun serment; c'étoit proprement une devise amoureuse dont l'ame étoit *j'ames*, pour j'aime.

Ainsi le premier Ordre Militaire constitué avec Régles & Statuts à droit de Chapitre, fut celui de St. Michel, établi par le Roi Louis onze au Pleffis-du-Parc le vingt-deux Décembre mille quatre - cent septante - six, & rétabli par le Roi Louis quatorze l'an mille six-cent soixante - cinq. Le dessein de Louis onze fut de réunir à soi par un nouveau Serment les plus grands Seigneurs de France, & de leur donner

une sûreté plus apparente à sa Cour, par le Privilège d'une Société qui éga-
loit en quelque façon les membres à
leur Souverain. Quant aux suffrages
dans les Chapitres, il y avoit déjà d'au-
tres Ordres de Chevalerie en d'autres
Cours, aux usages desquels ce Prince
se conforma en beaucoup d'articles,
& notamment pour le Collier, que
l'on ajouta autour de l'Ecu, tant pour
marque de cette nouvelle Chevalerie,
que de la faveur du Roi. Cet honneur
fut si considérable, que les plus grands
Princes s'en tinrent honorés. J'en ai
beaucoup de preuves, mais j'en don-
nerai pour exemple Charles Duc de
Lorraine gendre du Roi Henri second,
qui orna ses armes de ce Collier, &
qui prenoit en ses Titres la qualité de
Chevalier de l'Ordre du Roi.

Cet Ordre étant tombé dans la con-
fusion par le desordre des guerres civi-
les, qui ne permettoient pas de le re-
fuser à diverses personnes de service,
qu'il falloit récompenser ou satisfaire,
le Roi Henri trois n'étant pas en état
de le réformer si absolument, ni de le
supprimer, il y joignit celui du St.
Esprit l'an quinze-cent septante-huit,

qui par le moyen de cette union est le plus considérable des deux Ordres Royaux qui subsistent en France.

Cette institution de Chevaliers donna avec le temps atteinte à l'ancienne Chevalerie. Les premiers Seigneurs de la Cour qui prétendoient à l'Ordre du Roi, & auxquels la Noblesse se conformoit, négligèrent l'accolée, & usurpant la qualité de Chevaliers qu'ils croyoient acquise à leur maison par une longue suite d'Ancêtres qui en avoient été honorés, ils ont causé l'abus qui s'est toujours accru jusques aujourd'hui ; c'est ce qui nous donne tant de Chevaliers de tous états & de toutes professions, qui ne trouveront pas mauvais d'être avertis sur les fondemens que j'ai établis, que la Chevalerie se donne au mérite & à la naissance, mais qu'elle ne s'usurpe point, & qu'il n'appartient qu'au Roi seul de la donner.

Il est vrai qu'elle étoit autrefois acquise aux Grands Vassaux, & sur ce principe les Marquis, les Comtes, & les Barons, pourvus de Lettres de légitime Erection, y peuvent prétendre de droit ; mais puisque l'on a établi des Régles & des Cérémonies à l'Ordre

de Chevalerie , & puisque les enfans des Rois , des Princes & grands Seigneurs s'y sont soumis depuis cinq-cent ans & plus ; puisque , dis-je , ils ont tenu à honneur d'être faits Chevaliers de la main du Roi , ceux-ci ne se feront point de déshonneur d'obéir à une Loi si ancienne dans l'Etat. C'est le seul expédient qu'il y aïe de leur rendre le Rang qu'ils ont perdu dans cette grande confusion de Chevaliers : & si le Roi Louis XIV , dont les Actions sont consacrées à l'immortalité , avoit entrepris cette réforme comme il a fait celle de plusieurs autres abus , ce qui lui a acquis le glorieux titre de Restaurateur de l'Etat , il auroit rétabli d'une seule parole cet ancien Corps de la Chevalerie Françoisse qui étoit la principale force du Royaume.

Ceux dont le Roi distinguera la naissance , seront obligés de signaler leur Chevalerie à son service. S'il en fait une récompense pour les autres Nobles , qui ne soient point de ces Nobles de nom & d'armes issus de ces anciens Vassaux , mais de simples Gentilshommes , jouissant depuis longtemps des Privilèges de Noblesse , il réveillera

cette ancienne émulation des Ecuyers, qui leur faisoit affronter toute sorte de périls pour parvenir à l'ordre de Chevalerie, & pour tenir le second rang après les Pairs & anciens Barons de France.

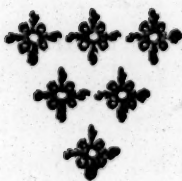
Sa Majesté s'y disposera peut-être d'autant plus volontiers, si elle fait réflexion sur l'intérêt qu'elle a de rétablir cet Ordre; car comme la Chevalerie engageoit par honneur au service Militaire, & comme l'ambition de parvenir invitoit toute la jeune Noblesse à la profession des armes, c'est ce qui a comme prescrit le devoir des Fiefs, dont on s'acquittoit par ces glorieux motifs; mais aujourd'hui qu'ils ont cessé, l'on peut douter avec justice si la Noblesse ne se rendra point enfin plus incommode qu'utile à l'Etat, par cette nombreuse quantité de Chevaliers & d'Ecuyers, qui ne se battent plus que pour les droits honorifiques des Paroisses, qui ne se font pas tant remarquer dans la guerre étrangère que dans les guerres civiles, & bien souvent dans le mauvais parti.

Il est vrai qu'il y auroit moins de Seigneurs & moins de Dames; mais la

nécessité qu'on imposeroit de mériter ce qui ne se pourroit plus usurper, produiroit des effets très avantageux par une honnête & nécessaire émulation. Ce ne sera pas une nouveauté, mais la pratique de l'ancien usage, que je me contenterai de prouver par les exemples de Robert second, Duc de Bourgogne, Prince du Sang & Pair de France, & de Françoise d'Anjou Comtesse de Dammartin, pareillement issue du Sang des Rois de Sicile. Ce Duc est par honneur qualifié Chevalier dans les Lettres du Don que lui fit Hugues quatrième son pere, de la Duché & de la Pairie de Bourgogne, l'an douze-cent septante-deux; & Françoise d'Anjou étant demeurée veuve avant que son mari eût été fait Chevalier, elle n'est qualifiée que Mademoiselle & non Madame. Cependant si l'on m'oppose des titres, où des femmes d'Ecuyer se qualifient Madame, c'est qu'elles étoient veuves en premières nôces de quelque Chevalier, qui leur avoit communiqué le caractère de la Chevalerie, qui étoit ineffaçable. Il n'y avoit que les filles des Rois qui méritassent cet honneur par excellence, avant que d'être ma-

riées, parce qu'on les honoroit de la
 qualité des Reines; & cela s'étendoit
 peu aux filles des autres Souverains,
 que c'est assez de citer l'héritière de la
 Maison de Bourgogne Princesse des
 Pays-Bas, qu'on appella toujours Ma-
 demoiselle de Bourgogne jusques au
 jour de ses nôces avec le Roi des Ro-
 mains.

*Fin de l'Histoire de la Pairie de France
 & du Parlement de Paris.*





1
T R A I T E
D E L A
P A I R I E
D'ANGLETERRE,
Par M R. de G***



E qu'on appelle présente-
ment Pairies en Angleter-
re , autrefois Baronages ,
dans le même sens que ce
mot avoit en France & ail-
lurs , est un Corps composé de tous
les Nobles tirés du Royaume , Princes ,
Ducs , Marquis , Comtes , Vicomtes ,
Barons proprement dits , appelés
autrefois Lords , & dans lequel sont
aussi compris les Archevêques & les
Evêques qui en qualité de Pairs ont

séance au Parlement. Tous ces titres portent avec eux la Pairie, & tous les Lords sont Pairs.

Dans l'ancienne Origine, on trouve que tous ceux qui ont présentement le titre de Pair, étoient appelés *Magnates* ou *Barones* : mais le premier nom étoit plus fréquent. Les Anglois avoient alors cela de commun avec presque toutes les Nations qui avoient secoué la domination de l'Empire Romain : ainsi tout ce qui se trouve dans les Histoires plus anciennes que les Normands, où il est parlé des *Duces*, *Comites*, *Consules*, & autres semblables Dignités, se doit entendre suivant l'usage commun parmi ces autres Nations, & n'a aucun rapport à celle dont il s'agit.

Sous les Rois Saxons & sous les Danois, on trouve que plusieurs Seigneurs possédoient des Domaines plus ou moins considérables, comme des Fiefs qui ne relevoient que des Rois, & par cet engagement ceux qui les possédoient étoient obligés à la fidélité, & à certains services en temps de guerre, ayant au reste une entière autorité sur ceux qui étoient dans l'étendue de leurs terres. On appelloit ces Seigneurs *Thani*, dont on trouve beaucoup de choses

dans les Histoires, & dans les Loix Saxones.

Guillaume le Conquérant s'étant rendu maître de l'Angleterre, fut fort libéral à faire de semblables concessions, & il en donna non seulement à la Noblesse Normande, qui étoit venue avec lui, & qui a donné origine aux meilleures Maison d'Angleterre, mais aussi aux Eglises & aux Abbayes qu'il fonda. * Ces Domaines furent donnés & possédés en la même maniere qu'en France, & selon le Droit commun des Fiefs; tous ceux qui les possédoient s'appelloient Barons, & cela suivant l'opinion de plusieurs Sçavans, parce que suivant la Coutume de France les mâles seuls en étoient capables, & ils ne pouvoient passer aux femelles: l'usage de ce mot Latin est encore conservé dans la Langue Espagnole.

Il y eut ensuite deux sortes de Barons, *Majores & Minores*. Les premiers étoient ceux dont les terres & Seigneu-

* Il y ajouta la servitude des Baronies Ecclésiastiques & Séculières, au-lieu que du temps des Saxons tous les Fiefs qu'avoient les Ecclésiastiques étoient donnés *in puram & liberam Eleëmosynam*. Voyez Heylin de *Paritate Episcopi*.

ries relevoient immédiatement de la Couronne *tenentes de Rege in Capite*, pour se servir des termes des Jurisconsultes Anglois; *Minores* étoient ceux qui relevoient des premiers, & non pas immédiatement de la Couronne. *

On tient pour certain qu'autrefois tous les Barons du premier Ordre étoient ceux qui possédoient les principales Charges de la Cour & de la Justice, qui étoit en ce temps-là administrée par des gens d'épée, ou par des Ecclésiastiques, comme on le voit encore en Pologne; ils étoient aussi les Conseillers nés des Rois, & sur-tout dans le Parlement, qui étoit considéré comme le suprême & général Conseil de toute la Nation. Presque tous les Auteurs Anglois en conviennent; & comme en ce temps-là, on n'observoit pas tant de formalités, & que les communes n'étoient pas, comme présentement, partie de ce Conseil, les Rois y admettoient ceux des grands Barons qui se trouvoient près de leur personne, & mandoient les autres suivant qu'il

* Chaque Seigneur ou Comte avoit ses Vassaux appelés *Barones comitatus*.
Baronia est expliqué *Magna servientia*.

qu'il leur plaisoit ; mais ils ne pouvoient pas empêcher ceux qui vouloient venir au Parlement de s'y trouver en toute liberté. *

Comme le nombre de ces Barons se trouva ensuite fort augmenté & qu'outre le désordre , que caufoit la multitude , les divisions & les rébellions , qui n'ont jamais manqué en Angleterre , donnoient lieu à plusieurs Barons de venir à ces assemblées sans être mandés, seulement à dessein de troubler , & que quelquefois ils refusoient d'y venir , on commença avant le règne de Jean , sous Richard premier , & peut-être avant , de mettre en usage la distinction qui a donné lieu depuis à l'entier changement de cette Dignité , en n'appellant que les grands Barons au Parlement ; & même après cela on n'y appelloit que ceux qu'il plaisoit au Roi. On appelloit alors , suivant l'ancien Traité † intitulé *modus habendi Parliamenta* , les Comtes , *qui habebant terras & redditus usque ad valentiam Comitatus* , hoc est

* Cela arriva particulièrement à l'occasion de la longue guerre qu'on appella la guerre des Barons.

† Il est imprimé dans le *Spicilegium*. Voyez *Spelman Gloss. 6. Baro. Com. &c.* Camden *Britan.*

viginti feoda unius Militis, quolibet feodo computato ad viginti Libratas, quæ faciebant quadringenta Libratas in toto; Barones verò ad valentiam integræ Baronie, scilicet tredecim feoda, & tertiam partem unius feodi Militis, quolibet feodo computato ad viginti Libratas, quæ faciunt in toto quadringenta Marcas. C'étoient ces Seigneurs ou Barons qui prétendoient être appelés *per Summationem & Brevia* * pour se trouver au Parlement; mais malgré ce Droit les Rois Henri second, Richard premier, & Jean son frere continuerent souvent à ne mander que ceux qu'il leur plaisoit: cependant ce dernier fut enfin contraint de s'obliger par un Acte public, d'y appeler désormais les Archevêques, Evêques, Comtes, & *Majores Barones Regni.*

On avoit déjà commencé à ne considérer plus comme Barons, ceux qui n'étoient pas appelés au Parlement; Henri III. Successeur de Jean, ayant convoqué un Parlement en douze cent soixante-cinq, y manda six vingt Prélats, & seulement vingt-cinq Barons Laïques, quoique de son temps on comptât plus de deux cent cinquante

* *Summons & Brief* en Anglois.

Baronies * majeures dans le Royaume. Edouard premier son fils, non-seulement n'eut pas d'égard à ce qui avoit été ordonné par l'Acte du Roi Jean, mais il ne crut pas même être obligé de mander ceux que son pere Henri III. avoit appellés ; il fit la convocation comme il lui plut : de sorte que c'est sous son règne, que les Historiens disent † que le titre de Baron, qui avoit été commun autrefois à toutes les personnes de grande qualité, ne demeura qu'à ceux que le Roi appella pour avoir voix au Parlement.

Ce qui vient d'être dit n'a pas seulement rapport à ceux qu'on appelle proprement Barons par leurs titres, mais aussi aux Dignités supérieures, par rapport au Parlement, parce que plusieurs de ceux qu'on appelloit Barons dans les temps de troubles, sous Henri III. & Edouard premier, étoient Comtes & avoient de véritables investitures des Comtés qu'ils possédoient, & qui

H 2

* Elles sont presque toutes éteintes présentement, ou si elles subsistent, ce n'est que par de nouvelles érections : les Fiefs & Terres auxquelles elles étoient attachées ne donnent plus le rang de Lord, ni le droit de séance au Parlement.

† Banés, Histoire d'Angleterre, 3.

étoient fort différentes de ce qu'elles sont présentement , comme on le dira ci-après. Ces Seigneurs donc , quoique titrés , n'eurent dans ces temps-là les honneurs du Parlement , qu'autant qu'il plut aux Rois de les y appeller , mais ils y conserverent leur Rang , leur Dignité , & leur autorité en toute autre chose. Quoique les Ducs soient les premiers en Dignité , ils ne sont pas pourtant les plus anciens en Angleterre , car le premier Duc créé par les Rois a été le fameux Prince de Galles Edouard , fils d'Edouard III. créé Duc de Cornouaille en treize cent trente-sept. Quand on voit des Ducs * marqués dans Usserius , & d'autres anciens Historiens , avant les Normands , cela doit s'entendre comme étant le nom d'une Charge ou d'un Commandement , mais non pas d'une Dignité Héréditaire , comme est celle de Duc suivant l'usage présent.

Quand les Ducs , les Comtes , & les autres Seigneurs titrés d'Angleterre sont appelés Pairs dans les anciens titres & Histoires , ce mot ne se doit pas pren-

* Ce mot doit s'entendre dans le même sens chez les Historiens Anglois , que chez les Historiens des autres pays. Voyez *Spelman. Dux. Camden.*

Smith , Selden , TITRES D'HONNEUR , &c.

dre précisément dans le sens de la Pairie proprement dite , telle qu'elle est en France ; mais dans un usage particulier aux Loix du Royaume , pour signifier des personnes égales en Dignité ; car on se sert encore de cette maniere de parler pour les personnes vulgaires. Ainsi l'on dit dans les procès criminels, * que chaque Anglois doit être jugé par ses Pairs , c'est-à-dire , que les Jurés , qui sont Juges du fait , doivent être de même qualité que les accusés ; ainsi un Gentilhomme est jugé par douze Jurés à-peu-près de sa qualité , qu'on appelle ses Pairs ; & c'est en ce sens qu'il doit s'entendre des Seigneurs , parce qu'en affaires criminelles les Jurés doivent être Seigneurs. Cela n'a rien de commun avec le privilège de nos anciens Pairs d'être jugés à la Cour des Pairs : aussi l'on ne croit pas qu'il soit facile de trouver que cette qualité de Pair , qui est présentement commune à tous les Seigneurs ou Lords , ait été autrefois employé dans l'usage qu'elle a présentement en Angleterre. Il y a beau-

H 3

* *Chart. magna v. 29. Nec super eum ibimus liberum hominem , nec super eum mittimus , nisi per legale judicium Parium suorum.*

coup d'apparence que les Anglois qui imitent les manieres de France en beaucoup de choses , & qui par leurs anciennes Histoires reconnoissent quel cas faisoient leurs premiers Rois Normands de la qualité de Duc de Normandie à laquelle étoit attachée la Pairie , ont introduit cette nouveauté , en appelant Pairs ceux qui à proprement parler ne le sont point de la même maniere , mais seulement des Gentilshommes distingués des autres , en grand nombre & tous égaux. L'usage de ce titre dans son véritable sens , peut leur être venu d'Ecosse , où , suivant le témoignage de Thomas Walsingham , & de Knighson , il y eut un établissement de douze Pairs Ecclésiastiques , autant de Comtes , & autant de Barons , pour régler les affaires du Royaume ; quoique ces passages puissent avoir un autre sens.

Les titres de Duc , de Marquis & de Comte sont les plus anciens ; ceux qui en étoient revêtus autrefois en Angleterre avoient le Domaine temporel d'une partie des lieux ou territoires dont ils portoient les noms : ainsi un Duc de Cornouaille étoit dans une entière jouissance du Domaine de ce pays-là , & même ordinairement le Roi leur

donnoit une partie * des Droits d'amendes, confiscations & peines pécuniaires. De même, un Comte avoit Domaine & Jurisdiction dans sa Comté : il étoit Gouverneur du Pays, & ne reconnoissoit d'autre Supérieur que le Roi, dont il relevoit directement, n'étant obligé qu'aux devoirs généraux de fidélité, d'hommage, & de service personnel, & à quelques autres devoirs particuliers qui étoient spécifiés dans les Lettres d'Investiture. Il en étoit de même des Marquis. Les Vicomtes étoient d'une qualité qui n'étoit considérée que comme ministériale, & dépendoient des Comtes & des Rois : de sorte que dans plusieurs anciens titres & Historiens, on voit que les fonctions des Vicomtes de ces temps passés étoient celles des Officiers qu'on appelle présentement grands Cherifs, qui sont comme des Lieutenans - Généraux de nos petites Villes, quoique les pouvoirs ne soient pas tout-à-fait les mêmes.

Les Barons étoient généralement, comme on a dit, tous ceux qui tenoient des Fiefs relevans immédiatement de la

H 4

* Le tiers ou plus. On trouve différens titres de pareilles donations.

Couronne , & comme il n'y en avoit point qui n'eût un Château , qui étoit comme le Chef-lieu , qui avec ses circonstances faisoit proprement la Baronie , ces anciens Barons étoient véritablement en possession des Seigneuries dont ils portoient le nom. Ce sont-là ceux que les Jurisconsultes Anglois appellent *feodales* , qui descendent des anciens , à qui Guillaume le Conquérant ou ses Successeurs avoient donné divers Domaines en foi & hommage , ou qui ont succédé à ces premiers , dont on trouve le nom & les lettres dans le Registre appelé *Domesdye* , dressé en ce temps-là.

Du nombre de ceux-là il peut en rester quelques-uns qui ne sont à présent que simples Gentilshommes, n'étant point Lords ou Pairs du Royaume; parce que, comme il a été dit, tous ces anciens Barons perdirent leur ancienne prérogative sous les Rois Jean & Henri troisiéme.

Depuis ces deux Régnes ont commencé ceux qui aiant été appelés au Parlement, demeurèrent en possession des honneurs de la Baronie, & qui étant véritablement Barons, ne le furent pas créés d'abord par ces Rois & leurs

Successeurs, mais furent seuls reconnus pour tels à l'exclusion de la plus grande partie des premiers. Comme ils avoient été appelés au Parlement *per Brevia*, quoique ce ne fût pas une création, cependant, comme ce fut le titre en vertu duquel ils conservèrent l'honneur que les autres perdirent, on les met dans une seconde Classe, de même que s'ils avoient été faits Barons ou Lords par ces Lettres : ce qui n'est pas vrai néanmoins ; car les anciennes formules ne contiennent autre chose, sinon qu'ils se rendissent tel jour au Parlement qui devoit se tenir en tel lieu. Dans les premières qui se trouvent dans les Rolles du Parlement du temps d'Edouard premier, il y a cette clause : *Vobis mandamus in fide & homagio quibus nobis tenemini*, ce qui marquoit la foi & l'hommage qu'ils devoient au Roi pour leurs Fiefs ; au lieu que dans celles d'Edouard troisième, on met *in fide & allegiantia quibus nobis tenemini*, ce qui étoit plus général, & ne regardoit que la fidélité que le Sujet doit à son Souverain. C'est ce qui fait croire que la création des Barons & Lords par Lettres Patentes, sans qu'ils eussent des Fiefs relevant immédiatement de la Couronne, peut

avoir commencé sous le Regne de ce Prince , qui fut long , heureux , & assez paisible.

Cependant le plus ancien exemple de semblables créations est de l'an treize cent quatre-vingt-sept ; l'an huitième de Richard second , qui créa Jean Beauchamp de Hotte Baron de Kiderminster. C'est peut-être le premier titre dans lequel l'on trouve les simples Lords ou Barons appelés Pairs du Royaume. Voici la forme des Lettres.

Rex salutem : sciatis quod pro bono servitio quod dilectus & fidelis Miles noster Joannes de Beauchamp de Hotte , Senescallus hospitii nostri , nobis impedit , ipsum Joannem in unum Parium & Baronum Regni nostri Anglia prefecimus , volentes quod idem Joannes & heredes masculi de corpore suo exeuntes , statum Baronis obtineant ac Domini de Beauchamp , & Barones de Kiderminster nuncupentur. C'est par cette sorte de création qu'ont été faits depuis tous les Barons ou Lords d'Angleterre ; il ont été appelés Pairs par rapport aux Ducs , Comtes , ou autres titres supérieurs , parce qu'à l'exception du rang , & de quelque distinction dans les titres , les robes de cérémonie , & autres points qu'on expli-

quera dans la suite, ils ont tous les mêmes privilèges.

Ainsi l'on voit que la véritable origine de la Pairie d'Angleterre est de tenir des terres Nobles en Fief, relevantes immédiatement de la Couronne, & d'avoir des Baronies, Comtés, ou autres grands Domaines. C'est par ce titre que la plupart des Archevêchés & Evêchés d'Angleterre jouissent des honneurs de la Pairie, entr'autres de la séance au Parlement. L'Archevêque de Cantorbery comme Primat, & par une coutume immémoriale, a le rang & les honneurs des Ducs, * & même les précède. Les autres Evêques, au lieu que dans les Pays d'Etats, comme en Allemagne, en Hongrie, & en Pologne ils précèdent les Sénateurs Séculiers, en Angleterre n'ont rang que comme premiers Barons; même l'Evêque de

H 6

* A l'exception de ceux du Sang-Royal, *non sedemus hic Episcopi, sed Barones, nos Barones, vos Barones pares hic sumus*, paroles des Evêques au Parlement de Northampton sous Henri II. Sthatford Archevêque de Cantorbery, sous Edouard III. allant au Parlement sans être appelé dit : *Ego tanquam major Par Regni post Regem, & primam vocem habere debens in Parlam. &c. vide Antiq. Brit. Heylin, pag. 742.*

l'Isle de Man relevant pour la temporalité des Comtes de la maison de Stanley, n'a par cette raison aucune séance au Parlement.

Les Abbés de Westminster & plusieurs autres, le grand Prieur, & les grands Maîtres du Temple & d'autres Ordres Militaires, ayant des Baronies qui relevoient immédiatement du Roi, ont eu séance au Parlement avant le changement de Religion.

Il reste encore une marque certaine de cette autorité, en vertu de laquelle Jean & Henri III. prétendoient pouvoir appeller au Parlement qui bon leur sembloit; c'est que par les Loix d'Angleterre, un Seigneur qui n'est pas Majeur ne peut prendre séance dans la Chambre-Haute durant la tenuë du Parlement; * cependant les Rois prétendent qu'en vertu d'un *Writ* ou Lettres de convocation du Parlement, ils peuvent y faire prendre séance à ces jeunes Seigneurs, & Guillaume III. l'a fait dans son dernier Parlement.

Autrefois les Comtés & autres titres supérieurs donnoient, comme il a été

* Il y en a quantité d'exemples presque tous de fils de Ducs, Comtes, &c. Mais le Roi les a quelquefois dispensés de cette Loi,

dit, le Domaine & les *Regalia* dans les lieux. Depuis longtems tous ceux qui sont revêtus de ces Dignités n'en ont plus que le titre; le Domaine utile & toute la Juridiction en est demeurée au Roi.

Richard quatrième avoit fait beaucoup de semblables donations: mais les Communes, dont l'autorité étoit augmentée à mesure que celle des Seigneurs diminuoit, * obtinrent dans le Parlement de l'année treize de son Règne, que toutes ces donations seroient cassées, & même que les Châteaux ou Villes qui étoient le Chef-lieu, demeureroient indépendantes des Comtes & autres Seigneurs. Présentement il n'y a aucun revenu attaché à tous ces titres, si ce n'est une petite pension que le Roi assigne pour la forme: mais la plûpart des Baronies ne sont pas sans revenu; car comme étant des titres attachés à des terres qui sont la plûpart considérables, elles sont riches aussi à proportion des biens de ceux qui les possèdent, & c'est en cela qu'elles conservent plus l'usage ancien que les Duchés, Comtés, &c. mais ce n'est pas le Roi qui donne ces biens.

* Un Seigneur qui a un ou plusieurs fils, ne peut les faire entrer au Parlement.

Les privilèges des Pairs sont grands en Angleterre : étant considérés Conseillers-nés du Roi , ils ont presque les mêmes exemptions que les Députés des Communes ont durant la tenue du Parlement.

Ils ne peuvent être arrêtés pour dettes , mais seulement pour trahison , félonie , perturbation du repos public , & autres pareils cas.

Dans les Procès criminels, ils ne peuvent être soumis par le Jugement du fait à d'autres Jurés qu'à des Pairs leurs Confrères.

Quand ils sont nommés Jurés pour juger un autre Pair , on ne les oblige pas à prêter serment , comme y sont obligés les personnes d'un moindre rang , mais on se contente de leur parole d'honneur.

Jusques en ces derniers temps , ils avoient par la même raison été exemts de prêter le serment de suprématie & de fidélité à l'ouverture des Parlemens , mais ils ont perdu ce privilège par l'Acte qui établit celui du Test , & qui les y soumit en mil six cent septante-sept , à l'exemple de celui d'Allegiance établi par Jacques premier.

Quand ils sont déclarés coupables

par les Jurés, & qu'il faut faire leur Procès, ils ne peuvent être condamnés à mort, ou abîous, que par le grand Sénéchal ou comme on l'appelloit aussi, *magnus Anglia Justiciarius*, dont la Charge est éteinte depuis long-temps, parce que l'autorité en étoit trop grande, puisqu'un de ces Sénéchaux * fit mettre en prison Henri cinq, Prince de Galles, & Héritier présomptif de la Couronne, parce qu'il lui avoit fait insulte dans le temps qu'il tenoit son audience : c'est pourquoi dans les procès criminels des Pairs on crée un grand Sénéchal, seulement pour ce Jugement.

On ne peut, pour quelque cause que ce soit, les mettre à la torture, quoi qu'accusés ou convaincus de haute trahison.

On leur coupe la tête aulieu que les autres sont pendus ou écartelés.

Ils peuvent nommer un autre Pair pour donner sa voix pour eux en leur absence du Parlement. Dans toutes les affaires civiles & criminelles, leur témoignage est reçu sur leur parole, sans qu'ils prêtent serment.

Ils avoient autrefois le privilège du

* William Gascoigne.

Clergé , qui est la rémission de la peine de mort pour la première fois à cause d'un meurtre non prémédité , sans être condamné d'être marqué à la main avec un fer chaud.

Quand ils passoient dans les forêts des plaisirs du Roi , ils pouvoient tuer deux ou trois daims ou chevreuils , sans encourir les peines portées par la Loi contre la chasse. On ne peut aussi les obliger d'être Jurés dans d'autres affaires que celles de leurs Confrères.

Il y a aussi une ancienne Loi pour mettre leur honneur à couvert , qui est, qu'ils peuvent poursuivre tout particulier qui a mal parlé d'eux ; ou qui les a insultés ; & quand le fait est prouvé , on leur adjuge de grandes sommes pour réparation civile : cette Loi s'appelle *scandalum Magnatum*. Ils ont encore diverses prérogatives & quelques exemptions , dont néanmoins plusieurs ont été perdues dans les derniers temps, particulièrement celle de prêter serment en Justice & au Parlement , qu'ils avoient conservée durant tout le Règne d'Elizabeth , & dans les plus grands troubles pour la Religion. A présent il ne reste plus en Angleterre aucun Duc & Comte &c. qui le soit en vertu de

ses anciens Fiefs , donnés à ses ancêtres du temps des premiers Rois Normans, mais tous, dans leurs personnes ou dans leurs ancêtres, ont été créés par Lettres Patentes qui passent au grand sceau.

Les Rois d'Angleterre ont le pouvoir de créer autant de titres qu'il leur plaît; & par une semblable création le plus petit Gentilhomme, & même plusieurs qui ne le sont pas, deviennent égaux aux premières Maisons.

Ils avoient ci-devant été fort réservés à créer des Ducs, & ce titre a été longtemps affecté aux personnes du Sang Royal, qui ont même encore une distinction, en ce qu'ils précèdent tous les Ducs; mais elle ne s'étend qu'aux fils, frères, oncles, & neveux des Rois. La première Création du Duché est de treize cent trente-six, en faveur du Prince de Galles Edouard surnommé le Noir. Richard II. érigea un nouveau titre de Marquis de Dublin, * en faveur de Robert & de Vert Comte d'Oxford son favori. Le nombre des Comtes étoit plus grand, & celui des simples Lords ou Barons encore plus; mais il n'est venu au grand excès où il est présentement que depuis ce siècle.

* Il y a eu toujours très-peu de Marquis.

Le Roi Jacques I. étant venu d'Ecosse voulut illustrer ses Créatures, & s'en faire de nouvelles : ce qu'il ne pouvoit faire plus aisément que par ces titres, qui ne lui coûtoient rien, qui augmentoient son parti dans la chambre des Seigneurs, qui tenoient lieu de toute récompense à des Maisons riches, considérables, & qui donnoient l'Indigenat & le rang en Angleterre à plusieurs Ecossois, qui sans cela n'auroient pû demeurer à sa Cour avec dignité.

Charles I. établit encore divers nouveaux titres. Charles II. pour récompenser plusieurs Gentilshommes qui lui avoient été fideles pendant sa disgrâce, en augmenta encore le nombre à son rétablissement ; & durant le cours de son Règne, comme les enfans naturels n'ont point de rang en Angleterre par leur naissance, mais le prennent selon les titres qu'ils ont, il en donna à tous ses bâtards, qui étoient en grand nombre : ainsi, au lieu qu'il n'y avoit qu'un Duc outre ceux du Sang Royal en mille six cent quarante, il s'en trouva huit ou dix en mille six cent quatre-vingt, & il augmenta les autres titres à proportion. Le Roi Jacques II. & le

Prince d'Orange en ont fait autant ; de sorte que présentement il faut que le nombre soit au moins le double de ce qu'il étoit au commencement de ce siècle.

Les Ducs, Comtes &c. se faisoient *per sertum in capite, annulum in digito & cincturam gladii*. La couronne, l'anneau & l'épée, étoient les premières manières, auxquelles on a ajouté *Carta traditio*. Lerlin Duc de Clarence & Jean Duc de Lancastre furent créés Ducs par Edouard III. *per Cincturam gladii, imposito capiti pilleo pileo, & circulo ex auro & margaritis, & carta traditâ*. On y doit ajouter la baguette dorée, qu'on voit encore représentée aux sépultures anciennes des Ducs, Comtes &c. Il n'y a présentement presque aucune cérémonie que l'expédition des lettres ; mais toutes celles de l'ancienne Chevalerie s'observoient autrefois fort exactement ; & ces créations ne se faisoient par cette raison, que dans l'assemblée du Parlement. Mais quoiqu'on ait retranché une partie des cérémonies, elles subsistent encore néanmoins en ce qui concerne l'habit solennel que les Pairs portent au Parlement, aux Sacres & aux grandes

fêres ; ils ont la robe ou manteau fourré , l'épée , le bonnet fourré avec la Couronne autour , qui sont les marques de leur Dignité , & les Ducs ont de plus la verge d'or.

Il y a une distinction dans les habits, ceux des Ducs étant ornés d'un collet d'hermine , que les autres n'ont pas ; de plus la grande différence est dans les couronnes que les Ducs portent & celles des Marquis , des Comtes , des Vicomtes , & des simples Lords ou Barons : mais comme ces articles seroient trop longs à expliquer , & que la plupart doivent plutôt être peints que décrits , on peut voir ces habits & couronnes dans divers livres de Blason & de Cérémonies où ils sont exactement représentés.

Les Ducs ont le titre de *Grace* quand on leur parle , & lorsqu'on leur écrit , celui de très-haut très-puissant & très-Noble Prince. On peut voir sur tout ceci l'Etat d'Angleterre de Chamberlaine.

Tous ces titres que le Roi d'Angleterre donne , sont héréditaires dans les maisons en ligne masculine , & ils s'éteignent faute d'hoirs mâles. Il y a peu d'exemples de Pairies femelles héréditaires , & ils se réduisent à deux ou

trois. Il n'y a sur cet article aucun principe général certain , ni de Droit commun , mais seulement le Droit particulier établi par les Lettres Patentes. L'avantage qu'ont les veuves titrées est assez grand , en ce qu'elles conservent le rang de leur naissance ou de leur premier mariage , quand elles épousent en secondes nûces des personnes de moindre qualité.

On ne conteste point au Roi le droit de nommer des titres à des femmes , & ils ont été donnés à plusieurs , comme à Madame de Kleveland , Madame de Portsmouth , &c.

Tous les Pairs prennent rang selon l'antiquité de l'érection de leurs Pairies. Il y a pourtant des exemples que des Pairs de nouvelle création ont précédé les autres du même rang. Henri Beauchamp étant Comte de Warwick , Henri VIII. lui donna la préséance sur le Duc de Buckingham , mais non pas sur le Duc de Nortfolk. Edmond de Hadam étant Comte de Richemont , obtint du même Roi son frere uterin , en mille quatre cent cinquante-trois , de précéder tous les Comtes , & de marcher immédiatement après les Ducs. Le Roi Jacques I. fit la même grace à

Charles Howart Comte de Nottingham , à cause de l'ancienneté de sa Maison & de la dignité de la Branche de Montbray , qui prend dans ses titres celui de premier Comte d'Angleterre. Le Roi Charles premier en usa de même à l'égard du Comte de Bambury ; mais avec cette différence qu'il n'eut pas la préséance sur les anciens Comtes , & elle ne lui fut donnée qu'avant ceux que ce Prince avoit créés depuis son avènement à la Couronne. Il donna aussi la préséance à Mylord Montjoy , mais avec une plus grande restriction , seulement sur les Barons créés avant lui la même année : ainsi les Rois ont été communément maîtres absolus de régler ces honneurs.

Quand un titre est devenu vacant & caduc faute d'hoirs mâles , s'il est rétabli dans la suite , ceux qui en sont revêtus ne prennent rang que selon la date de la nouvelle érection : c'est de l'usage commun , suivant lequel le Duc de Richemond fils naturel du Roi Charles II. prit séance après les Ducs d'Albermale , Montmouth & Newcastle nouvellement érigés ; quoique le titre en sa première création fut plus ancien que ceux de Sommerfet & de Nortfolk.

Cependant à l'égard de celui-ci, comme il est depuis long-temps le premier Duché d'Angleterre *, excepté ceux qui sont présentement affectés au Sang Royal, Thomas Howard Comte d'Arundel & de Surrey obtint en mille six cent quatre le rétablissement de cet honneur dans sa personne, quoique le titre fût vacant depuis mille cinq cent septante-deux, & il fut en même temps rétabli dans la préséance sur tous les Ducs ; ce qu'il a conservé depuis.

Les Princes du Sang Royal ont un rang à part, & ne prennent point celui de leur Duché. C'est une Coûtume fort ancienne & fondée en raison, que comme autrefois une Duché ou Comté comprenoit beaucoup de Domaines & un nombre de Vassaux, on donne aux Ducs, & à proportion aux autres, jusqu'aux Barons exclusivement, des titres particuliers de Comtes, Barons, &c. d'autres lieux que celui dont ils portent le nom, & sous lequel est faite l'érection. Par exemple, voici les titres que prenoit le vieux Duc de Buckingham ; George, Duc, Marquis, & Comte de Buckingham, Comte de Conventry, Vicomte de Williers &

* De l'année 1398.

Baron de Waddon. Le feu Duc de Monmouth étoit par les Lettres de sa création Comte de Dunkaster, & Baron de Kendal. Le Marquis d'Excheſter, Comte de Kingſton, Vicomte de Newark, Lord ou Baron de Pierre-Point.

Ces titres ſe donnent par honneur à leurs enfans, l'aîné ayant le plus honorable; ainſi le Comte de d'Amby, créé Duc de Leeds par le Prince d'Orange, fit appeller ſon fils aîné Marquis de Karmarthon, qui auparavant, durant que ſon pere jouiſſoit de ce ſecond titre, s'appelloit Comte de d'Amby; mais ces titres ne ſe donnent que par honneur, & ne portent avec eux ni ſéance dans le Parlement, ni d'autres fonctions eſſentielles: encore moins ſe peuvent-ils transmettre aux enfans ſans de nouvelles Lettres. La ſeule prérogative que les enfans des Seigneurs ont par leur naiſſance, eſt que les fils aînés des Ducs marchent après les Marquis, dont les fils aînés marchent après les Comtes, & les fils aînés de ceux-ci après les Vicomtes avec les Cadets des Marquis, & après les Barons ou ſimples Lords ſuivent tous les autres Cadets des Maisons titrées.

Fin du Traité de la Pairie d'Angleterre.

TRAITE



TRAITE¹
DES
PAIRIES FEMELLES
D'ANGLETERRE,

Par M R. de G***.



LES Loix & anciens Usages d'Angleterre excluent les femmes des titres qui portoient avec eux la Baronie Majeure, & cela conformément à la Coutume d'Angleterre, & de quelques autres Pays, où les grands Fiefs deviennent caducs quand les héritiers mâles viennent à manquer : ainsi les femmes, & ceux qui pouvoient n'avoir de droit que par elles, n'ont dans les temps jouï des honneurs de ces anciennes Pairies, ni par leurs institu-

Tome II.

I

tions, ni par succession en vertu du Droit commun, mais seulement par privilège. Cela paroît extraordinaire dans un Pays où la Loi Salique n'a point de lieu pour la succession à la Couronne; au lieu qu'en Espagne, en Pologne & en Hongrie, les femmes peuvent porter des grandes Seigneuries, qui donnent la Grandesse, le rang Senatorial, & quelquefois des Charges héréditaires dans les Maisons de ceux qu'elles épousent, comme aussi à leurs héritiers collatéraux.

Mais l'Usage commun & le Droit ancien, qui subsistent encore à présent, est qu'une Baronie, Comté, Marquisat & Duché érigés en faveur d'un tel pour lui & ses hoirs mâles nés en légitime mariage, ne passent point aux filles, & par conséquent aux maris qu'elles épousent, à moins que les Lettres Patentes par lesquelles une semblable Dignité est érigée en faveur de leurs auteurs, ou par lesquelles elle leur est conférée, ne portent une clause spéciale qu'à faute de mâles les filles pourront en jouir & les transmettre à leurs maris & à leurs héritiers.

Cela s'est fait en deux manieres, l'une quand cette Dignité étoit attachée à

une terre ou Baronie avec la clause ci-dessus ; l'autre , quand les titres n'étant que des simples honneurs sans Domaine , comme sont à présent presque toutes les Dignité séculières d'Angleterre , il étoit porté par les Lettres Patentes que la Seigneurie , Duché , Comté , &c. passera à tels ou tels ; car comme les Rois sont entierement maîtres de tous les honneurs , ils n'ont pas eu sur cela de règle certaine.

Ces honneurs consistent à avoir le Rang , la Couronne , & les autre marques extérieures de la Dignité , l'accompagnement & place aux Sacres , & autres fonctions , comme les femmes de ceux qui sont revêtus des même titres : car comme les femmes ne sont pas capables d'exercer les principales fonctions des grands Officiers , qu'elles ne peuvent entrer au Parlement , qui est en Angletterre le principal de tous les avantages de la Pairie , elles ont seulement ce Droit quand par leurs Lettres Patentes elles peuvent porter la Pairie dans une famille par mariage. Ce Droit qui étoit comme éteint , revit en la personne de leurs maris & de leurs enfans.

Il y a même eu autrefois des contesta-

tions sur ces Dignités héréditaires dévolues aux femmes, & les Juges étoient assez partagés dans leurs avis. Il y en a quelques exemples dans Bracton.

Les Rois les ont terminées selon qu'il leur paroïssoit le plus convenable à leurs affaires ; ainsi , après la mort de Ranulf de Blondewille , Comte de Chaster , en douze cent cinquante-trois , Jean Scot fils de David Comte de Huntingdon & de Mahaut sœur de Ranulf qui étoit l'aînée d'autres sœurs , lui succéda par le droit de sa mere à toute la Comté , à l'exclusion des autres qui y demandoient part , & cela nonobstant les avis de plusieurs Juges , qui admettoient la maxime que , *Jus gladii dividi non potest , ne , si caput in plures particulas dividatur , jura Comitatum & Baroniarum deveniant ad nihilum per quod deficiat Regnum , quod ex Comitatus & Baronibus dicitur constitutum*. Ils disoient cependant , que quand il y avoit plusieurs Châteaux dépendant d'une Comté , & en faisant partie , ils pouvoient & devoient être partagés entre les filles ; néanmoins Jean Scot l'eut tout entier par jugement du Roi Henri trois , *ne tanta hereditas inter colos deduceretur* , dit Mathieu Paris. Ce Juge-

ment donnoit droit aux enfans des autres sœurs de prétendre à la succession en cas qu'elle vint à être ouverte ; cependant Jean Scot étant mort sans enfans, Henri trois donna la Comté de Chester, qui est la première d'Angleterre, avec titre de Palatin & de grandes prérogatives, à Edouard son fils aîné, & elle a été depuis unie à la Principauté de Galles & à la Couronne.

On voit par cet exemple, & par d'autres qu'on pourra citer, que la Jurisprudence d'Angleterre a souvent varié sur cet Article, & que même on n'en peut tirer aucune conséquence certaine pour les Pairies selon l'usage présent, puisque toutes ces anciennes Baronies étoient féodales, & que presentement elles sont toutes fondées uniquement sur des Lettres Patentes, & ne sont que des titres honoraires.

Il reste une preuve de l'ancien Usage touchant les Dignités qui ont passées aux femmes, parce qu'elles étoient attachées à certains grands Fiefs ; & cet exemple est d'autant plus considérable, qu'il n'a encore reçu aucune atteinte : c'est dans la Comté d'Arundel, qui a cette distinction par-dessus toutes les autres qui sont en Angleterre, que la

Dignité de Comte est attachée au Château & Seigneurie d'Arundel. Elle a été possédée depuis mille soixante-sept jusqu'en onze cent deux par Roger, Hugues & Robert de Montgommery, qui en fut dépouillé par Forfaiture; ensuite elle passa dans la maison d'Aubigny, ou Abeney comme écrivent les Anglois, dont il y eut cinq Comtes d'Arundel: Hugues le dernier mourut sans enfans en douze cent quarante-trois. Richard Fitz-Allen descendu d'Isabelle sœur de Hugues, prétendit & obtint en justice le titre de Comte d'Arundel, & il y en eut quatre autres de la même Maison jusques à Thomas, qui mourut en mille quatre-cent & seize. Jean Mowbray Duc de Nortfolk, étant le plus proche héritier, prétendit aussi être Comte d'Arundel; Jean Fitz-Allen, qui étoit en possession du Château & de la Seigneurie, lui disputa ce titre, & gagna son procès. En vertu du même droit cette Comté est rentrée depuis en mille cinq-cent septante-neuf dans la Maison de Howard de la Branche des Ducs de Nortfolk; car Philippe Howard, fils de Thomas Duc de Nortfolk, comme fils de Marie Fitz-Allen devint Comte d'Arundel, & ce titre

fut réuni dans ses descendans qui sont devenus Ducs de Nortfolk.

Cette même Maison a eu la Duché de Nortfolk par la succession de Mowbray, dont le premier qui a porté le titre de Duc de Nortfolk étoit Thomas fils de Marguerite, créée Duchesse de Nortfolk par le Roi Richard second, après la mort de son pere Thomas, dit de Brotherton, cinquième fils d'Edouard premier Comte de Nortfolk, & grand Maréchal. Comme sa fille aînée & principale héritière, elle conserva la Comté de Nortfolk, augmentée du titre de Duché; mais elle demanda à être maintenue en possession de la Charge de grand Maréchal au couronnement de Richard second, offrant d'en faire faire les fonctions par un Député qu'elle nommeroit: elle n'obtint pas sa demande; elle ne laissa pas que de prendre le titre de Maréchal. Les Historiens & Antiquaires d'Angleterre, n'osent assurer qu'elle n'ait pas joui de cet Office, prétendans que trois personnes qui l'ont exercé, jusqu'au Lord Henri Percy qui fut député pour cela par Richard second à son couronnement, n'ont fait les fonctions de cette Charge que comme Députés de cette Princesse. Cette

Dignité passa ensuite à Thomas Mowbray, Comte de Nottingham & Duc de Norfolk, petit-fils de Marguerite par sa fille Elisabeth, femme de Jean Lord Mowbray.

Ces exemples font voir qu'autrefois non-seulement les titres qui portent Pairies, mais aussi les Charges de la Couronne tomboient en quenouille, ce qui se doit néanmoins entendre, non pas d'un Droit commun, mais d'un privilège acquis par les Lettres Patentes.

Mais comme ces faits anciens ne peuvent être éclaircis que par une longue recherche & un trop grand détail, voici des exemples qui sont plus près de notre temps.

Marguerite, fille de George Duc de Clarence, fut créée Comtesse de Salisbury par Henri VIII.

Anne de Boulen fut créée Marquise de Pembroke en mille cinq cent trente-deux par le même Roi.

Le Roi Jacques premier créa Elisabeth Finch Vicomtesse de Maidstone, & Charles premier la créa Comtesse de Winchelsea * en mille six cent vingt-

* Elle avoit épousé un simple Gentilhomme son parent.

huit, avec cette prérogative que ses enfans mâles hériteroient de cette Dignité, comme ils en ont hérités en effet ; car en mille six cent trente-quatre Henri Finch son fils entra aux rangs & honneurs de Comte de Winchelsey, & son fils Heneage Finch, Ambassadeur à Constantinople, en a jouï de même.

Charles premier, par Lettres Patentes de la dix-septième année de son règne, créa Elisabeth Savage Comtesse de Rivers, quoique plusieurs Auteurs Anglois mettent cet exemple au nombre des restitutions aux honneurs possédés par les ancêtres de ceux qui les ont obtenus. Le titre de Comte de Rivers a cela de particulier, qu'il n'est attaché à aucun lieu ou territoire, mais à une Maison ancienne dont cette Elisabeth descendoit par femmes ; & ainsi cet exemple peut encore servir pour autoriser les Pairies qui tombent en quenouille : mais il fallut de nouvelles Lettres, qui tinssent lieu de Création & d'Erection ; car ce titre de Lord Rivers ayant été possédé par trois mâles de la Maison de Widville, dont étoit Elisabeth femme d'Edouard quatrième qui les fit Comtes, vauqua faute d'hoirs mâles depuis mille quatre cent nonante-

un, jusqu'à mille six cent vingt-six, que Charles premier le fit revivre en la personne de Thomas Durey, Vicomte de Colchester, pere de cette Elisabeth, épouse de Jean Savage Comte de Rivers.

Charles second créa Barbe Villiers Duchesse de Kleveland durant sa vie, avec la succession au même titre pour Charles & Georges Fitz-Roi ses enfans, qu'elle avoit eû de lui. En ces titres elle a eu par ses Lettres la qualité de Baronne de Nonsuch, & de Comtesse de Southampton, sans qu'aucun de ces titres pût passer à son mari.

Louise de Kerwel fut créée Duchesse de Portsmouth, à vie; Elisabeth d'Acres Comtesse de Shepey, à vie; Françoisse Baronne de Dudley, comme héritiere d'Edouard Sutton, Baron de Dudley; Sara Corbet, Vicomtesse de Corbet, veuve d'un simple Gentilhomme, à vie; Catherine Baronesse de Clifton, héritiere de sa Maison autrefois illustre, conserve son rang quoique mariée en premieres noces à Mylord Henri Obiren, Comte de Thomond en Irlande, ce qui ne donne aucun rang qu'après les Pairs d'Angleterre & d'Ecosse, & en secondes noces au Chevalier Wil-

liamson ; Susanne , Baronne de Bellafise , à vie.

Voilà les Pairies possédées présentement par des femmes , qui , comme on l'a dit , n'ont de droit que par de nouvelles Lettres Patentes. Quoique diverses Maisons ayent des prétentions fort anciennes sur d'anciennes Seigneuries qui donnent la Pairie à ceux qui les possèdent , dans toutes les Procédures qui ont été faites en pareilles affaires le seul fondement a toujours été la premiere concession ; car quand elle a eu lieu , de maniere qu'elle s'étendît jusqu'aux femmes , les services personnels dont la plûpart de ces Seigneuries étoient chargées , quoiqu'ils ne pussent être exercés par des femmes , ne faisoient pas un obstacle , puisque la Loi leur permettoit de les faire exercer par leurs Députés , comme on a dit ci devant en parlant d'Elisabeth , Duchesse de Nortfolk.

Il y a plusieurs Fiefs en Angleterre qui relèvent immédiatement du Roi avec obligation de certains services aux grandes Fêtes , aux Sacres &c. Quand ces Fiefs tombent en quenouïlle , ou que ceux qui les possèdent ont un empêchement légitime , ils y peuvent

commettre qui bon leur semble ; comme par exemple le Fief de Servielsby dans la Comté de Lincoln , a cette obligation pour toute redevance , que quand le nouveau Roi sera Couronné , le Seigneur du Château & terre de Servielsby , armé de toutes pièces , entrera dans la Salle du festin Royal , & défiera au combat à outrance quiconque ôsera nier ou contester son Droit à la Couronne. Ce Fief a passé par femmes à plusieurs familles , & quand ceux qui l'ont possédé n'ont pas été en état de faire cette fonction , qui est si bien réelle , que le même homme a donné le défi de bataille & jetté son gantelet pour le Roi Jacques second & pour le Prince d'Orange , ils peuvent commettre quelqu'un en leur place ; mais aussi les Jurisconsultes Anglois prétendent que les Rois peuvent refuser , s'ils veulent , de telles personnes commises par leur Vassal pour faire le service dont il est incapable , comme un Seigneur , disent-ils , peut refuser en certains cas de recevoir l'hommage de son Vassal.

Cela fut ainsi déterminé sous Henri quatre par les Chefs de Justice , dans la contestation entre le Duc de Buckin-

gham & Henri de Bullingbrook , époux de Marie , fille de Humpherey de Bohun , Comte de Herefort , prétendant chacun l'Office de grand Connétable par le Droit de leurs femmes.

En cette occasion & en plusieurs autres , les Jurisconsultes Anglois distinguent deux sortes de Droits ou de Loix, l'une qu'ils appellent Loi commune , ou *strictum Jus* suivant laquelle ils disent que la Loi ne détermine pas les contestations qui arrivent entre les Seigneurs pour leurs Titres , Noms , & Dignités , parce que comme on a dit , cela ne dépend que des Lettres que chacun d'eux peut avoir obtenu , & qui varient en diverses occasions selon la volonté de ceux qui les ont accordées ; l'autre est ce qu'ils appellent la Loi de Chevalerie ou de Courtoisie , par laquelle une femme de qualité , qui épouse en secondes nûces un homme moins titré que son premier mari , conserve son premier Rang & son premier Nom , ce que j'ai déjà dit plus haut : ainsi la Duchesse douairiere de Nortfolk , conservoit son Rang & son Nom , quoique mariée au Colonel Maxwel , qui fut tué à la Marsaille. Par cette même Loi de Chevalerie l'hé-

ritier-présumptif d'un Milord, d'un Comte, est appelé Milord. Comme ces Titres qui ne se donnent que par civilité, ne donnent pas à ces Seigneurs les privilèges de la Pairie, à moins qu'ils n'ayent succédés à leurs peres, ou qu'ils n'ayent été créés Lords par Lettres Patentes; ainsi disent-ils, tout ce qui se tire par induction des honneurs & prérogatives que les femmes ont par leur naissance, ou par le rang de leurs maris, ne leur donne aucun Droit au préjudice de la Juridiction générale, qui en pareilles affaires roule sur deux principes.

Le général est, la maniere de partager les Successions entre les enfans, qui exclue les femmes des Seigneuries & Dignités auxquelles la Pairie est attachée, puisqu'elle est éteinte de plein droit quand les hoirs mâles viennent à manquer. Le principe particulier sur lequel se réglent les Juges est le privilège qui est l'effet des Lettres Patentes, suivant lesquelles, quand le titre est accordé pour les femelles au défaut des mâles, elles en héritent, & elles le conservent, soit pour leur vie, soit en le transmettant à leurs enfans. Sans cela ces Titres & Pairies finissent en la per-

sonne du dernier possesseur ; & il n'y a presque point de Duché, Comté, ou Marquisat en Angleterre, qui n'ait fini en cette manière, à l'exception du titre de Comté d'Oxford, qui depuis l'an mille cent cinquante-cinq, a été de mâle en mâle possédé par la Maison de Vere.

Quand on fait revivre un titre éteint de cette manière, les Lettres Patentes sont toutes semblables à celles d'une nouvelle érection, & l'on n'y remarque aucune différence, excepté en celles qui restituent à des personnes d'autres titres, sur lesquels elles prétendoient avoir Droit par de plus anciennes Concessions, ainsi qu'il a été dit pour Arundel & d'autres Seigneuries.

Parmi les Baronies simples qui donnent le titre de Lord, & toutes les autres prérogatives de la Pairie, celle d'Avergabeny est une des plus anciennes ; & elle a aussi cette distinction, qu'elle est entrée par femmes dans la Maison de Bruces, ensuite aux Cantelapes, & par leurs filles aux Harrings, puis aux Greys, de-là à William Beauchamp, & une fille de cette Maison l'a portée dans celle de Nevil, qui en jouit encore à présent.

Outre les exemples cités ci-dessus de la continuation des Pairies en faveur des femmes qui les ont transmises à leurs héritiers, il y en a plusieurs dans la suite des Comtes & Ducs de Warwick.

Marguerite sœur & héritière de Thomas de Nowburgh fixième de cette Maison, porta le titre & Seigneurie à ses deux maris; ensuite, faute de lignée, William Manduit, fils d'Abite sœur de Valeran de Nowburgh quatrième Comte de Warwick, eut la Comté.

Il eut pour Successeur William Beauchamp, fils d'Isabelle, sœur héritière de ce William en mille deux-cent soixante-huit. Il y eut de cette Maison cinq Comtes, & un Duc nommé Henri, qui mourut en mille quatre-cent quarante-neuf; & sa fille ayant été mariée à Richard Nevil lui porta la même Seigneurie, mais avec le seul titre de Comte, qui passa à George Duc de Clarence, mari d'Anne Nevil, fille de Richard; il passa ensuite aux Dudley en mille cinq-cent quarante-sept, comme descendans de Marguerite Beauchamp, fille de Richard.

On peut encore trouver quelques

semblables exemples dans les anciennes Duchés & Comtés, lorsqu'il y avoit encore des Domaines attachés : ils sont plus rares depuis que ce ne sont plus que des Titres d'honneur. Pour les Baronies, le Royaume est plein d'anciens Fiefs, qui étant titrés autrefois en Baronies relevantes immédiatement de la Couronne, possédées même par des personnes qui ont été autrefois mandées au Parlement par brevet, ne donnent cependant plus aucun rang à ceux qui les ont ; car la plûpart ayant été partagées par des Filles ou par leurs héritiers, les titres ont été éteints. On en trouve beaucoup dont l'origine est marquée par Camden, qui ajoute les familles à qui elles sont passées.

Il n'y a rien de particulier à dire sur les enfans naturels des Rois ; ils n'ont aucun rang en Angleterre que de simples Ecuyers, ou autrement que de simple Gentilshommes, comme depuis peu l'on a vu dans la Sentence rendue par contumace contre ceux qui ont suivi le Roi. Monsieur Fitz-James depuis créé Duc d'Albemarle, n'y est appelé que Henri Fitz-James Ecuyer. Ils n'ont d'autre rang & d'autres privilèges ou prérogatives, que celle des titres

qu'on leur donne, sans que leur naissance leur procure aucune distinction dans le Royaume d'Angleterre, comme dans les autres Etats de l'Europe : mais dans celui-ci, s'ils sont créés Ducs ils ne prennent rang qu'après le premier Duc, & s'ils ne sont que Comtes, après le dernier Duc-Comte; par exemple, quand le Duc de Montmouth fut créé Duc en mille six-cent soixante-trois, il prit séance après le Duc d'Albermarle, le Duc de Richemond-Clenox après lui, car ce Titre étoit rétabli, ensuite le Duc de Southampton & de Grafton; le Duc de Barwick, fils naturel de Jacques second, qui est venu après, n'a eu rang qu'après eux : Albemarle qui étoit plus ancien, devoit revenir après les autres, Richemond suivoit Grafton, & toutes ces Dignités & Titres reprennent le premier rang qu'ils avoient eû autrefois, à mesure que ceux qui les précédoient s'éteignent & périssent par la mort de ceux qui les possédoient, ou par d'autres causes, comme Buckingham, Montmouth, Grafton & les autres.

Fin du Traité des Pairies Femelles d'Angleterre.



L'

GR



de M
gran
que c
basta

*



TRAITÉ¹
DE
L'ORIGINE
DES
GRANDS D'ESPAGNE,

Par MR. de G * * *.



N prétend qu'ils répondent aux anciens *Magnates*, dont il est parlé dans le quatrième Concile de Tolède, en cette opinion

de Morales * *Magnates quieren dezir, grandes y este fue & origen d'este titulo, que con mucha dignidad & preminencias hasta a ora dura en Espana; appellés*

* *Lib. 13. Cap. 14.*

aussi *Primates* dans le *fuero juzgo*, qui avoient Droit d'élire les Rois sous les Goths.

On demande si ce sont les mêmes que les *Ricos Hombres*. C'est l'avis de quelques Auteurs, comme de St. Thomas de reg. Princ. l. 3. *Ricos Hombres*, dit la Loi d'Alfonse le Sage, lib. 6. t. 9. *Segun Costumbre d'Espana son llamados los quen ostras tierras dizen condes o varones.*

Cependant il paroît certain que la différence est comme du genre à l'espèce; car tous les Grands étoient *Ricos Hombres*, mais tous les *Ricos Hombres* n'étoient pas Grands.

Les *Ricos Hombres*, dans une Loi de Jean premier * publiée à Guadalaxara, sont nommés après les Infans, les Ducs, les Comtes, les Prieurs & les Marquis, & ce stile s'observe dans les Cédules Royales.

Les Grands peuvent avoir rapport aux *Ricos Hombres* de Pendon & de Caldera, qui étoient créés par les Rois, comme Alvar Pinez Ove, Comte de Trastamara, Lemos & Saovia, par Alfonse Alonzo, Fernandoz Coronel par Dom Pedro.

* Joann. Garcia de Nobilitate. Chron. de D. Ped. an. 2. C. 20.

Ainsi avec cette distinction on peut concilier l'opinion des Auteurs qui confondent la *Ricohombria* avec la *Grandeſſe*.

Le titre de *Ricohombre* n'étoit ordinairement qu'à vie. Cependant le nom de Grand n'étoit pas inconnu autrefois, quoique le titre n'en fut pas donné par Lettres. On en trouve pluſieurs nommés dans les Histoires *Altoshomez*, dans les *Partidas* Loi 4. t. 18. *Grandes Pero-lopez de Ayala* dans les Chroniques de Dom Pedro. Dom Enriquez, & Dom Juan premier faiſant un dénombrement de pluſieurs Seigneurs exécutés à mort ſans forme de procès, ne met au nombre des Grands que les Princes parens des Rois, les Maîtres de Saint Jacques, les Princes de Biſcaye, & autres États poſſédés par *Grandes ricos hombres*.

Garcia de Santa Maria, dans la chronique de Jean ſecond, parle des Grands qui ſe trouverent à la Cortez de Guadalaxara & en nomme dix dont les Succéſſeurs le ſont. Du temps de Dom Juan ſecond il y en avoit neuf appellés *Grandes del Dom Juan el ſecundo*.

Les *Ricos hombres* finiſſent ſous Ferdinand & Iſabelle.

Les Grands avant Charles - Quint

avoient le privilège de se couvrir, mais cet honneur étoit commun à tous les *Titulados* ou *Títulos* sous Ferdinand & Isabelle, & c'est par cette raison qu'ils le conservent encore en Portugal. Cependant, il y avoit quelque distinction en ce que les Grands seuls étoient traités de Princes cousins, & les autres de *Parientes*. *

Le changement qui a donné lieu au cérémonial qui est présentement en usage arriva sous Charles-Quint, au commencement de son règne. Dès mille cinq-cent-cinq, après la mort d'Isabelle, Philippe Archiduc d'Autriche vint en Espagne; peu de Seigneurs demeurèrent près du Roi Ferdinand, & conserverent la possession de se couvrir; d'autres en plus grand nombre firent la cour au jeune Roi, & demeurèrent découverts en sa présence à l'usage d'Allemagne & des Pays-Bas.

Philippe mourut en mille cinq-cent-six. Ferdinand revint de Naples. Les Grands, tant à sa Cour qu'à celle de Charles-Quint demeurèrent couverts, & cela dura jusqu'à ce qu'il passa en Allemagne pour être couronné Empe-

* Ann. b. c. 3. 4. 5. 12. Alonzo de Palencia, Chron. 4. Ann. 3. C. 58.

reur : les Princes Allemands & autres Etrangers qui étoient à sa Cour , particulièrement les Electeurs , furent choqués de la fierté des Espagnols qui se couvroient , & les Allemands déclarèrent qu'ils ne se trouveroient point au Couronnement à Aix-la-Chapelle en concurrence des Grands Espagnols couverts.

Charles-Quint par le moyen de Dom Fabrique de Toledé , Duc d'Alva , persuada aux Espagnols de se découvrir , leur promettant de leur rendre cet honneur. En effet , quelque temps après , il en fit couvrir quelques-uns , tant en Allemagne qu'en Espagne ; mais il en restraignit le nombre à quelques Seigneurs , Chefs des principales Maisons , & rendit plus rare cet honneur qui étoit auparavant commun à tous. Il le communiqua aux principaux Seigneurs Neapolitains quand il alla à Naples.

On distingue ordinairement trois Classes de Grands. La première est de ceux à qui le Roi ordonne de se couvrir avant qu'ils lui parlent & qu'il leur réponde.

La seconde , de ceux à qui il commande de se couvrir après qu'ils ont parlé , écoutant le Roi couverts.

Et la troisième, de ceux qui ne parlent ni n'écoutent couverts, mais qui ne se couvrent qu'après qu'ils se sont rangés contre la muraille avec les autres Grands.

On prétend que la première Classe comprend ceux qui descendent des premiers que Charles-Quint fit couvrir; cela est néanmoins fort incertain; puisque présentement on n'en fait pas le nombre, & même on ne le savoit pas du temps de Philippe second. Diego de Mendoza dit qu'ils étoient douze, d'autres en mettent neuf, d'autres d'avantage.

C'est cette prérogative de se couvrir, qui est considérée comme la principale; les autres sont, les Couronnes, un Herault, faire porter l'épée devant soi, vêtir une robe longue conforme à leur Dignité, porter une manière de sceptre, & s'asseoir au banc de la Chapelle Royale.

Tous Ducs généralement sont Grands.

Outre ceux-là il y a d'autres personnes qui se couvrent, & sont aux mêmes honneurs que les Grands d'Espagne, *
comme

* Voyez LAVANCHA, Histoire du voyage de Phil. III. en Portugal 1619.

comme tous les *Titulos* de Portugal , parce que c'est l'usage de ce Royaume, qui leur fut conservé dans la réunion par Philippe second * ; les fils aînés , seconds , & troisièmes des Ducs. Les Ducs , Marquis , & Comtes de Portugal , ont outre cela une prérogative , en ce que le Roi se découvre quand ils arrivent en sa présence.

Les fils des Marquis jouissent des honneurs de la Grandesse , comme il fut décidé en faveur de Dom Luis de Norhona, fils du Marquis de Villareal.

Les Cardinaux , Nonces de sa Sainteté , & les Ambassadeurs des Têtes Couronnées.

Les Archevêques , le grand Prieur de Castille, les Généraux de St. Dominique & de St. François , le Patriarche des Indes, les Chevaliers de la Toison d'Or, ceux de St. Jacques , les premiers quand ils sont revêtus du grand Collier , & les autres quand ils sont Capitulairement assemblés en présence du Roi.

La Ville de Barcelone prétend que ses Conseillers sortent couverts en pré-

* Brandeo Menslus part. 3. l. II. c. 12.

sence du Roi. En mille six-cent trente-un cela leur fut refusé.

Quelque droit que puisse donner la Grandesse, on ne peut se mettre en possession des honneurs, quoi qu'attachés au titre, sans ordre du Roi. Sur cela on cite les paroles d'un mémoire donné à la Ville de Barcelone sur sa prétention : *En Espana es regla general que todos los Vassallos assistant descubridros delante de su Rey : y esta Regla notiene mas Exception ny limitation que la que el Rey quiere darle per su voluntad. Porque en esta parte todos los Vassallos son yguales. El principe jurado no se cubre delante S. M. si non se lo ordona assi los Señores Infantes se cubiren quando su Majestad selo permite, los Ambaxadores, y Grandes quando selo manda ; pues nobassa para cubrirle siempre que se ayant cubierto alguna ves porque en cada actoy en cada ocasiones necessario que S. M. selo mande nuevo. Y esto se entiende a un con el mismo Principe jurado y se executa con los Señores Infantes, Grandes y Ambaxadores su resonasse nade. Todos LLegan descubiertos a la presencía Real y si no gusta S. M. de que se cubrán co nomandor les cubrios, sequedan descubiertos, a un que lo aya mandado y permitido en todas*

las ocasiones anteriores. Divertido uno de los Grandes se cubrio una ves del ante del Rey y mando le advertir de a quel descuydo y que si otraves caya en el , no se cubriria mas.

Cependant , quoiqu'il soit de pure grace , on n'a jamais vu que quand la Grandesse a été accordée à une Maison , ses descendans en ayent été privés.

Il a même été permis à quelques Seigneurs de disputer ce droit par les voyes ordinaires de la justice , comme leur étant acquis. Le Duc de Sessa obtint ainsi d'être déclaré Grand , aussi bien que le Marquis de Mondejar , & le Marquis de Comarés.

Outre ces Grands , dont la Dignité est héréditaire , & passe même aux filles , il y a les Grands par Privilège , comme de parenté. Dom Juan d'Autriche fils naturel de Charles-quint fut traité comme Grand par Philippe second ; le dernier Dom Juan de même , quoiqu'il eût cette qualité comme Grand-Prieur de Castille ; Charles d'Autriche fils naturel de l'Empereur Rodolphe second ; Dom Manuel frere de Dom Antoine Prieur de Crato ; Le Duc de Lenox ; Le Prince de Maroc ; Dom Pierre de Medicis fils de Cosme pre-

mier ; Philippe Guillaume Prince d'Orange ; Charles de Lorraine Duc d'Aumale ; Charles de Lorraine Duc d'Elbœuf ; Dom Duarte de Portugal qui épousa l'héritiere d'Oropesa ; le Duc Rodolphe de Saxe Lawembourg en mille six-cent vingt-quatre ; le Prince Frédéric Landgrave de Hesse , depuis Cardinal ; Octave Farnese fils de Paul troisième avant d'être Duc de Parme , & Horace son frere , l'Empereur étant à Rome ; le Comte de Ste. Fiore son neveu ; Jacques Buon compagno Duc de Sora ; Jean François Aldobrandin neveu de Clément huitième ; Dom Christoval de Moura Marquis de Castel Rodrigo.

Les Comtes de Monterey d'Ognate , & les Marquis de Terreueto & de Leganès l'eurent d'abord pour leur vie , & fut depuis continué à leurs descendants ; * enfin le Comte de Fuentes , Dom Augustin Mexia Comte de Santa Coloma , & quelques autres.

Cela s'appelle *Grandez a personal* , ce qui , quoique cela donne les mêmes honneurs , prééminences , & le titre de *Señoria* , selon la *Pragmatica de Corte-*

* Le Marquis de Caracene à Milan au passage de la Reine , en mille six cent cinquante.

rias, ne constitue pas néanmoins la Grandesse proprement dite ; mais on entend ceux qui en sont revêtus par le terme de cette même Loi *las personas que mandamos cubrir*. La forme, & comme l'investiture, est *Cubrios*.

La cérémonie de la prise de possession est telle. Le Grand va au Palais * accompagné de plusieurs Grands, & ordinairement il y en a un qui le conduit, & qui est le *Padrino* ; les gardes prennent les armes, les portiers & huissiers font faire place, & ouvrent les portes entièrement jusqu'à la sale des Audiences ; là il se range contre la muraille au côté gauche de l'estrade ; lorsque le Roi est venu, il lui baise la main après trois profondes révérences. Le Roi le fait couvrir ; puis il se découvre & se retire près de la muraille avec les autres Grands, & quand le Roi se retire il l'accompagne avec les autres jusqu'à sa chambre.

Du temps que les *Cortes* ou Etats-Généraux se tenoient, † les Grands

K 3

* Comme il fut décidé lorsque le Marquis de Priego fut mis en possession.

† *Grande Copedes, hist. de Phil. IV. Liv. 2. Ch. 11. Ant. de Mendoza Bet. de St. Jramento del principe Baltazar Carlos 1652.*

étoient assis près les Prélats , devant les *Titulos* & les Députés des Villes. Les derniers qui se tinrent en la forme ancienne furent ceux de Toledé l'an mille cinq-cent trente-huit , où les Villes furent réduites à dix-huit par Charles-Quint : le Royaume de Galice y fut depuis joint comme Cité.

Pour la Chapelle Royale , telle en est la disposition. La Courtine du Roi est au côté de l'Evangile près du siège du Roi : *la silla raza du Major domo Major* , & auprès est un banc couvert de tapisserie pour les Grands.

Au côté de l'Épître est le banc des Ambassadeurs , vis - à - vis la Courtine devant les Grands , & après les Ambassadeurs sont les Confesseurs , les Chapelains d'honneur , Prédicateurs , &c.

Dans les Chappelles de la Toison tenues à Bruxelles , on met un banc en travers au milieu de l'Eglise pour les Chevaliers , audeffous de celui des Grands.

A Madrid aux fêtes de l'Ordre , & surtout à celle de St. André , les Grands s'absentent & les Chevaliers sont à leur banc.

On cite * des exemples pour établir aux Grands le droit de s'asseoir en présence du Roi autrepars qu'à l'Eglise. Ce fut lorsque Charles-Quint remit ses Etats à Philippe second dans le grand salon de Bruxelles ; il fit asseoir le Duc de Savoye & les Grands.

Lorsque la cérémonie de jurer la paix avec l'Angleterre se fit à Valladolid sous Philippe troisième , à côté du Trône à droite étoit le Cardinal de Sandoval assis en *una silla alta* , † & après étoit le banc des Grands couvert de tapisserie , & de l'autre côté étoit le Comte de Nottingham Ambassadeur extraordinaire d'Angleterre , & l'Ambassadeur ordinaire sur un banc parallèle à celui des Grands.

Comme il y a des personnes qui se couvrent sans être Grands , il y en a aussi qui s'asseoient sans l'être.

Le *Major domo Major* s'asseoit en la Chapelle entre la courtine & le banc des Grands , quand il ne seroit pas Grand , comme le Comte de Castre , & le Marquis de la Laguna qui étoit *Ma-*

K 4

* *Sandoval. L. 32. v. 33.*

† *D. Diego de Guzman* dans la vie de Marg. d'Autriche , p. 2. c. 15.

jer domo Major de la Reine Marguerite d'Autriche , qui s'assit vis-à-vis des Cardinaux.

Le Conseil d'Etat, duquel il y a plusieurs particularités.

Les premiers des Villes de Leon & Castille appellés *Encortez* , quand le Roi est arrivé , *manda cubrir al Berno* , * & le Président s'il est Archevêque se couvre le premier , avant que les autres soient assis.

Charles-Quint fit asseoir le Marquis de Pescara lorsqu'il vint en Espagne , & François de Borgia Général de Jesuites. Philippe quatrième fit asseoir Jean François Aldobrandin neveu de Clement huitième.

La Maison de Rivadeo , fondue en celle des Ducs d'Hyar , a le privilège de manger à la table du Roi le jour de l'Epiphanie ; & le Duc en qualité de Seigneur de Villandrando & Rivadeo , eut cet honneur en mille six cent vingt-six , il s'assit en *vancorato* la tête nuë. On tient que l'origine de cette Coutume est du temps de Jean second.

Les jours de Chapelle , le Roi sort accompagné des Grands couverts , dans

* *Rel. del. juramento del Principe Dom. Baltaz. 1652.*

la demie-lune que font les Gardes du Corps : * après le Roi marchent les Ambassadeurs , aussi couverts. En toutes les cérémonies de l'Eglise , le Roi ne reçoit les palmes , cierges , cendres &c. qu'après le dernier Clerc , ensuite les Ambassadeurs , puis les Grands.

Ils assistent aussi avec les mêmes honneurs aux baptêmes des Princes , dont ordinairement ils sont Parrains.

Aux cérémonies de Serment pour reconnoître un Prince des Asturies , tous font serment pour les titres qu'ils ont en Castille & Leon ; leur fils aînés de même , quoique sans titres : les absens , sur une lettre du Roi , le prêtent entre les mains de quelqu'un envoyé de sa part.

Lorsque le Roi n'est pas présent à quelque cérémonie , le Prince qui en fait les honneurs , prend l'ordre pour faire couvrir les Grands.

Ce sont eux qui sont envoyés pour faire la demande des Princesses que les Rois choisissent pour épouses dans les Pays étrangers. Outre cela on leur ac-

K 5

* Voyez *Solzarno memor. par las placas honarias.* 157. 339. *chron. de Jean.* N. 11. an. 41. c. 1.

corde à cette occasion quelque prérogative singulière. Le Duc de Lerme, dans l'instruction qu'il reçut de Philippe troisième, eut cette distinction qu'il précéderoit tous les autres Grands aux entrées & au baiser de la main, & qu'à la première visite qu'il rendroit à la Princesse, elle le feroit asséoir sur un siège plat, & couvrir.

Le Duc d'Uzeda qui fit cette fonction en place du Duc de Lerme son pere, eut tous ces honneurs.

Aux cérémonies funébres ils ont les mêmes honneurs, étant assis & couverts autour du corps quand il est dans le salon. Couverts de *Gorras y chias*, ils portent le corps au tombeau, & se peuvent faire aider par les Monteros d'Espinosa, qui ont le droit de porter le corps, de la chambre du trépas jusqu'au lit de parade qui est dans le salon.

On met dans le Pantheon les corps des Rois, Reines, Princeses : * on y mit en mille six-cent cinquante-quatre le corps d'Isabelle de Bourbon avec dispense.

Les Grands ont des places marquées dans les fêtes pour les Courses des taureaux au côté droit du Balcon Royal

* *Relat. de cette cérémonie Franc. de los sanctos 158.*

Ils ont l'entrée dans le Palais à Madrid jusqu'à la galerie qui s'appelle *de los retratos*, qui est dans l'intérieur de l'appartement du Roi, deux pièces devant le lieu où il s'habille, où entrent seulement les Gentilshommes de la Chambre.

Quand ils entrent lorsque le Roi s'habille & lave ses mains, un Gentilhomme *per cortesia usada y non devida* donne la serviette à un Grand, afin qu'il la présente au Roi, de même que font les Gentilshommes de la bouche, quand le Roi mange en public, à celui des Grands que leur marque le *Major domo Major* qui est en semaine.

Personne ne se couvre dans l'appartement intérieur du Roi, ni dans la galerie où le Roi donne ordinairement ses Audiences particulières aux Grands. Dom Francisco de Mello Gouverneur des Pays-Bas, ayant prétention de se couvrir, pour n'y pas préjudicier, demandoit Audience à Philippe quatre dans cette galerie, & l'avoit ainsi.

Quand le Roi est malade, les Grands ont droit d'entrer dans sa chambre quand on lui porte à manger; ils demeurent le long du jour dans la pre-

miere chambre voisine. Le Roi en fait entrer ordinairement quelques-uns.

Le Président du Conseil de Castille a droit d'y entrer à la sortie du Conseil, & de s'approcher du lit pour sçavoir des nouvelles de la santé du Roi.

Le Conseil demeure dans la chambre voisine.

Les Chevaliers de la Toison d'Or ont le même droit d'entrée dans la chambre du Roi.

A l'égard de cette entrée il y a une autre prérogative qui est accordée sous le bon plaisir du Roi, qui est celle de la Clef d'Or, dont il y a trois classes.

La premiere, *Clave dorada, con exercicio*.

La seconde, *sin exercicio y que tien entrada hasta donde el Rei se viste pero no llega a su persona ni haze mas que mirar y estarle arrimado*.

La troisiéme, *ad honorem* appellée *Caponā tiene sola la entrada en la camera del Rei quando nose alla in Cama*.

Les Grands ont aussi droit de baiser * la main du Roi aux fêtes solennelles, réjouissances & voyages, &c.

* Les Ecclésiastiques ne baissent pas les mains, depuis Philippe IV. 35.

Le Roi donne les Entrées de Grand à qui il lui plaît , par un Décret , comme en mille six-cent quarante-huit au Comte de Clinchon *hagomerced d'egue con la Clave que tiene entre en la galeria de los retratos , hasta adonde les e permitido alos Grandes*. L'ordre est adressé au *Major domo Major* qui en donne copie à celui en faveur duquel il est expédié.

Les femmes des Grands ou celles qui héritent de la Grandesse , ont à proportion les mêmes honneurs.

Lorsqu'elles arrivent la Reine se leve de son estrade & leur fait donner un carreau , *la almogada* : ce qui se pratique à l'égard des femmes , des fils aînés des Grands , des Ambassadrices , & des Marquises de Portugal.

Hors d'Espagne où les *Almogadas* ne sont pas en usage , on leur donne un siège sur l'estrade , quoiqu'il y ait eu quelque changement en Sicile & à Naples , à cause des contestations que causoit cette distinction entre les Espagnols & les principales Maisons du Pays. Il y eut sur cela un Décret en mille six-cent trente - sept adressé au Duc de Montalto.

Les femmes des Grands conservent ces honneurs non-seulement durant leur

viduité ; mais encore quand elles épouseroient un homme qui ne seroit pas Grand. Doña Catalina de Zuniga y Sandoval veuve de Dom Philippe Barcheres Duc d'Escalone y fut maintenue, ayant épousée en secondes nûces le Marquis de Canepite , qui n'étoit pas Grand.

De même les maris des femmes qui ont porté la Grandesse de leur chef, jouïssent des honneurs des Grands , même en viduité : le Comte de Salinas veuf de la Duchesse de Hyar en jouïssoit en même temps que son fils le Comte de Hyar.

Dom Carlos de Borgia Comte de Ficallo veuf de l'héritiere de Villa-Hermosa en jouïssoit aussi ; de même ceux qui ont eu les honneurs en jouïssent , quoiqu'ils changent d'état , ou passent à un moindre. Gonzalez de Mendoza Archevêque de Sarragosse & de Grenade étant passé à l'Evêché de Siguença , continua à se couvrir comme Archevêque. Dom Alonzo de Alcantero Duc d'Abrantes , s'étant fait Prêtre , conserva les mêmes honneurs.

Le Comte de Lemos qui se rendit Bénédictin fut traité de même par Philippe quatriême.

Le Duc de Montalto eut ce traitement par lettres.

Le Duc de Gandie fut conservé aux mêmes honneurs , en mille six-cent cinquante-quatre ayant demandé permission d'entrer dans les ordres , ce qu'il obtint à condition qu'il ne se mettroit pas au banc des Grands où ils concourent militairement , mais qu'autre part il les auroit.

Lorsque le Roi écrit aux Grands , il les traite de Cousin Primo. L'origine de cette coutume , est que véritablement les principaux Seigneurs & ceux qui remplissoient les principales Charges sous les Rois Henri III. Jean II. Henri IV. &c. étoient parens de la Maison Royale , ainsi ils étoient presque tous qualifiées , *tros primos & sobrinos* , ce qui dura jusqu'à Ferdinand & Isabelle. *

Alors on commença d'appeller les *Titulos* , *parientes* , & de même les *Ricos Hombres* & les plus grands Seigneurs , eurent le nom de *Primos*. Suivant cette coutume , durant l'union du Portugal avec la Castille , le Roi traitoit de *Tis* , *Sobrino* ou *Primo* , les Grands de Portugal selon leurs rangs ; ainsi le Marquis

* Voyez *Hist. de Grenade de Fredaca*. p. 3. ch. 48.

de Villescas , Dom Francisco de Mello étoit traité de *Sobrino*.

Avant que de recevoir ce traitement , lorsqu'on n'a pas encore pris possession de la Grandesse , les Seigneurs à qui la Grandesse est dévolue par succession , écrivent au Roi , & en signant ils ne mettent que leur nom sans faire mention des titres auxquels ils succèdent , jusqu'à ce que le Roi répondant à leur lettre , les leur donne , & en même temps la qualité de *Primo pariente* , &c. le Marquis de Villanueva d'Elfre-no , le Comte de Castro , le Comte de Saldantia , sont traités de *Primos* sans être Grands par un privilège spécial.

On a quelquefois accordé ce même honneur pour la vie , comme à Dom Francisco de Mello Gouverneur des Pays-Bas & autres ; lorsque le Cardinal Landgrave de Hesse fut promu au Cardinalat , le Roi le traita comme les Cardinaux : *Muy reverendo en Christo padre* ; il s'en plaignit , & prétendit que le Cardinalat ne devoit pas lui ôter les honneurs de Grand , qu'il avoit à la Cour d'Espagne : ainsi on lui écrivit , & outre le premier titre , on y ajouta celui d'illustre *Primo* comme Grand.

On donne la même qualité d'illustre *Primo* aux Vicerois, * particulièrement à ceux de Naples & Sicile.

Les Maisons de Segorbe, & Lerin sont en possession du titre d'illustre *Primo*.

Les Grands ont droit d'assister comme Conseillers-nés aux séances des Justices qui se tiennent pour leurs affaires civiles; † par une Loi de Ferdinand & d'Isabelle ils sont traités d'Excellence; mais les Vicerois de Naples & de Sicile ne donnent pas ces titres aux sujets de ces deux Couronnes durant leur Viceroyauté. Dom Juan d'Autriche & le Prince Philibert de Savoye le donnerent néanmoins à ces Grands, mais ce fut par une espece d'accommodement, parce que les autres leur donnerent de l'Altesse.

Il y a encore une autre exception, qui est, lorsque un de ces Seigneurs sujets est pourvu d'une Ambassade, Viceroyauté &c. qui porte l'Excellence:

* Lettre de Philippe III. au Comte de Benavente, Viceroy de Naples 1606. illustre Conde de Benavente, primo truestro Grande Madrid. pag. 18.

† Dans la Lettre Circulaire pour la reception de Charles premier Prince de Galles, Duque primo. 16. p. 194.

car du jour de leur départ ils les doivent traiter comme égaux, & ces honneurs durent jusqu'à ce qu'ils soient revenus à la Cour. Les Vicerois d'Aragon, Valence, & autrefois de Portugal, Gouverneurs des Armées en Flandres & dans le Milanés, &c. traitent les Grands avec tous les honneurs-possibles, vont au devant d'eux, leur donnent la main, arrêtent leurs carosses à leur rencontre, quoique ce dernier article ne regarde que l'Italie.

On excepte l'Ambassadeur d'Espagne à Rome, & le Président de Castille, qui ne donnent la main chez eux à aucun Grand, mais les traitent d'Excellence.

Les Infants de Castille fils ou freres des Rois traitent les Grands de *vos*, les autres Princes de la Maison Royale les traitent de *Señoria*. Les Archiducs, Albert frere de l'Empereur Mathias, Vincelas frere de Rodolphe neveu de Philippe - second, l'Archiduc Léopold frere de Ferdinand troisiéme, l'Archiduc Albert, &c. en ont usé de même. L'Empereur Ferdinand troisiéme écrivant aux Grands les traita d'illustre *sincere nobis dilecto*. Ferdinand second les a traité de Seigneurie, titre qui fut perdu à la Cour de Vienne par la faute du

Marquis de Castenaga qui n'étoit pas Grand ; & depuis on l'a contesté aux Grands mêmes , quoiqu'on cite l'exemple du Comte d'Ognate , qui n'étant pas Grand mais étant Ambassadeur à Rome eut la *Señoria* , ainsi que d'autres Grands qui l'avoient précédé en cette Ambassade.

Le Pape , à ce que dit l'Auteur , reçoit les Grands debout , & leur donne un siège , *Vanco vato* dans sa chambre , & les traite de Seigneurie.

Le premier est faux , car le Pape ne se leve pas , & pour le siège , la plupart de ceux qui l'ont eu ne l'ont pas eu en qualité de Grands , mais comme Ambassadeurs , Vicerois de Naples , &c.

L'on ne peut emprisonner les Grands en vertu d'une sentence de juges ordinaires , mais seulement d'une cédule signée du Roi ; & dans les procédures criminelles , on leur rend toujours les honneurs dûs à leur rang.

Ils sont obligés en temps de guerre de servir avec quarante lances , les *Titulos* avec vingt.

En Minorité on ne peut leur nommer un tuteur sans l'ordre du Roi ; & de même ils ne peuvent sortir du Royaume , ni se marier , sans la même permission.

Ils sont obligés de payer au Roi le droit de *la media annata* qui est de six-mille écus à chaque nouvelle création, en cas de translinéation, par le décret du vingt-deux mai mille six-cent trente-un, quatre mille écus à chaque succession même en ligne directe, mais les Maisons dont la Grandesse étoit établie avant ce Décret, qui taxe toutes les graces, ne payent qu'en cas de succession collatérale ou translinéation : les Contes & les Marquis payent autant que les Ducs.

Ils peuvent tous porter une Couronne semblable à celle des Ducs sur le Casque de front; ils peuvent aussi avoir le *Dozel* ou Dais dans leur maison; ils ont le choix des Logemens à la suite de la Cour, préféablement aux Conseillers de Robe: on ne peut loger en pareil cas dans leurs maisons qu'après qu'ils ont choisi le lieu qu'ils veulent occuper. Mais ce privilège leur est commun avec les *Major domo* & plusieurs autres.

Cette Dignité se confère par simple Décret ou Brevet adressé au *Major domo Major*. On expédie aussi des Brevets de future Grandesse, comme on fit au Duc de Turfil, aux Marquis del

Carpio & de Ayetona, qui eurent des Cédules ou Lettres publiées, comme le Marquis d'Alla Nigez. Il s'en expédie aussi quand avec la Grandesse le Roi donne titre de Marquis ou de Comte; ce qui ne se pratique pas à la création des Ducs, dont le seul titre porte avec soi la Grandesse: les plus anciens Grands n'ont pas même de Décret, & la possession leur vaut Titre.

Ambroise Spinola, Marquis del Sesto, obtint des Lettres qui marquent ce que dessus en ces termes, *La merced y honra que os tenemos Echa del tratamiento de Grande se ha, y se entendia con esta Calidad de Marques de los Valuazes.*

Dans les Cérémonies & à l'Eglise ils se placent sans observer aucun rang selon qu'ils arrivent; mais au Conseil chacun conserve son rang.

Les Grands prétendent aller de pair avec les Princes d'Italie, parce disent-ils, qu'ils sont sujets du plus puissant Roi de la terre, & que les Princes d'Italie sont en quelque dépendance de l'Empereur.

Ce fut par cette raison qu'ils demandèrent à Philippe second qu'il ne traitât pas le Duc de Savoye autrement que les Grands; cependant il le traita d'Al-

telle continuant le discours par *vos* ; il fit, disent-ils cet honneur au Duc son gendre en faveur de la parenté avec sa Maison, & c'est de-là que tous les Potentants d'Italie ont tiré les avantages qu'ils ont par-dessus les Grands. C'est par cette raison de parenté que le Duc de Segorbe comme descendu de la Maison d'Arragon, ainsi que le Comte de Lerin, sont traités *d'Illustre primo* dans les Lettres que leur écrit la Chambre de Castille ; Titre que n'ont pas les autres Grands de la premiere Classe, s'ils ne sont Viceróis.

En conséquence de cette parenté Dom Duarte de Portugal, tige des Comtes d'Oropeza, Frere de Dom Theodore Duc de Bragance, eut la Grandesse personnelle, qui néanmoins ne fut pas accordée à l'autre Dom Duarte qui mourut prisonnier à Milan.

Les Grands pour établir cette égalité avec les Princes d'Italie, & même avec les Princes Allemands, disent que Charles-Quint ne faisoit pas de différence entre eux, & qu'à son Couronnement à Bologne, les Seigneurs Espagnols portoient les honneurs, le Marquis d'Astorga ayant porté le Sceptre, le Marquis de Montferra la Couronne,

Alexandre de Medicis depuis Duc de Florence le Globe , &c.

Les Ducs de Toscane & de Parme étant à la Cour d'Espagne se sont placés au banc des Grands , qui leur cédoient le haut bout , en mille six-cent vingt-quatre. Le Duc de Neubourg Wolfgang fut traité de même ; il fut traité d'Altesse , & donna aux Grands l'Excellence.

Le Duc de Lorraine étant à Bruxelles , lorsqu'on fit la Cérémonie de jurer la Paix de Cateau-Cambresis en mille cinq-cent cinquante-neuf , s'assit de même au haut bout du banc ; mais il s'en absenta depuis voulant être sous la Courtine. L'Auteur prétend que les Princes du Sang de France , non-seulement les aînés , mais encore les cadets *sins mas pragmatica , ny autoridad se han arrogado tractamiento de alteza en cuya vanidad non en incurrido a un los Grandes de España y quando a contere ser necessario cortes ponderse con algun Potentado el Principe de la Sangue observan en materia de los tractamientos , para no per judicarse en la igualdad overtos terminos , y esta forma estilan los primeros Ministros de esta coronas.* Il cite à cette occasion que cette égalité a été observée avec le Duc de Savoye Philibert Em-

manuel , & François de Medicis , qui a même traité ce dernier à Genes de *Merced*, quoiqu'il n'eût aucun caractère.

Les Ducs d'Urbain & de Parme étant à Valladolid en mille six-cent-un , reçurent l'Excellence , & la donnerent aux Grands.

Ils prétendent aussi traiter les Cardinaux avec égalité , leur donner de l'Eminence & Eminentissime , & être traités d'Excellence & d'Excellentissime.

Les Cardinaux ont prétendu ne leur pas donner la main chez eux , & les Grands les visiterent pour la prendre.

C'est ce que fit Dom Inigo Ladron de Guevara , Comte d'Ognate à l'égard du Cardinal Boria Archevêque de Tolède , & le Duc de Medina Celi en fit autant au même : *aunque en Italia esta en disputa y a un dudosa la materia.*

En mille six-cent quarante-huit , Dom Philippe de Tunis étant passé en Espagne , & s'étant fait Chrétien , demanda & ne put obtenir les honneurs de la Grandesse , quoique fils aîné du Roi de Tunis.

Ce sont-là les principales matieres qui regardent les Grands d'Espagne.

e
e
e
e
r
s
.
n
l
-
t
a
s
n
-
s
u
es